

Journal du traitement magnétique de la demoiselle N.

Contributors

T. D. M.

Publication/Creation

Londres [i.e. Strasbourg], 1786.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/fyyfhsry>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

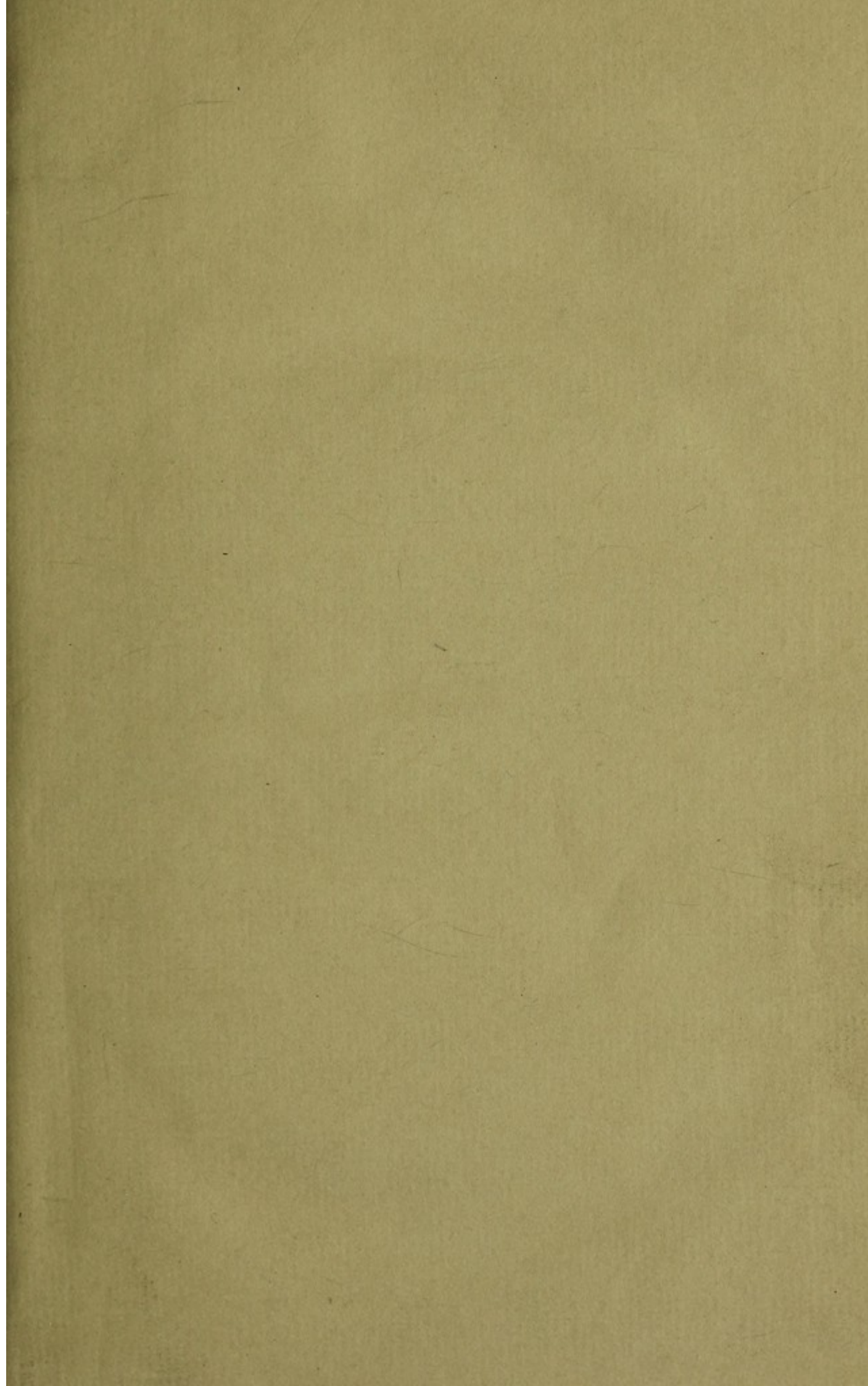


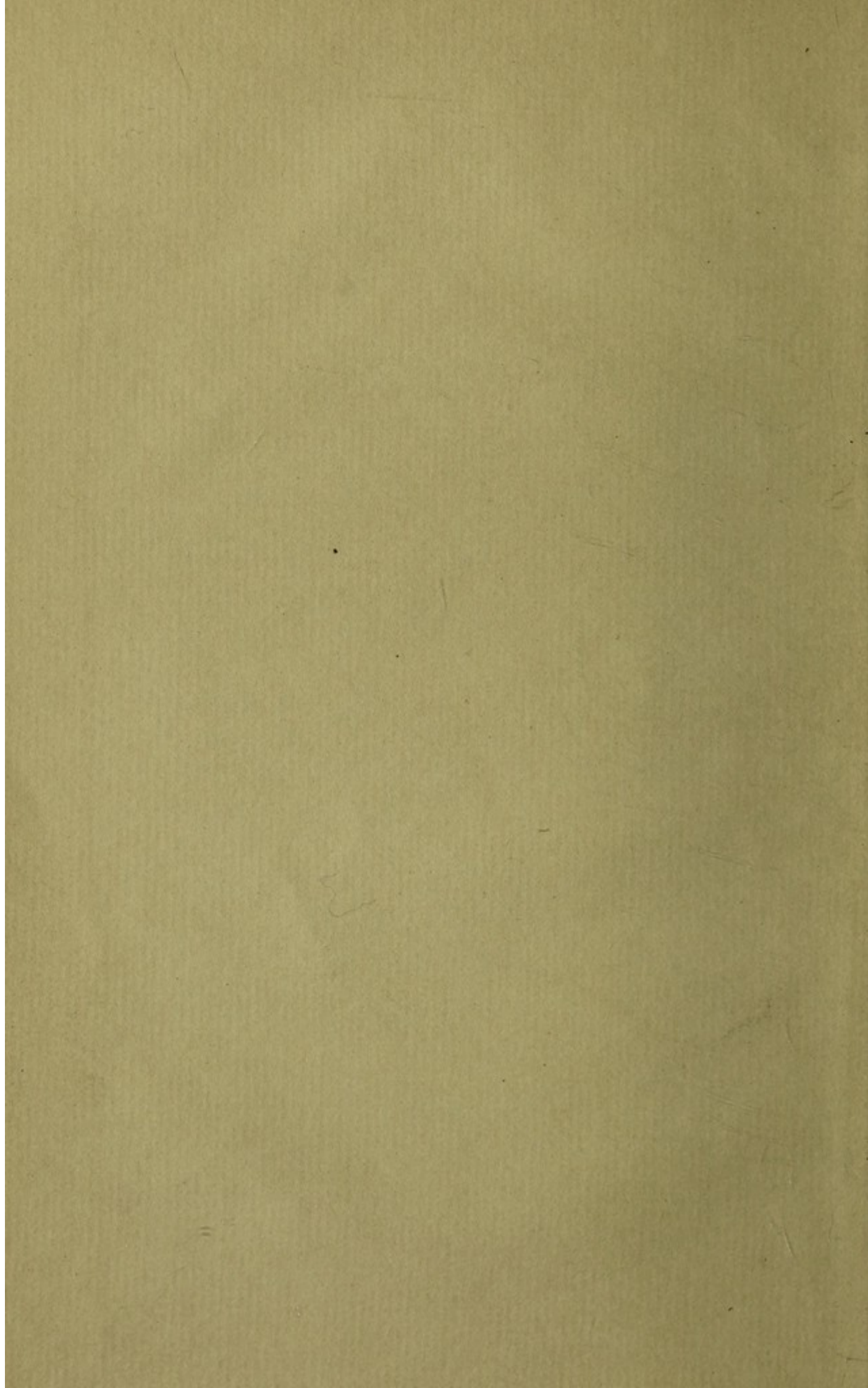
50000/2

TARDY DE MONTRAVEL, J.F.D.

c

2 vols in 1





JOURNAL

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE LA DEMOISELLE N,

73280
JOURNAL
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE

DE LA DEMOISELLE N.

*Lequel a servi de base à l'Essai sur la
Théorie du somnambulisme magnétique.*

Par M. T. D. M. auteur de cet Essai.

*Neque verò pigeat ex plebeiis sciscitari, si quid ad
curandi opportunitatem conferre videatur.*

Hypocr. præcept. sect. 1.



A L O N D R E S.

1 7 8 6.

AVANT-PROPOS

Lorsque j'ai publié l'essai sur la
théorie du somnambulisme magnétique
lorsque sur un sujet aussi intéressant &
si peu connu j'ai proposé des idées
générales, & qui m'ont paru être les
plus probables, j'avois
étudié avec soin plusieurs somnambules
& les principes que je venois établir
étoient le résultat d'un grand nombre
d'expériences dont j'étois assuré. Ces
principes, déduits d'une longue suite
de faits, & confirmés à chaque instant
par des faits nouveaux qui venoient à
l'appui des premiers, ne me laissoient
plus aucun doute sur la justesse de ma
théorie; mais j'étois loin de me flatter
cependant que cette théorie, si simple
pour expliquer le somnambulisme & les





AVANT-PROPOS.

LORSQUE j'ai publié l'essai sur la théorie du somnambulisme magnétique ; lorsque sur un sujet aussi intéressant & si peu connu j'ai proposé des idées générales , & qui m'ont paru être les plus probables , j'avois vu , j'avois étudié avec soin plusieurs somnambules , & les principes que je voulois établir étoient le résultat d'un grand nombre d'expériences dont j'étois assuré. Ces principes , déduits d'une longue suite de faits , & confirmés à chaque instant par des faits nouveaux qui venoient à l'appui des premiers , ne me laissoient plus aucun doute sur la justesse de ma théorie : mais j'étois loin de me flatter cependant que cette théorie , suffisante pour expliquer le somnambulisme & ses principaux effets , pût néanmoins rendre

pleinement raison de la multitude presque infinie de phénomènes de toute espèce que nous offre le somnambulisme ; & je pensois alors, comme je le pense encore aujourd'hui, que cette branche intéressante de la science du magnétisme ne sera parfaitement connue qu'après plusieurs siècles peut-être d'expériences & de recherches.

C'est pour cela que je n'ai cessé de dire à toutes les personnes éclairées, qui jusqu'à présent se sont occupées de la pratique du magnétisme, qu'elles devoient se communiquer cette foule de faits qui, demeurant isolés, & n'étant connus que de ceux-là seulement qui en ont été les auteurs ou les témoins, seroient par-là même perdus pour l'humanité. Je ne me lasse pas de le répéter : cette communication réciproque entre les magnétiseurs est absolument nécessaire aux progrès de la science, & sans elle

on ne doit pas s'attendre à retirer beaucoup de fruits d'une découverte sublime qui ouvre à l'esprit humain le champ le plus vaste & le plus riche, & qui, considérée sous tous les rapports, paroît être la clef de toutes nos connoissances.

Je regarde en effet comme une chose absolument impossible, que l'homme même le plus zélé, le plus intelligent, embrasse & saisisse jamais lui seul la suite presque infinie de phénomènes que peut fournir le somnambulisme magnétique, encore moins pourra-t-il classer & lier ensemble tous ces phénomènes, de manière à en déterminer toutes les loix & tous les rapports. Un seul somnambule parfait suffit sans doute pour indiquer les causes générales & les principales loix du somnambulisme, ou du moins il peut aider à expliquer la manière dont cet état est produit, & les

effets particuliers qui le caractérisent : mais il faut qu'une théorie réponde à tout , qu'elle explique tout ; & combien peu d'ailleurs trouve-t-on de parfaits somnambules.

Tel malade dont le nerf optique est proportionnellement plus irritable que le nerf auditif , verra le fluide , & il pourra fournir à toutes les expériences que son magnétiseur sera tenté de faire sur la nature de ce fluide. Tel autre , aussi bon somnambule que l'est le premier , ne verra point le fluide , mais il sera fatigué d'un bruit affreux de tambours qui s'approchent , & que son magnétiseur cependant ne sera à portée d'entendre que dans un quart d'heure. Chez un troisième malade , ce sera un autre sens qui dominera , ou même plusieurs sens à la fois : on conçoit que ces variations seront presque infinies , puisqu'elles dépendront des diverses

combinaisons d'une multitude de causes locales & accidentelles, du genre de la maladie, de la constitution du malade, de son éducation physique & morale, des dispositions de son magnétiseur, &c. Or, ce ne sera qu'en réunissant tous ces faits, en combinant toutes ces variations, en les comparant ensemble, qu'on pourra parvenir à en déduire une théorie exacte, une théorie du moins suffisante pour perfectionner la pratique.

Je conviens que cette marche offre un travail pénible; mais le bonheur des hommes en est le but, & pour une ame sensible la récompense est dans le travail. Ne nous lassons donc pas de rassembler des faits de toutes parts; répétons & multiplions les expériences; communiquons-les aux autres magnétiseurs, lesquels à leur tour étendront nos lumières en nous faisant connoître de nouveaux faits. Ne nous rebutons

pas sur-tout par ce prétendu ridicule que quelques gens mal intentionnés ou mal instruits s'efforcent de jeter sur la pratique du magnétisme. Notre erreur, si c'en est une, est infiniment louable dans son principe & dans son objet : la leur, au contraire, ne pourra manquer de tourner à leur honte, lorsque la multiplicité des faits, l'accord & la réunion des témoignages les forceront enfin à garder le silence. Assurons, s'il est possible, à l'humanité souffrante, une ressource que l'ignorance, l'amour-propre ou la cupidité s'efforcent de lui enlever. Ce but seroit-il moins important que ne peut l'être celui des recherches qui se font tous les jours sur le magnétisme minéral ? Nous savons gré aux physiciens estimables qui s'occupent de cet objet utile ; nous ne tournons point en ridicule leurs systèmes, souvent très-peu probables ; & nous

pensons, avec raison, que les premiers pas de l'enfance, quelque chancelants qu'ils soient, doivent être encouragés & applaudis. Aurions-nous moins de droits à l'indulgence des hommes, à leur reconnoissance même, lorsque nous ne travaillons que pour le bonheur de l'humanité ?

C'est dans cet esprit, sans doute, que l'estimable auteur des mémoires de Buzancy, nous a enrichis d'un grand nombre de faits également intéressants & instructifs ; c'est dans ce même esprit que je m'empresse à suivre l'exemple qu'il nous a donné, & que je cede au desir que plusieurs personnes ont montré de connoître plus particulièrement la Dlle. N., & de lire le journal de son traitement. J'avois donné, dans l'essai sur la théorie, un précis bien succinct de la première maladie de cette fille intéressante, & le petit nombre d'expé-

riences que j'avois rapportées suffisoit pour appuyer & pour justifier ma théorie; mais le journal est rempli d'une multitude de faits, tous également intéressants, & que je ne pouvois insérer dans un essai. De plus, la premiere maladie de la Dlle. N. ayant été suivie de trois autres maladies d'un genre tout différent, cette fille m'a présenté plusieurs somnambulismes dont on verra avec plaisir la suite & les détails, les rapports & les différences.

On trouvera d'ailleurs, dans ce journal, trois choses également curieuses & utiles. La premiere est la partie pratique, c'est-à-dire l'exposé des diverses manipulations magnétiques que j'ai été dans le cas de faire & de changer mille fois, suivant les circonstances, & à mesure que l'état de la malade devenoit différent. Ces manipulations, que la nature elle-même indiquoit à la

malade dans ses crises magnétiques ,
& dont les effets ont toujours été cer-
tains, pourront servir de regle dans des
cas semblables à ceux où je les ai
employées.

La seconde est la partie médicale ,
c'est-à-dire l'histoire de quelques-uns
des malades que la Dlle. N. a touchés
pendant ses sommeils magnétiques :
l'exposé de leurs maladies sera suivi
du jugement qu'en avoient porté les
médecins, & des remèdes qu'ils avoient
prescrits , après quoi je rapporterai le
jugement que la somnambule a porté
sur ces mêmes malades , les remèdes
qu'elle leur a indiqués & les effets
qu'ont produit ces remèdes.

La troisième, enfin, comprend les
expériences de tous genres que j'ai eu
occasion de faire pendant les sommeils
magnétiques de la Dlle. N., & dont on
a pu déjà se faire une idée par le petit

nombre de celles que j'avois extraites
 du journal pour les rapporter dans
 l'essai. J'ai mis à faire ces expériences
 tout le soin, toute l'attention dont
 j'étois capable ; il n'en est aucune que
 je n'aie répété cent fois avec cette
 méfiance qui doit précéder le jugement
 de tout homme qui fait penser, lorsqu'il
 est question de constater des faits qui
 semblent n'être pas dans l'ordre naturel.
 Aussi, puis-je hardiment garantir les
 résultats que j'annonce comme certains,
 & je suis bien convaincu que tout ma-
 gnétiseur qui voudra répéter ces expé-
 riences, obtiendra les mêmes effets.
 J'invite les personnes bien intentionnées
 qui liront ce journal, à les répéter
 souvent ; il en est qui ne fauroient l'être
 trop, & qu'il est bon d'approfondir sous
 tous les points de vue possibles. Non-
 seulement la science du magnétisme y
 gagnera ; non-seulement nous en reti-

rerons de grands avantages dans la pratique, mais encore je ne doute pas qu'elles ne puissent fournir un jour de grandes lumières en physique. Je le répète : le magnétisme sera pour nos neveux la clef d'une infinité de phénomènes qui sont encore pour nous des mystères impénétrables. On pourra voir par les réflexions que je joins quelquefois au récit de mes expériences, combien j'ai eu raison de porter ce jugement. Je retrouve ces réflexions éparfes dans mon journal ; je ne les supprime point, parce que je pense qu'elles pourront peut-être fournir à mes lecteurs des idées plus lumineuses.

Parmi cette multitude de faits que présente à chaque instant le somnambulisme magnétique, il en est de deux sortes, & qui paroissent avoir des causes très-différentes. Les somnambules font le plus souvent des annonces physiques,

& qui dépendent visiblement du seul instinct machinal , ou qui du moins peuvent être expliquées par cet instinct ; mais quelquefois aussi l'on voit les somnambules *prédire* des événements qui semblent leur être totalement étrangers , & qui dépendant , *selon notre manière de voir* , des seules opérations de l'ame , paroissent tenir uniquement de l'ordre moral.

Lorsque dans l'essai sur la théorie j'ai expliqué les annonces physiques par le mécanisme de l'instinct animal , je connoissois les *prédictions morales* ; & l'on verra dans le journal , que la Dlle. N. m'avoit fait plus d'une fois de ces prétendues *prédictions*. Je sentoisi combien il seroit important de réduire un jour ces merveilles à leur juste valeur , puisqu'elles sont , sur-tout aujourd'hui , le sujet de la dérision de ceux qui s'efforcent de décrier le magnétisme ; si je
n'en

n'en ai point parlé dans l'essai , c'est que ce point m'auroit entraîné au-delà des bornes que je m'étois prescrites dans cet ouvrage : d'ailleurs , ne pouvant me résoudre à séparer les opérations de l'ame de celles du corps, entièrement & d'une maniere absolue, il ne m'étoit pas possible de donner aux soi-disant *prophéties* de nos somnambules, le sens que ce mot emporte ordinairement. Reconnoissant dans l'homme deux êtres très-différents, l'ame & le corps, mais inséparablement unis en cette vie, dépendants nécessairement l'un de l'autre dans leurs opérations, & liés par un intermédiaire que l'homme ne sauroit définir ; me formant d'ailleurs, de la moralité & des opérations qui n'appartiennent qu'à l'ame seule, une idée toute différente de celle qu'on s'en fait ordinairement, je n'ai jamais pu croire que les prétendues *prédiction*s des somnam-

bules fussent des faits vraiment moraux ,
 & je n'ai plus apperçu , dans tous les
 phénomènes si merveilleux du som-
 nambulisme , que des opérations phy-
 siques , provenant de l'instinct animal
 & des opérations physico-morales , pro-
 venant de ce même instinct accru de
 quelques-unes des facultés de l'ame ,
 au moyen de l'intermédiaire inconnu ,
 ce qui me l'a fait nommer alors , *instinct*
moral. J'ai expliqué dans l'essai les phé-
 nomènes purement physiques : on verra
 dans le journal si j'ai réussi de même à
 rendre raison de ceux qu'on appelle
moraux ; on verra si j'ai dû les rapporter
 uniquement à *l'instinct moral* , & les
 regarder comme étant des opérations
 de l'ame sur le physique , & non point
 celles de l'ame seule , ou de l'ame agis-
 sant au moral.

Je n'avois fait d'abord ce journal que
 pour moi ; ainsi l'on doit s'attendre à

beaucoup de négligence & à de fréquen-
 tes répétitions, sur-tout dans les idées
 que les faits pouvoient me fournir, &
 que j'écrivois à mesure qu'elles se pré-
 sentoient à mon esprit. J'aurois pu
 mettre après coup, dans la narration
 de ces faits, plus d'ordre, plus de
 liaison & d'agrément; j'aurois pu donner
 plus de corps, plus de force même à
 mes idées, en les réunissant & en
 appuyant les unes par les autres, peut-
 être même aurois-je dû supprimer quel-
 ques-unes de ces idées qui se trouvent
 déjà indiquées dans l'Essai sur la théorie;
 mais ces mêmes idées sont plus éten-
 dues, plus développées dans le journal.
 D'ailleurs, peu jaloux de donner un
 ouvrage soigné, j'ambitionne sur-tout
 de fournir un recueil utile, & j'ai cru
 que celui-ci deviendrait bien plus inf-
 tructif si je le présentais tel que je le
 fis pour moi-même, si je mettois les

magnétiseurs qui me liront à portée de
suivre pas à pas toutes mes opérations,
de comparer les effets à leurs causes, de
voir les faits se préparer & se succéder
comme je les ai vus moi-même, & de
tirer enfin, de la suite de ces faits, des
conséquences. Je ne supprime pas même
les détails auxquels je m'étois assujetti,
sur-tout dans les premiers jours du trai-
tement: tout ce que je voyois alors
étoit nouveau pour moi; tout étoit
merveilleux, & je tenois compte des
moindres particularités. Cette exacti-
tude paroîtra sans doute minutieuse
à ceux qui déjà connoissent parfaite-
ment les somnambules; mais les ma-
gnétiseurs, encore novices comme je
l'étois alors, ne seront pas fâchés de
me suivre dans ces premiers moments
de surprise & d'incertitude.

De tous les somnambules que j'ai vus,
la Dlle. N. a été la seule dont le traitement

m'ait paru mériter un journal suivi & circonstancié. Les autres, à la vérité, m'ont bien présenté quelques faits remarquables ; mais comme je retrouvois tous ces faits réunis chez la Dlle. N., je n'en ai tenu note que dans le journal de son traitement qui a duré pendant plus de dix mois. On trouvera cependant dans le même journal quelques traits que m'a fourni le somnambulisme de la femme V..... celle que j'ai indiquée dans la note sept de l'Essai, & qui, sans être à beaucoup près somnambule parfaite, l'a été assez néanmoins pour pouvoir se guérir elle-même & pour guérir sa fille attequée depuis long-temps d'une maladie grave à laquelle les médecins ne connoissoient plus aucun remède. Je laisse cette espece d'épisode, parce qu'il pourra intéresser & instruire.

Avant de commencer le journal, je

crois qu'il est nécessaire de rappeler en peu de mots l'état où se trouvoit la Dlle. N. à l'époque du 31 mars 1785, jour auquel j'ai entrepris son traitement.

Cette fille, âgée pour lors de vingt-un ans, étoit née de parents très-pauvres, & qui n'ayant pas les moyens de cultiver son esprit naturel, avoient été forcés de la mettre en service dès l'âge de neuf ans. Réglée de très-bon heure, à onze ans, elle avoit joui jusqu'à quinze ou seize de la meilleure santé : mais, à cette époque, elle commença à dépérir & à maigrir visiblement sans qu'on pût trop en imaginer la cause. Elle languissoit ainsi depuis trois ou quatre ans, lorsqu'une imprudence qu'elle fit lui occasionna une suppression totale de ses règles. Cette suppression duroit déjà depuis quinze mois, avec tous les accidents qui devoient naturellement en

résulter. La malade, tombée dans une espèce de langueur, avoit une toux continue, des couleurs âcres & articulées, une fièvre lente, des hémorragies fréquentes par le nez, crachement habituel de sang & de pus; ce qui, joint à une grande foiblesse & à son extrême maigreur, décida le jugement qu'en portèrent alors les médecins, qui la déclarèrent étique, & ne lui donnerent guere qu'un mois ou deux à vivre.

A peu près dans le même temps, (au mois d'août 1784) il s'établissoit dans la ville de..... un traitement magnétique. La Dlle. N., abandonnée des médecins & pressée de recourir au magnétisme, consentit, quoique avec beaucoup de peine, à essayer de ce nouveau remède; mais le médecin qui avoit établi le traitement, & qui le dirigeoit, fit encore plus de difficultés pour la recevoir, dans la crainte où il

étoit que la mort prochaine de cette fille ne fût imputée au magnétisme, encore très peu connu dans la ville de & cependant très-décrié. Un sentiment d'humanité l'emporta sur la répugnance du médecin ; la Dlle. N. fut enfin admise au baquet des pauvres, au mois de septembre 1784. A peine avoit-elle la force de marcher ; mais réduite à cette dernière ressource, elle ne manqua presque jamais de se rendre tous les matins au lieu du traitement, où elle demouroit attachée au baquet pendant près de deux heures.

Chaque jour l'un des éleves, que la charité & le désir de s'instruire amenoient au traitement des pauvres, magnétisoit la Dlle. N. ; mais ce n'étoit guere que pendant un quart d'heure à chaque séance ; & comme la malade se plaignoit continuellement d'un grand mal à la gorge, comme elle crachoit

par intervalle beaucoup de pus, & que tout indiquoit chez elle qu'elle avoit un abcès formé dans l'intérieur de la gorge, on avoit imaginé de la magnétiser simplement en chargeant fortement son gosier, ce qu'on faisoit en appliquant une main sur la nuque, & en tenant l'autre main, les doigts en pointe, devant son gosier. C'est de cette manière que je la magnétisai moi-même plusieurs fois, depuis la fin du mois de février jusqu'à la fin du mois de mars 1785.

La malade se soutenoit dans le même état; le baquet avoit prolongé sa vie pendant tout l'hiver; mais rien encore ne faisoit entrevoir le moment de sa guérison. La toux, le crachement de pus, la fièvre lente, la foiblesse, la maigreur, les maux de tête violents, tous les symptômes fâcheux, en un

mot, subsistoient encore; & même depuis le commencement de février elle avoit tous les soirs un redoublement de fièvre avec transport au cerveau qui ne la quittoit que bien avant dans la nuit.

Tel étoit l'état où se trouvoit la Dlle. N. le 31 mars 1785, lorsque je me décidai à suivre son traitement avec toute l'attention dont je serois capable. La malheureuse situation où je voyois cette fille étoit sans doute un motif assez puissant pour m'y déterminer; mais j'étois encore animé par le desir de m'instruire, & les merveilles récentes de Buzancy m'avoient jeté dans un étonnement dont je ne pouvois sortir, qu'en les opérant moi-même s'il étoit possible. Je résolus d'abord de ne magnétiser que la Dlle. N., & j'exigeai d'elle aussi qu'elle ne se laisseroit ma-

gnétiser par aucun autre ; j'arrêtai que je la magnétiserois exactement tous les jours & à la même heure ; le matin au baquet, & chez elle le soir à quatre heures & demie. Je choisis cette heure de préférence, parce que c'étoit à peu près celle où, depuis six semaines, la malade prenoit le redoublement de la fièvre ; & que ce moment me parut être celui que la nature indiquoit elle-même ; celui où elle manifestoit par un travail irrégulier & imparfait, qu'elle n'attendoit que l'aide & la main du magnétiseur, pour opérer une crise complète & salutaire. Je me déterminai encore à abandonner, dans la forme ordinaire du traitement, la manière qu'on avoit employée jusqu'à ce jour, celle de charger seulement le gosier de la malade, parce que, 1^o. je m'étois apperçu

que cette maniere augmentoit les douleurs & la toux (on en verra quelque jour la raison, je ne la soupçonnois point pour lors) ; 2°. parce que je jugeai que le mal à la gorge, l'abcès au gosier, la toux, les douleurs de poitrine, tous les accidents, enfin, qu'éprouvoit la malade, n'étoient que des symptômes purement symptomatiques, dont le principe & la vraie cause étoient la suppression totale des regles depuis vingt-un mois, & qu'ils disparoîtroient au retour de ces regles. Je résolus donc, sur ce principe, de m'appliquer sur-tout à rappeler la circulation du sang vers le bas, & pour cela de ne magnétiser à l'avenir la Dlle. N. que du front, le long des bras ; puis du front sur les côtes, jusqu'aux hypocondres ; de là sur le ventre, où je fixerois mes mains pen-

dant quelque temps ; & enfin sur les genoux où je les tiendrois pendant plus long-temps encore.

Je n'apportoïis à ce traitement qu'une idée bien vague & bien incertaine du somnambulisme magnétique ; je ne connoissois encore cet état que par la lecture des mémoires de Buzancy ; mais j'étois armé de la volonté la plus ferme & la plus décidée de faire le bien. Je voulois guérir la malade, & de son côté elle prit en moi une entière confiance. J'avoue, & je l'ai déjà dit, qu'un peu de curiosité & le desir de voir par moi-même ces phénomènes si merveilleux dont je venois d'entendre le récit, entra pour quelque chose dans ma première détermination ; mais ma curiosité ne fut point celle de la critique, & elle fut toujours subordonnée au desir de faire le bien, à la volonté

de remplir le vœu de la nature & de
seconder ses efforts, quels qu'ils pussent
être.

A la fin de chaque séance, j'écrivois
régulièrement, & dans le plus grand
détail, tout ce que j'avois vu, tout ce
que j'avois fait ; je tenois note des
manipulations que j'avois employées,
& que ma malade m'avoit prescrites le
plus souvent elle-même pendant ses
crises. J'en recueillois exactement les
résultats & les effets ; je notoais aussi les
expériences que je venois de faire, &
j'y joignois les réflexions que les expé-
riences m'avoient fournies. C'est ainsi
que sans avoir d'autre objet que celui
de m'instruire, j'en vins à faire un
journal beaucoup plus volumineux que
je n'avois cru d'abord : c'est ce journal
que je donne aujourd'hui, puisse-t-il
remplir le but que je me suis proposé,

celui d'être utile à l'humanité : puissent
encore les médecins, en se rappelant
l'épigraphe de cet ouvrage, l'accueillir
comme Hypocrate lui-même l'eût
accueilli.

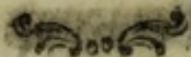
*Nequē vero pigeat ex plebeis sciscitari, si quid
ad curandi opportunitatem conferre videatur.*

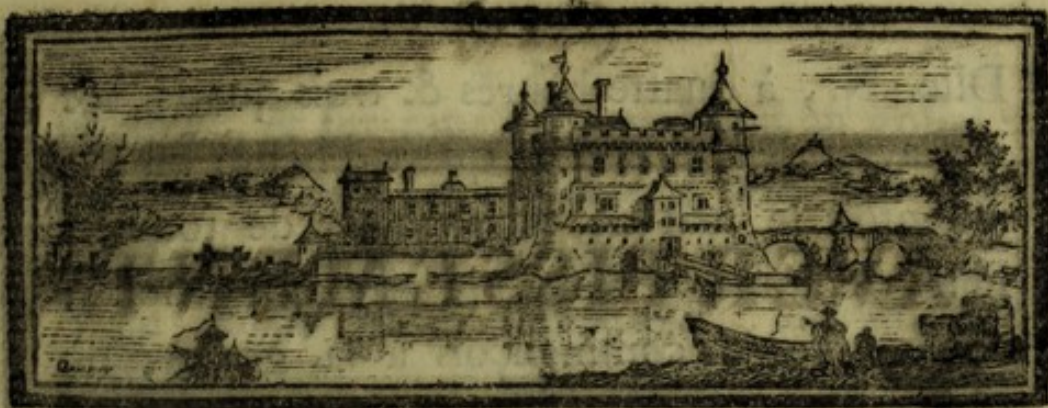
Hypocr. præcept. sect. 1.



AVERTISSEMENT.

*T*OUTES les fois que je rapporterai les conversations que j'avois avec la Dlle. N., pendant ses sommeils, j'aurai l'attention la plus scrupuleuse à conserver fidèlement le sens de ses réponses ; je répéterai même, autant qu'il sera possible, les propres expressions de cette fille : mais je dois prévenir ici, une fois pour toutes, que lorsque je serai obligé d'exprimer des choses qu'elle n'avoit fait que m'indiquer, soit par des périphrases à sa manière, soit par de simples indications, je rendrai ces choses dans mon style & non pas dans le sien.





JOURNAL

D U

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE LA D^{LLE}. N.

LE 31 mars la Dlle. N. avoit passé, le matin, près d'une heure & demie au baquet, lorsque je la magnétisai suivant la méthode que je m'étois prescrite. Elle éprouva conformément, dans la tête & dans les bras, une forte de mouvement convulsif très-marqué, que j'attribuai à la circulation forcée d'un nouveau fluide. Ce mouvement diminua peu à peu, & il fut beaucoup moins sensible à la fin de la séance, qu'il n'avoit été au commencement.

1785,
Mars 31

L'après-midi, je commençai à magnétiser la

A

Mars 31.

Dlle. N., à quatre heures & trois quarts, & il y avoit déjà plus d'un quart-d'heure qu'elle ressentoit le mal de tête violent de tous les foirs. Je la magnétisai de la tête aux genoux; quelquefois je commençois à la gorge, où j'arrêtois mes mains, les pouces réunis sur son gosier & les doigts étendus sur ses épaules. Après trois quarts d'heure de ce magnétisme, la Dlle. N. se trouvoit déjà fort soulagée de son mal de tête; elle avoit aussi moins de mal à la poitrine & au gosier.

Content d'avoir produit cet effet salutaire, je me disposois à terminer la séance en calmant la malade, lorsque tout-à-coup, & au moment où je m'y attendois le moins, elle tomba en somnambulisme; ses yeux se fermerent, & elle pencha, pendant quelques instants, sa tête sur mes mains. Je crus d'abord qu'elle se trouvoit mal, & je commençois à m'en alarmer, lorsque je me rappelai fort à propos les somnambules de Buzancy: l'air calme & serein que je voyois à ma malade acheva de me rassurer.

J'avois porté mes mains sur ses genoux, & j'attendois qu'elle rompît le silence: mais voyant qu'elle continuoît à le garder, je lui adressai la parole, & d'abord je l'interrogeai sur son état. Je ne suis pas mal, me répondit-elle d'un ton ferme & assuré qu'elle n'avoit pas ordinairement, ma tête est bien soulagée; mais j'ai quelques

Coliques, & sur-tout un grand mal au gosier : magnétisez-moi sur l'estomac, cela fera descendre ce qui m'embarrasse la gorge.

Je suivois cette indication, lorsque par hasard ma tête se trouva penchée vers l'estomac de ma malade ; elle tressaillit, & elle porta vivement ses mains sur ses yeux, en s'écriant : vos cheveux me font mal ; ce sont autant de fils d'or & brillants ; ils me chargent trop. Je m'éloignai & je lui proposai de mettre un bandeau sur ses yeux pour reposer ses bras. Elle prit elle-même un mouchoir qu'elle arrangea autour de sa tête, & bientôt elle devint plus tranquille. Elle me dit ensuite que pendant que je la magnétisois sur l'estomac, elle avoit senti descendre quelque chose qui embarrassoit auparavant son gosier ; enfin, elle me pria de tenir mes mains sur ses genoux, parce qu'elle avoit de fortes coliques.

Quelquefois elle prenoit la parole pour me dire qu'elle étoit bien, qu'elle ne sentoit plus aucun mal ; puis, avec cette effusion de cœur que l'art ne sauroit imiter, elle se répandoit en éloges & en remerciements sur tout ce que je faisois pour elle.

J'engageai plus d'une fois les personnes présentes à cette séance, à adresser la parole à ma malade, & à lui faire diverses questions ; mais elle n'entendit jamais personne, & elle ne

Mars 31.

Mars 31.

fit aucune réponse, tandis qu'elle répondoit à tout ce que je lui demandois, & qu'elle se plaisoit même à soutenir la conversation avec moi. Une fois j'essayai de mettre en harmonie l'un des assistants. Ma malade se leva avec précipitation, en disant : vous magnétisez quelqu'un ; je le sens, & vous me faites beaucoup de mal.

Cette crise magnétique durait déjà depuis plus d'une heure, lorsque je lui demandai si je ne pourrois pas la réveiller. Non, me dit-elle, je suis bien ; ce sommeil m'est nécessaire, & vous ne sauriez l'abréger sans me nuire. Un quart d'heure après, elle me dit d'elle-même : je vais m'éveiller ; & en effet elle étendit les bras & se frotta les yeux, comme fait quelqu'un qui s'éveille ; mais elle eut beau faire, ses yeux ne purent s'ouvrir. Je fus obligé de l'aider, en passant à diverses reprises, mes pouces devant les yeux, tandis que mes doigts étoient fixés sur les tempes ; huit ou dix passes de mes pouces suffirent.

Ma malade, à son réveil, se trouva parfaitement bien, elle m'en marqua de la surprise ; mais elle étoit sur-tout étonnée d'avoir pu s'endormir : elle ne me parut pas avoir le moindre soupçon de ce qui lui étoit arrivé pendant son sommeil ; je n'eus garde de le lui dire, & j'engageai le petit nombre de personnes

qui en avoient été témoins, à ne pas lui en parler.

Mars 31.

Il seroit à désirer que les malades somnambules pussent ignorer toujours qu'ils parlent & qu'ils agissent pendant leurs sommeils, on en seroit bien plus assuré de leur bonne foi & de leur véracité : d'ailleurs le magnétisme est encore si décrié, qu'un somnambule, une fois connu, ne peut manquer de devenir un objet de dérision, ce qui suffiroit sans doute pour révolter une fille jeune & timide, & pour lui donner horreur du magnétisme. Je ne pouvois douter, par exemple, que la Dlle. N. n'eût mieux aimé mourir que de devenir somnambule, d'après toutes les fables qu'elle avoit entendu débiter sur le somnambulisme; aussi apportai-je tous mes soins à empêcher qu'elle ne se doutât de son état.

L'effet que mes cheveux venoient de produire sur ma malade, me confirma dans l'opinion où j'étois, comme tous les magnétiseurs, que les cheveux sont d'excellents conducteurs du fluide universel : ce sont eux, sans doute, qui fournissent au cerveau une partie du fluide dont ensuite les nerfs s'abreuvent, & qui donne à ces nerfs le mouvement. En ce sens, ne pourroit-on pas dire que les cheveux sont à l'homme ce que les feuilles sont à l'arbre? Voici du moins comment, selon moi, l'on pourroit établir cette analogie.

Mars 31.

ali Un arbre, au moyen de ses racines, tire de la terre le suc qui doit le nourrir, la sève qui doit circuler en lui : cette sève est mise en mouvement & en fermentation par l'action du fluide universel ou du feu élémentaire dont la terre est imprégnée, & dont le soleil augmente l'activité ; & comme elle tend à s'élever continuellement dans les filières de l'arbre, elle ne peut y recevoir le mouvement qui lui est nécessaire que par la réaction soutenue de ces mêmes filières, & cette réaction s'opère en elle au moyen du fluide que l'arbre reçoit par tous ses pores, & sur-tout par ses feuilles.

sb De même l'homme prend sa nourriture dans des aliments qui tous contiennent ce feu élémentaire, & qui sont appelés aliments chauds ou aliments froids, selon qu'ils en contiennent plus ou moins. Ce feu, développé & mis en activité par la digestion des aliments, joint encore à celui que nous respirons avec l'air, entre comme partie constituante dans le chyle, le sang & les humeurs qui proviennent de ces aliments, & c'est lui qui leur imprime le mouvement ; mais ce premier mouvement feroit encore irrégulier, il n'établirait point une circulation uniforme & constante, s'il n'étoit réglé & déterminé par l'oscillation des nerfs qui agissent & réagissent perpétuellement sur les fluides ; & cette oscillation des nerfs n'est autre chose que le

mouvement que leur imprime le fluide qu'ils reçoivent par tous les pores de la peau, & que les cheveux sur-tout conduisent au cerveau, comme au réservoir commun. Je dis les *cheveux sur-tout*, pour éviter toute équivoque; car il est évident qu'indépendamment de ces conducteurs la tête en reçoit par tous les pores.

Mars 3^e

La santé, chez les animaux, comme dans les végétaux, est un juste équilibre entre le mouvement des solides & celui des fluides; la plus légère altération dans cet équilibre est le principe de la maladie.

Aux approches de l'hiver, lorsque le fluide devenant plus rare, la sève a moins d'activité, & tend moins à s'élever, les feuilles tombent; elles seroient inutiles, ou même nuisibles à l'arbre: c'est aussi parce que la circulation de la sève devient alors moins abondante, que les feuilles, trop éloignées du foyer, ne reçoivent plus de nourriture, & qu'elles se dessèchent & tombent.

Les cheveux deviennent inutiles au vieillard, parce que chez lui les humeurs ne fermentent plus autant; parce que ses nerfs se roidissent, ils perdent leur ressort & ne peuvent plus s'abreuver de la même quantité du fluide. Les humeurs n'étant plus assez abondantes pour nourrir les parties éloignées, les cheveux se

Mars 31.

dessechent & tombent aux approches de la
vieillesse.

Les poils chez les animaux, les plumes chez
les oiseaux, seroient donc aussi des conducteurs
qui fournissent à leurs nerfs la quantité de fluide
qui leur est nécessaire : en effet, ceux de ces
animaux que la nature a destinés à habiter les
pays froids, les sommets des hautes montagnes,
ont plus de poils; leurs plumes sont mieux
fournies, parce que dans ces climats le fluide
étant plus rare, ayant moins d'activité, ils
ont besoin d'un plus grand nombre de conduc-
teurs pour en attirer à eux une quantité suffi-
sante. Les plus belles fourrures nous viennent
des pays glacés, & elles ne nous font éprouver
de la chaleur, que parce qu'elles sont com-
posées d'une multitude de conducteurs qui
attirent de toutes parts sur nous le feu élémen-
taire, principe de toute chaleur. Combien
voyons-nous encore d'animaux auxquels la
nature fournit tous les ans, aux approches de
l'hiver, une plus grande abondance de poils.

On peut dire, ce me semble, que le fluide
universel ne tend à circuler de préférence dans
les cheveux, les plumes & les poils, que parce
qu'il en est de lui, comme de tous les autres
fluides, dont la vitesse & le courant deviennent
d'autant plus considérables qu'ils rencontrent
des conduits plus étroits.

C'est donc pour cela que le fluide magnétique sort avec plus de vitesse des pointes de nos doigts que des paumes des mains & des autres parties semblables : c'est pour cela que l'action de la volonté sur nos nerfs, roidissant ces nerfs, doit augmenter la vitesse & conséquemment l'action de notre fluide ; c'est encore pour cela que le fluide augmente de vitesse en passant de nos doigts dans une baguette d'acier, & plus encore dans une baguette de verre. On reconnoitra quelque jour que les pointes donnent plus de fluide, elles en attirent aussi davantage, & cela par le même principe. On verra (dans la séance du 3. mai) qu'en présentant la baguette d'acier au soleil, j'attirai sur elle le courant du fluide universel, & que le mien augmenta de vitesse.

Si l'eau contient beaucoup de feu élémentaire, & si le feu élémentaire reçoit un mouvement plus accéléré dans les canaux plus resserrés ; il peut arriver que ces canaux soient tellement resserrés que le courant du feu l'emporte sur la pesanteur de l'eau ; & alors l'eau, affranchie en quelque sorte des loix de la gravité, sera portée par le courant du feu, & s'élèvera dans ces canaux avec lui : c'est en effet ce que nous voyons arriver dans les tubes capillaires, & ceci rend parfaitement raison de l'ascension des liqueurs dans ces tubes.

Mars 31.

Avril 1.

Le premier avril la Dlle. N. étant au baquet ; me dit qu'elle avoit passé une nuit très-tranquille. Elle avoit un peu touffé, mais bien moins qu'à l'ordinaire ; elle n'avoit point eu le redoublement de fièvre, ni le mal de tête accoutumé ; elle se plaignit encore de son mal au gosier, & quand elle avaloit, elle y ressentoit une douleur assez vive, une espèce de déchirement.

Après qu'elle eut resté suffisamment au baquet, je la magnétisai comme j'avois fait la veille ; elle éprouva d'abord les mêmes mouvements convulsifs dans la tête & dans les bras, mais ils s'appaisèrent du moment que la circulation du fluide fut bien établie : j'eus soin de ne pas la quitter, jusqu'à ce que ses mouvemens fussent entièrement dissipés. En général, on doit avoir grande attention, quand on magnétise, de ne jamais laisser les crises imparfaites, de quelque nature qu'elles soient ; une crise interrompue peut avoir des suites très-fâcheuses, & l'on ne doit cesser le magnétisme, que lorsque le malade est devenu parfaitement calme.

L'après-midi, il étoit près de cinq heures lorsque je commençai à magnétiser la Dlle. N. ; je l'avois trouvée très-tranquille, au mal de gosier près, & le mal de tête accoutumé ne s'étoit point fait sentir encore : elle éprouva

pendant le premier quart d'heure de magnétisme, dans la tête & dans les bras, les mêmes mouvements convulsifs qu'elle avoit éprouvés le matin, mais ils disparurent ensuite.

Avril 1.

Je la magnétisois toujours suivant ma méthode ordinaire, de la gorge sur le ventre, & sur-tout sur les genoux : mais, animé par le succès de la veille, j'avois de plus une forte volonté de l'endormir, & pour cela je ne cessois de la fixer fortement au front. Après environ vingt minutes de ce magnétisme elle commença à sentir beaucoup de pesanteur à la tête, elle avoit peine à ouvrir les yeux ; ce qui la surprit d'autant plus, que fâchée de s'être endormie la veille, elle avoit ce jour-là pris la précaution de dormir après son dîner, & qu'elle venoit de m'assurer qu'elle ne s'endormiroit plus : enfin, après s'être défendue du sommeil pendant quelques minutes, elle tomba en somnambulisme, & je m'assurai de son état comme la veille, en lui faisant faire, par les personnes présentes, plusieurs questions qu'elle n'entendit point ; je me hâtai pour lors de la questionner moi-même sur sa maladie.

Comment vous trouvez-vous ? — Très-bien : je n'ai d'autre mal que ce déchirement au gosier. — Et votre poitrine ? — Je ne la vois pas. — Ne feriez-vous pas bien de boire souvent du lait ? — J'ai été forcée d'y renoncer,

Avril 1.

parce qu'il n'a jamais pu passer, de quelque manière qu'il ait été coupé. — Peut-être passeroit-il mieux s'il étoit magnétisé & coupé avec de l'eau magnétisée. — Je le crois, & je l'essayerai . . . au reste, l'eau magnétisée me feroit très-salutaire, & je vous prie de me l'ordonner pour ma boisson ordinaire.

J'ai continué . . . Connoissez-vous la cause de votre maladie, & voyez-vous si vous guérirez bientôt ? — Je ne le vois pas bien encore ; quand je le verrai mieux je vous le dirai . . . Je crois pourtant que le sang ne suit pas son cours naturel ; dès qu'il l'aura repris je serai guérie : je pense que cela ira jusqu'à la fin de ce mois, (& après un instant de réflexion) peut-être même jusqu'à six semaines, mais pas plus loin.

Dans ce moment un concert se fit entendre dans le voisinage de la maison où nous étions. Ma malade entendit très-bien les instruments, & elle me parut y prendre le plus grand plaisir. Un chien se mit par hasard à aboyer dans la rue ; elle entendit encore le chien, & elle se plaignit, même avec humeur, de ce que cet animal l'empêchoit d'entendre la musique ; cependant elle n'entendit jamais une de ses amies qui ne cessoit de lui faire des questions.

Ma malade avoit dormi jusque-là du sommeil magnétique le plus tranquille. Je conti-

huois à la magnétiser alternativement sur le ventre & sur les genoux, ainsi qu'elle me l'avoit indiqué : je la vis tout-à-coup devenir fort agitée ; tout en elle annonçoit un malaise général, & cependant elle ne se plaignoit d'aucun mal. Bientôt elle devint rêveuse ; elle tomba enfin dans un si grand accablement, qu'à peine avoit-elle la force de répondre à mes questions. Ne pouvant deviner la cause de ce changement, je lui demandai si elle vouloit que je fisse cesser sa crise : elle me répondit qu'elle le vouloit bien, & qu'elle étoit ennuyée de dormir ; je la réveillai en lui ouvrant les yeux & en la calmant de la tête aux pieds.

Son réveil ne fut point aussi tranquille que l'avoit été celui de la veille : elle se plaignit d'un grand mal à la tête. J'arrêtai long-temps mes mains étendues sur son ventre, le mal de tête cessa ; mais de fortes coliques & des maux de reins violents lui succéderent. Je mis alors une de mes mains sur les reins & l'autre sur son ventre ; les coliques s'appaisèrent un peu, mais je ne pus les faire cesser entièrement ; & ma malade me dit enfin qu'elle se trouvoit beaucoup moins bien que la veille : elle m'avoua que ce jour-là elle avoit craint d'être magnétisée ; que même au moment où elle m'avoit vu entrer chez elle, elle avoit éprouvé,

Avril 1.

Avril 1.

sans savoir pourquoi, la plus forte répugnance pour le magnétisme ; mais que ne pouvant s'en rendre raison à elle-même, elle n'avoit osé m'en rien témoigner. Ne sachant à quoi attribuer cette disposition singulière dans ma malade, j'attendis que le temps m'éclairât sur ce qu'il y avoit à faire en pareil cas ; je la calmai de mon mieux, & je la laissai pour cette fois, sinon sans douleur, du moins sans apparence de fièvre.

Avril 2.

Le 2 avril la Dlle. N., étant au baquet, éprouva les légers mouvements convulsifs qu'elle n'avoit auparavant qu'au moment où je commençois à la magnétiser : elle avoit eu beaucoup de répugnance à s'y mettre, ce qui me décida à la magnétiser plutôt que de coutume : elle n'avoit déjà plus de mouvements convulsifs ; & à mesure que je la magnétisois, elle devint moins triste, sa tête se dégagea, sa répugnance enfin pour le magnétisme disparut entièrement, & je la laissai beaucoup plus calme qu'elle n'étoit auparavant.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, je débutai par lui demander si elle n'avoit plus aucune répugnance à être magnétisée. Elle m'assura qu'au contraire elle le desiroit. Après un quart d'heure environ de magnétisme, elle sentit dans ses yeux beaucoup de pesanteur &

un picottement considérable ; bientôt après elle s'endormit : elle porta aussitôt ses mains sur ses yeux, & elle me demanda un mouchoir pour les couvrir, parce qu'ils lui faisoient beaucoup de mal.

Je m'étois bien promis de ne point fatiguer ma malade par mes questions, parce que c'étoit à cette cause que j'attribuois l'agitation de la veille. Ma malade me défabusa, en me disant qu'elle n'avoit eu la veille autant de répugnance pour le magnétisme, que parce qu'elle s'étoit trouvée trop chargée de fluide ; mais qu'à cette heure il commençoit à circuler plus librement, & qu'à son réveil l'équilibre seroit entièrement rétabli. La voyant en effet devenir toujours plus calme, je lui répétai les questions que je lui avois déjà faites la veille, sur son état & sur la manière dont je devois la magnétiser. Elle me fit les mêmes réponses. Elle insista sur-tout pour que je tinsse mes mains sur ses genoux, disant que cela amèneroit le sang en bas.

Ma malade dormoit ainsi depuis près d'une heure : elle avoit conversé tranquillement avec moi, elle n'avoit point encore répondu aux questions de son amie ; lorsqu'enfin celle-ci lui ayant adressé de nouveau la parole, ma malade l'entendit & lui répondit. Je conjecturai de là qu'elle commençoit à se réveiller ; & en effet,

Avril 2.

Avril 2.

au bout de quelques instants, elle me pria de
 Avril 2. lui ouvrir les yeux, après avoir inutilement
 essayé de se les ouvrir elle-même, en y passant
 ses pouces. Je la calmai comme à mon ordi-
 naire; elle étoit de la plus grande gaieté, &
 j'eus la satisfaction de la laisser beaucoup plus
 tranquille qu'elle n'avoit encore été depuis
 long-temps.

 Le lieu du traitement n'étant point ouvert
 Avril 3. le dimanche, la Dlle. N. ne se mit point au
 baquet le 3 avril; j'allai la magnétiser chez
 elle le matin; je la trouvai parfaitement bien,
 & ne se plaignant d'aucun mal; elle avoit
 passé une fort bonne nuit. Pendant plus d'une
 heure que je la magnétisai, je ne pus réussir
 à l'endormir; elle éprouva très-peu de mou-
 vements convulsifs; elle ne sentit de mal ni à
 la tête ni au gosier, & elle n'eut point de
 colique.

Avant de quitter ma malade, je magnétisai
 l'eau qu'elle devoit prendre à sa boisson ordi-
 naire, & depuis ce jour je ne manquai jamais
 de lui en fournir.

L'après-midi du même jour, la Dlle. N.
 s'endormit comme à l'ordinaire: elle n'attendit
 point que je lui fisse des questions, & elle
 me prévint. Monsieur, me dit-elle, la dé-
 couverte du magnétisme est une découverte
 sublime

Avril 3,

sublime ; je pense qu'on en retirera de bien belles connoissances. Les malades en crise doivent avoir de grandes idées sur ce sujet ; mais tous ne peuvent pas bien les rendre. J'entrevois bien des choses que je ne saurois vous expliquer, & je sens que mes idées auroient été bien plus nettes & plus étendues si vous aviez commencé six semaines plutôt à m'endormir. La nature, dans ce temps-là, travailloit seule, & les transports au cerveau que j'avois tous les soirs étoient l'effet de ce travail ; si vous m'aviez magnétisée pour lors, j'aurois dormi, & mes crises auroient été bien plus parfaites qu'elles ne sont à présent.

Après quelques moments de silence : je crois, reprit encore ma malade, que les magnétiseurs doivent avoir quelque moyen pour se garantir des maux de leurs malades. Je pense, par exemple, qu'ils feroient très-bien de se magnétiser eux-mêmes, toutes les fois qu'ils viendroient de magnétiser un malade dont ils craindroient la contagion ; par ce moyen ils redonneroient en eux, au fluide, la circulation libre & naturelle qu'il doit avoir.

Je pense encore, ajouta-t-elle, que le plus souvent les magnétiseurs précipitent beaucoup trop leurs mouvements quand ils magnétisent. Vous, Monsieur, par exemple, vous avez ce

Avril 3. défaut ; le fluide ainsi précipité ne circule pas librement , & ne produit pas tout l'effet qu'il pourroit faire.

Je n'avois garde d'interrompre ma malade dans ses réflexions ; & quoique bien persuadé d'avance qu'il ne faut point ajouter foi , sans précaution , à ce qu'un somnambule peut nous dire hors de son état ; je n'étois pas fâché de laisser à ma malade la liberté de développer toutes ses idées , & j'étois curieux de savoir tout ce que pourroit dire une fille simple & dont les connoissances devoient être très-bornées. D'un autre côté , je ne la questionnois point , dans la crainte que mes questions ne lui suggérassent des idées qui n'auroient pas été les siennes. C'est une attention qu'on ne fauroit trop avoir : un magnétiseur , à force d'étendre les questions de ce genre , finit souvent par mettre son malade dans son sens ; il le regarde ensuite comme un oracle , tandis qu'il n'est que son écho.

Ma malade ne paroissant plus avoir rien à me dire , je l'interrogeai sur son état.
Voyez-vous votre mal ? — Oui : dès que mes regles paroîtront je serai guérie. — Cela sera-t-il encore long ? — J'aurai mes regles à la fin de ce mois ou au mois de mai. — Vous endormirez-vous souvent d'ici à ce temps-là ? — Oui : mais je me *reposerai* cependant deux

ou trois jours, parce que ce sera le temps où je devrai avoir mes règles . . . ; je me *reposerai* Avril 3.
jeudi prochain, & le dimanche suivant je recommencerai à dormir. — Faudra-t-il vous magnétiser de même les jours où vous ne dormirez pas ? — Oui : mais il ne sera pas nécessaire d'y mettre autant de temps ; il faudra sur-tout me magnétiser sur les genoux pour amener le sang en bas. — Le défaut de baquet ne vous a-t-il point fait mal ce matin ? — Non : vous m'avez chargée de fluide autant que le baquet auroit pu faire. — J'aurois bien voulu pouvoir vous endormir ce matin. — Vous ne l'auriez pas pu, la nature ne le demande point dans moi.

Je tenois en ce moment mes mains sur les genoux de ma malade, je voulus en retirer une : l'amie de ma malade essaya, sans rien dire, de poser la sienne à la place que je venois de quitter ; elle s'en apperçut aussi-tôt, & se levant avec précipitation, elle frappa un grand coup sur la main de son amie.

Je vis bientôt après que la Dlle. N. commençoit à se réveiller, parce qu'elle entendit les questions de cette même amie. Elle me dit alors de tenir mes mains sur ses genoux, parce que cela l'aideroit à s'éveiller : son réveil fut aussi tranquille que l'avoit été celui de la veille. Je la calmai & la laissai ne se plaignant d'aucun mal.

Avril 4.

En arrivant au baquet le 4 avril, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une nuit fort agitée, sans cependant ressentir aucune douleur ; elle avoit éprouvé, depuis la crise de la veille, une espece de frémissement très-sensible, mais point désagréable, qui commençoit à son cou, & suivoit le long des côtés jusqu'à la plante des pieds. La séance de ce matin n'eut rien de particulier.

L'après-midi ma malade ne fut pas plutôt endormie que d'elle-même elle prit la parole, pour me dire : je vois très-bien à présent pourquoi j'ai été agitée pendant toute la nuit dernière ; c'est que hier au soir, en me quittant, vous magnétisâtes Mlle. *** (elle disoit vrai), cela me fit une révolution ; mais aujourd'hui je ne m'en ressens plus.

J'ai recommencé les questions. Voyez-vous, lui dis-je, quelle est la cause de votre maladie ? — Je crois que tout le mal vient de la suppression de mes regles. — Reviendront-elles bientôt ? — Je les aurai le 15 mai prochain. — Peut-être dites-vous le 15 mai, comme un à peu près ? — Non : ce sera ce jour-là même, j'en suis très-sûre. — Dormirez-vous tous les jours d'ici là ? — Je me reposerai peut-être quelques jours auparavant : mais toujours suis-je bien assurée que je ne dormirai pas jeudi prochain, ni vendredi, ni samedi. Dimanche

je recommencerai à dormir. — Pourquoi ne dormirez-vous pas pendant ces trois jours? — C'est que ce sera le temps de mon époque, & que le mouvement du sang dérangerà la circulation du fluide.

Avril 4.

L'amie de ma malade voulut lui parler; elle ne l'entendit point; sa mere prit aussi la parole. Ma malade me dit pour lors: je sens que ma mere me parle; je l'entends, parce qu'il y a plus de ressemblance entre son sang & le mien; mais je ne l'entends que confusément, & je ne peux lui répondre.

Je sens, continua-t-elle, que je suis envers vous seul dans la plus entiere dépendance, & que je ne pourrois me refuser à rien de ce qui seroit utile à vous ou à moi; mais je sens aussi que si vous me demandiez quelque chose de contraire à mes devoirs, vous me révolteriez & je me réveillerois. Votre fluide & le mien ne sont qu'un en ce moment; je dois être affectée de toutes les choses qui vous affectent, & je sens que si vous m'aviez endormie, il y a six semaines, j'aurois pu lire dans votre pensée, j'aurois connu toutes vos idées.

Voyant ma malade prête à se réveiller, je lui demandai si je ne ferois pas bien de prolonger son sommeil. Laissez faire à la nature, me répondit-elle: je dormirai autant que j'en aurai besoin; il seroit inutile que je dormisse

davantage. Elle ne tarda pas en effet à se réveiller: je lui ouvris les yeux, & je la palpai comme de coutume.

Le 5, au baquet, la Dlle. N. me dit qu'elle
 Avril 5. avoit passé une très-bonne nuit: elle avoit
 ressenti seulement quelques coliques, sembla-
 bles à celles qu'elle prenoit anciennement aux
 approches de ses règles. Je la magnétisai à
 l'ordinaire.

Le soir ma malade s'endormit après cinq
 minutes au plus de magnétisme. Dès qu'elle
 fut endormie, je lui répétai toutes les ques-
 tions que je lui avois faites le jour précédent:
 j'affectois de renouveler souvent ces mêmes
 questions, dans la vue de m'affurer toujours
 plus de la vérité, en comparant les réponses:
 celles de ma malade ne varierent jamais. Au-
 jourd'hui, lui dis-je ensuite, vous avez été
 bien prompt à vous endormir. — C'est que
 j'approche du temps de mon époque: mon
 sommeil, par cette raison, ne sera pas long;
 celui de demain ne le sera pas davantage. Après
 cela je me reposerai de dormir, parce que la
 nature aura fait son travail, quoiqu'il n'y
 paroisse pas au-dehors. Je prévois qu'à la fin de
 ce mois, il se fera encore dans moi un travail
 à peu près semblable; mais il ne fera pas plus
 fructueux: ce ne sera que le 15 mai que les
 règles paroîtront.

Je continuai. . . Sentez-vous à présent quelque mal? — J'ai quelques coliques; mais demain matin j'en aurai de bien plus fortes, pendant que vous me magnétiserez au baquet. Elles diminueront ensuite, mais pour revenir le soir lorsque vous me magnétiserez; & elles ne me quitteront plus pendant les trois jours suivans. Ces coliques sont un bon signe; elles prouvent que le sang s'est porté vers le bas.

Avril 5.

Je continuai toujours à magnétiser ma malade sur le ventre, & sur-tout sur les genoux. J'étois dans l'usage de la magnétiser pendant tout le temps que durent les crises. Si je vous quittois, lui dis-je, pendant que vous dormez, & si je cessois de vous magnétiser, qu'en arriveroit-il? Vous ne me feriez pas grand mal, répondit-elle; mais vous me feriez moins de bien : en continuant à me magnétiser pendant mes crises, vous me chargez toujours plus de fluide, & par-là vous aidez mieux à la nature. Pensez-vous, lui demandai-je encore, que tous les malades soient également susceptibles de tomber en somnambulisme? Je ne le crois pas, me dit-elle; la nature a ses moyens pour chaque malade; il n'y a qu'à l'aider & la laisser faire.

Cette crise avoit à peine duré une demi-heure, lorsque ma malade se réveilla & me pria de lui ouvrir les yeux. Avant de la quitter,

Je magnétifiai le lait qu'elle devoit prendre le lendemain à son réveil, après l'avoir coupé avec autant d'eau magnétifiée.

Avril 6. Le 6 au matin la Dlle. N. commença à ressentir quelques légères coliques, pendant qu'elle étoit au baquet. Je les augmentai, en me mettant auprès d'elle à la chaîne. Enfin, lorsque je la magnétifiai, les coliques devinrent plus fortes, & il s'y joignit un point de côté & des maux de cœur, qui caractérisoient autrefois chez cette fille l'approche des règles.

Le soir il me fallut encore moins de temps que la veille pour endormir ma malade. Dès qu'elle fut en crise, je lui vis prendre un air de gaieté & de satisfaction qui m'étonna: elle paroissoit être occupée de choses très-intéressantes; je la priai de m'en faire part. J'ai, me dit-elle alors, bien des idées sur le magnétisme, je me plais à y penser; mais ces idées sont encore confuses, & j'aurois peine à vous les rendre; peut-être le pourrai-je mieux quand je serai plus avancée. Je voulus l'éprouver; & comme si j'eusse oublié les annonces qu'elle m'avoit faites les jours précédents, je lui dis, demain vos idées seront peut-être plus nettes, & vous me les direz. — Vous savez bien que demain je ne dor-

mirai passer ; j'aurai peut-être un léger affou-
pissement, mais si léger que je ne m'en ap-
percevrai pas même. — En bien nous en par-
lerons, quoique vous soyez éveillée. — Cela
ne se peut pas ; & lorsque je ne dors plus,
je suis bien éloignée d'avoir aucune de ces
idées.

Avril 6.

Je demandai à ma malade si elle ne con-
noissoit pas quelque moyen assuré d'endormir
les malades qui en étoient susceptibles. A
quoi bon, me répondit-elle, chercher des
moyens pour cela : la nature ne fait-elle pas
bien les trouver ; & pensez-vous qu'un malade
qui auroit besoin de sommeil ne s'endormiroit
pas naturellement pendant le magnétisme ?

Il n'y avoit guère plus de vingt minutes
que cette crise duroit, lorsque je vis ma ma-
lade disposée à s'éveiller : je lui demandai si
elle souffroit. Non, me répondit-elle, je suis
très-bien ; mais je vais m'éveiller. — Si vous
êtes si bien, que ne dormez-vous plus long-
temps ? — Je ne peux dormir ainsi qu'autant
que j'en ai besoin. Quelques instants après
elle se réveilla en effet, & me pria de lui
ouvrir les yeux ; je la calmai, & la laissai sans
autre mal que ses coliques. Deux heures après
je repassai chez elle ; les coliques avoient aug-
menté & la faisoient beaucoup souffrir : j'es-
sayai de la magnétiser de nouveau, pour voir

Avril 6.

si je ne pourrois pas, en dépit des annonces, déterminer pour ce jour-là même l'apparition des regles ; mais, n'opérant aucun effet, je cessai au bout d'un quart-d'heure.

Je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je fis pour lors une réflexion qui d'abord ne s'étoit point présentée à mon esprit : je pensai que la malade, ne s'endormant jamais le matin au baquet, & ne prenant ses crises que l'après-midi, si je la chargeois de nouveau après sa crise, il pourroit bien se faire ensuite que la nature demandât une seconde crise pendant la nuit. Je craignois encore qu'une surcharge de fluide ne dérangerât le travail de la nature pour le lendemain : j'étois trop intéressé à n'y rien changer, & j'attendois avec trop d'impatience l'effet des premières annonces que m'eût faite ma malade : je me hâtai donc de la calmer le plus qu'il me fut possible, & je me mis peu en peine de faire passer ses coliques.

Avril 7.

Le 7 au matin la Dlle. N. se mit au baquet, sans avoir absolument d'autre mal que les coliques, qui ne l'avoient point quittée depuis la veille : ces coliques, loin de l'inquiéter, lui donnoient au contraire de grandes espérances : elle n'en avoit point éprouvée de pareilles depuis plus de vingt mois, & elle

se flattoit pour cette fois que l'apparition des regles en seroit la suite. Je la laissai dans cette opinion, & j'affectai de la magnétiser plus long-temps que de coutume, parce que je voulus être assuré que si elle ne dormoit pas l'après-midi, ce ne seroit pas faute d'avoir été fortement chargée le matin.

Avril 7.

Le soir je commençai à la magnétiser à mon heure ordinaire, & je la vis bien persuadée qu'elle alloit s'endormir de même. J'avois attendu cette séance avec l'impatience la plus vive; elle devoit commencer à fixer mon opinion sur les choses surprenantes que je voyois depuis quelques jours. Je me rappellois que la Dlle. N., dès le 3, mais plus particulièrement le 4, étant en crise magnétique, m'avoit annoncé que le jeudi 7 elle se reposeroit de dormir; qu'elle se reposeroit de même le vendredi & le samedi, pour recommencer à dormir le dimanche. Je n'avois point oublié qu'elle m'avoit indiqué la cause de ce repos, ou plutôt de ce réveil de trois jours, en disant que ce temps étant une des époques de ses regles, la circulation du sang se feroit en elle autrement que dans tout autre temps, & que cette différence changeroit la circulation du fluide, lequel conséquemment n'agiroit plus de la même maniere. Il étoit donc extrêmement intéressant pour moi de voir

Avril 7

cette espèce de prédiction se réaliser ou se détruire, & la séance du 7 devoit déterminer les idées que je commençois à me former sur le sens intérieur de l'homme, sur la nature & les effets du fluide dans le corps humain. J'étois de bonne foi; je cherchois à m'instruire, sans y apporter ni entêtement ni enthousiasme: bien loin de vouloir aider à la lettre pour faire cadrer l'événement avec mes idées, je peux affurer au contraire que j'apportoie à la séance du 7 une méfiance & une sorte de mauvaise foi préliminaire.

J'ai dit que le 6 au soir, ayant trouvé la Dlle. N. plus fatiguée de ses coliques, j'avois essayé de la magnétiser: j'ai prévenu en même temps de la crainte que j'avois eue que cette surcharge de fluide, à l'heure où ma malade ne l'avoit pas à l'accoutumée, n'apportât quelque dérangement dans la crise du lendemain. C'avoit été par une suite de la même crainte que le matin du 7 j'avois averti la Dlle. N. de veiller sur elle-même, parce qu'il seroit très-possible, que, contre son ordinaire, elle s'endormît ce jour-là au baquet.

Je commençai donc, l'après-midi, à magnétiser la Dlle. N. à quatre heures & trois quarts. Après un quart d'heure ou environ elle commença à bâiller, comme elle faisoit

les jours précédents avant de s'endormir : j'affectai pour lors de lui dire qu'elle ne tar-
deroit pas à le faire ; elle le croyoit aussi :
mais bientôt elle sentit, au contraire, ses
coliques augmenter considérablement ; de
grands maux de cœur s'y joignirent ; la ma-
lade enfin en vint à souffrir au point de se
tordre & de pousser des cris. Elle souffrit
ainsi pendant plus d'une heure, & je conti-
nuai à la magnétiser de même ; quelquefois
je lui disois : Vous devriez tâcher de vous en-
dormir, vous souffririez moins. Je n'ai pas som-
meil aujourd'hui, me répondit-elle ; je ne
sens pas le sable dans mes yeux comme les
autres jours. Je la vis enfin étendre ses bras
& croiser les mains sur sa tête, comme elle
faisoit précédemment lorsqu'elle alloit se ré-
veiller ; elle prit un air plus morne & plus
accablé. Qu'avez-vous, lui dis-je alors, vous
avez l'air d'être plus fatiguée ? Je ne fais,
me répondit-elle ; mais je suis toute étonnée...
je suis à peu près comme j'étois ces jours-ci
quand je m'éveillais. Quelques minutes après
je lui vis prendre un air ouvert & très-gai,
& de suite elle me dit avec surprise : Je suis
bien à présent ; il semble que j'ai bien dormi :
j'ai bien les mêmes coliques que j'avois eues
pendant toute la journée ; mais cette attaque
violente de tout-à-l'heure est entièrement

Avril 7. A.

— dissipée. Je cessai pour lors le magnétisme, je calmai la malade, & je la laissai, à quelques coliques près, dans un état aussi tranquille que je pouvois le désirer.

Ce que je venois de voir me fournit matière à un grand nombre de réflexions; j'en ai déjà indiqué une partie dans l'essai sur la théorie: mais on ne fera peut-être pas fâché de les retrouver ici plus étendues & plus développées; il sera d'ailleurs utile de voir comment j'appliquois alors cette théorie à l'état de ma malade. Je ne répéterai pas cependant tout ce que j'ai dit dans cet essai sur la manière dont le fluide, agissant sur les parties malades, & réagi par elles vers les parties qui leur sont correspondantes, opere ainsi les diverses crises, & sur-tout le somnambulisme. Je suppose qu'on a vu tous ces détails dans l'essai, & cette partie purement systématique n'est point ici mon principal objet.

D'abord, je ne pus me refuser à la vérité de l'espece de prédiction qui m'avoit été faite depuis six jours; je vis que non-seulement ma malade avoit préconnu la nouvelle crise du 7, mais qu'encore elle en avoit pressenti les causes; elle avoit sans doute vu ces causes généralement, & elle n'auroit pu dire le pourquoi; mais enfin elle les avoit annoncées.

Avril 7.

Je reconnus encore bien clairement que ma malade venoit d'avoir une crise bien marquée, & j'avois pu suivre pas à pas la nature dans ses opérations. Le travail avoit commencé à la même heure & de la même manière que les autres jours; il avoit duré autant de temps; il s'étoit terminé par les mêmes symptômes; il en étoit résulté la même situation physique & morale chez ma malade; cette crise, enfin, avoit été complète & bien caractérisée. La nature, pour le travail des autres jours, avoit demandé le sommeil; elle avoit commencé par le donner, en portant toute son action sur l'origine des sens extérieurs qu'elle avoit suspendus, pour travailler ensuite dans le silence de ces sens: la séance du 7, au contraire, n'étant que le résultat des travaux antérieurs, n'avoit pas dû produire le même effet.

Je conclus de là que toutes les maladies ne demandent pas le somnambulisme. Il en est sans doute dont la guérison exige que la nature développe le sens intérieur en accumulant tous ses efforts au cerveau. Il en est d'autres aussi où la nature n'agissant, si l'on peut parler ainsi, que d'une manière partielle, elle peut bien occasioner une douleur locale, mais non point pour cela produire le somnambulisme. Chez ma malade, par exem-

ple, dans l'intervalle d'une époque à l'autre,
 Avril 7. le fluide réagi de la matrice au cerveau avoit
 dû provoquer le sommeil (Voyez l'essai sur
 la théorie du somnambulisme.); mais, au
 temps de l'époque, & lorsque la nature, sans
 avoir entièrement surmonté les obstacles accu-
 mulés depuis vingt mois dans la matrice,
 avoit cependant avancé ce travail au point
 de ramener le sang dans cette partie, c'étoient
 les douleurs locales & les coliques qui de-
 voient en résulter, & non point l'engorgement
 du cerveau.

Je pensois donc que s'il est possible de pro-
 curer à volonté le somnambulisme à tout ma-
 lade susceptible, (ce que j'avois vu pratiquer
 plusieurs fois en faisant refluer le fluide en
 sens contraire, & en l'accumulant dans le
 cerveau; je pensois, dis-je, que si ce somnam-
 bulisme factice n'est pas dangereux pour la
 vie du malade, du moins est-il certain qu'il
 est nuisible, & que ces procédés inverses doi-
 vent retarder la guérison.

Cette crise d'un nouveau genre servit enfin
 à me rassurer sur le sort de la Dlle. N.
 J'avois craint qu'à la suite d'une suppression
 de vingt mois, pendant lesquels le sang avoit
 pris constamment son cours vers la poitrine,
 cette partie n'eût été elle-même affectée &
 endommagée. Je craignois que, guérie de
 cette

cette suppression, ma malade n'eût ensuite une maladie de poitrine : c'étoit d'ailleurs le jugement qu'en avoient porté les médecins. La crise du 7 me tranquillisa sur ce point : je jugeai que si tout le mal de la Dlle. N. n'eût pas été uniquement dans la matrice, & occasionné par le défaut des regles, la crise magnétique, à l'époque de la crise naturelle, n'auroit pas été bornée au redoublement de cette dernière, & que vraisemblablement, avec les coliques, symptômes de celles-ci, elle auroit eu de plus une crise proprement magnétique, laquelle sans doute auroit été le sommeil ; au lieu que je voyois le tout se réduire aux coliques critiques, & que le mal de gorge, le mal de poitrine, tous les accidents symptomatiques avoient alors cessé entièrement : j'en conclus donc que la Dlle. N. feroit parfaitement guérie dès qu'elle feroit réglée.

Avril 7.

En arrivant au traitement, le 8, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une assez bonne nuit, mais que les coliques ne l'avoient point quittée ; elles avoient été légères : le baquet ne tarda pas à les augmenter, & bientôt elles furent aussi fortes qu'elles l'avoient été le soir de la veille : il s'y joignit encore des maux de cœur & de grands maux de reins ; mais il ne fut plus

Avril 8.

Avtl 8.

question de mal à la gorge ni à la poitrine : ce qui me confirma de plus en plus dans le jugement que j'avois porté sur la maladie de cette fille, & sur les véritables causes de cette maladie. J'eus encore occasion d'observer ce jour-là que le baquet avoit suffi pour déterminer la crise dont ma malade avoit besoin pour lors : au lieu que les jours où cette crise avoit dû être le somnambulisme, le baquet du matin avoit seulement chargé la malade de fluide, mais qu'il avoit fallu le magnétisme du soir pour déterminer la réaction de ce fluide au cerveau.

Le 8, au soir je magnétisai la Dlle. N. à l'heure ordinaire & avec le même soin. La crise fut absolument la même que celle de la veille. Ma malade s'étoit attendue à dormir, d'autant mieux qu'elle n'avoit point dormi la veille ; mais la nature, pour ce jour-là, ne demandoit plus le sommeil, & tous ses efforts devoient se réunir pour opérer un travail douloureux dans une partie différente de celle où se provoque cet état. Après dix minutes de magnétisme, je vis, comme la veille, les bâillements commencer ; ma malade éprouva ensuite des coliques plus violentes encore, des maux de cœur & des maux de reins, mais aussi point de ces anciens maux symptomatiques au gosier, à la poitrine, à

la tête, &c. Tout le travail en ce moment étoit critique, & tout entier à profit : la nature employoit alors tous ses efforts à vaincre des obstacles accumulés depuis vingt mois. Les douleurs critiques, suite de ce même travail, furent bien différentes des douleurs symptomatiques, qui provenoient anciennement du défaut de ce même travail.

Après une demi-heure de ces souffrances, & ma malade étant toujours bien éveillée, je la vis tomber tout-à-coup dans une tristesse profonde. Je me gardai bien de l'interroger en ce moment, & je n'en avois pas besoin ; je voyois clairement que la nature, fatiguée d'un travail infructueux, commençoit à y renoncer. Je redoublai donc mes efforts pour la soutenir : je portai, autant qu'il me fut possible, le fluide de la tête à la matrice ; je l'attirai vers cette partie, en fixant mes mains sur les genoux de ma malade. Au bout d'une seconde demi-heure les coliques augmentèrent considérablement ; puis ma malade retomba dans l'accablement. Enfin, un quart d'heure après, son air devint plus gai & plus animé ; les violentes coliques cessèrent, & elle me dit qu'elle n'avoit plus de mal ; qu'elle étoit bien, mais moins bien cependant que la veille. Je suivis cette indication, & je continuai le magnétisme, jusqu'à ce qu'enfin ma

Avril 8.

Avril 8.

malade se trouvât, non pas aussi bien qu'elle étoit la veille, mais beaucoup mieux qu'elle n'eût été encore ce jour-là.

Je ne m'obstinai point sur cette légère différence, parce qu'indépendamment d'une multitude de causes accidentelles, qui auroient pu l'occasionner, je pensai que ma malade pouvoit bien se ressentir un peu de ce que ce jour-là même, & à son inscu, j'avois magnétisé un homme pour lequel je n'ignorois pas que la Dlle. N. avoit beaucoup d'éloignement; je jugeai d'ailleurs que la nature devoit être plus fatiguée de ce second travail qu'elle ne l'avoit été de celui de la veille, & qu'il devoit en résulter un accablement plus marqué, j'en augurai même d'avance que ma malade seroit plus fatiguée le lendemain.

La séance du 8 vint encore confirmer les idées que je commençois à me former des crises & du somnambulisme. Il est certain, me disois-je alors, que tout malade doit avoir des crises; mais ce doit être des crises critiques, & non pas de ces convulsions symptomatiques qu'on prend souvent, & mal-à-propos pour elles. Je pensois encore que tout malade n'a pas besoin du somnambulisme, & que par conséquent ce seroit un mal, ou tout au moins un bien négatif, de le mettre forcément en cet état, comme je le voyois pratiquer par

plusieurs magnétiseurs : ces réflexions me conduisirent à examiner la méthode qu'on suit ordinairement dans les traitements publics.

Avril 8.

Nos malades, à la chaîne, & autour du baquet, manifestent chacun à sa manière le travail du fluide dont ils se trouvent surchargés; les uns s'étirent & baillent; celui-ci entre en convulsion; celui-là rit avec excès; cet autre pleure de même; il en est qui s'endorment d'un sommeil naturel: d'autres enfin tombent en somnambulisme. Toutes ces indications sont celles de la nature, mais nous nous y méprenons souvent: un malade en convulsion nous fait-il signe qu'il éprouve une forte douleur dans une partie quelconque de son corps, nous nous pressons d'y porter la main, les doigts élevés; & nous ne prenons pas garde que si par ce procédé nous soutirons le fluide qui se portoit vers cette partie pour la déobstruer, nous apaisons bien la douleur pour le moment, mais qu'aussi nous arrêtons la nature dans son travail utile, lorsqu'elle nous annonçoit qu'elle avoit besoin au contraire d'être aidée par une augmentation de fluide ou de mouvement.

Dans tous les cas, & lorsque nos malades donnent quelques signes extérieurs du travail qui s'opère en eux, ne ferions-nous pas mieux de les magnétiser, non pas localement ni pour

Avril 8.

les soulager, mais méthodiquement, & toujours d'une manière uniforme & analogue à la première indication que nous aurions eue sur les causes de la maladie. Ne devrions-nous pas nous attacher constamment à produire chez eux des symptômes critiques, au lieu de perdre notre temps à calmer les symptômes symptomatiques. Ma malade, par exemple, s'étoit plaint long-temps de fréquents maux de cœur, de mal à la tête, à la gorge, à la poitrine, &c. Je ne m'attachois point à calmer successivement toutes ses douleurs, en magnétisant localement ces différentes parties. Mais, partant de mes premières notions sur la maladie, convaincu que tout le mal étoit une suppression de vingt mois; que tous les autres accidents n'étoient que des suites de cette suppression, & qu'ils disparoîtroient dès que ma malade seroit réglée: j'opérai en conséquence: je cherchai à accumuler le fluide dans la matrice qui devoit être le laboratoire de la nature. Je magnétisai constamment de la tête aux genoux; par-là j'augmentai les douleurs, à la vérité, mais je remplis le vœu de la nature; & si les obstructions se trouverent trop fortes & trop invétérées, pour céder au travail de l'époque du 7, j'eus lieu de croire du moins que cette crise avoit été toute entière à profit, & je dus espérer que

ce travail en auroit préparé un autre plus fructueux pour l'époque suivante.

Avril 8.

Quant au somnambulisme factice que j'avois vu produire chez quelque malade, je ne pouvois m'empêcher alors de le regarder, & je le regarde encore aujourd'hui comme un de ces palliatifs propres à contenter la fantaisie du malade, ou la curiosité du magnétiseur, mais qui contrarient le vœu de la nature. Lorsque le 31 mars je magnétisai, pour la première fois la Dlle. N., je ne soupçonnois certainement pas qu'elle dût devenir somnambule; je la magnétisois de la manière la plus simple & la plus naturelle; & au moment où je m'y attendois le moins, elle tomba en somnambulisme. Le 7 & le 8 avril je n'avois rien changé dans mes procédés, & cependant ma malade ne dormit point ces deux jours-là. Si j'avois voulu la forcer au sommeil, ainsi que je l'avois vu faire à d'autres, il auroit donc fallu que je fusse chercher le fluide vers la partie où la nature l'employoit utilement, & que par une manipulation inverse je l'eusse ramené au cerveau pour y produire un engorgement factice. Or, il me semble qu'alors je n'aurois gagné autre chose que de satisfaire ma curiosité, & que la nature étant privée des secours dont elle auroit eu besoin dans la matrice, n'auroit plus rien opéré pour la guérison de la maladie; ma

Avril 8.

malade se feroit réveillée précisément au même état où elle étoit en s'endormant, & peut-être encore en ramenant au cerveau le sang avec le fluide, j'aurois pu lui occasioner une autre maladie.

Mais, me disoit-on alors, il est certains malades qui nous demandent eux-mêmes le somnambulisme, on voit qu'ils souffrent moins étant dans cet état. Je le crois bien; si la nature est obligée de faire des efforts douloureux pour dégorgier des obstructions locales, il est certain qu'en la détournant de ce travail, & portant ailleurs ses forces, vous appaisez ces douleurs; mais aussi surmonterez-vous de cette manière les obstructions, & parviendrez-vous jamais ainsi à guérir la maladie? Ces malades demandent eux-mêmes le somnambulisme, soit; mais quand ils font cette demande, ils sont ou éveillés, ou en somnambulisme factice commencé? & alors, est-ce le véritable instinct qui désire sans se tromper? ou bien n'est-ce qu'une fantaisie de malade?

En général, & l'on ne sauroit le répéter trop souvent, toute la science du magnétiseur consiste uniquement à bien étudier les indications de la nature, & à savoir saisir l'instant où, par quelque signe que ce soit, elle manifeste à l'extérieur le besoin qu'elle a

Avril 8.

d'être aidée ; une fois ce moment reconnu , tout l'art du magnétiseur doit se réduire à renforcer la nature & à la seconder ; mais il doit le faire dans son vrai sens , & suivre pour cela une méthode uniforme & constante. S'il veut au contraire calculer & combiner sa méthode , sur ses propres notions & d'après les préjugés qu'il peut avoir sur la nature & les causes de la maladie , il courra risque plus d'une fois de se tromper ; il jugera mal les effets ; il prendra une cause pour l'autre : il fera souvent beaucoup de mal au malade qu'il vouloit guérir.

Tournez la manivelle , nous dit l'auteur des mémoires de Buzancy. Cette maxime bien réfléchie devrait diriger toutes les opérations d'un magnétiseur. Si nous étions bien convaincus que nous sommes simplement des agents que la nature emploie , on ne nous verroit pas aussi souvent nous occuper de savoir si nous faisons éprouver à nos malades du froid & de la chaleur. Eh , que nous importe qu'ils aient chaud ou froid ! Présentons le fluide , & la nature saura bien l'employer. Fortement prévenu de la vérité de cette maxime , lorsque j'entrepris le traitement de la Dlle. N. , toute mon attention se borna à choisir , pour la magnétiser , l'heure à laquelle je crus m'apercevoir que la nature cherchoit à employer

Avril 8.

les forces surabondantes qu'elle avoit prises au baquet. Après cela, je ne m'occupai plus qu'à magnétiser constamment de la même manière, & suivant le cours du fluide. La nature fit le reste. Elle changea d'abord en un sommeil critique, tous les accidents symptomatiques qui avoient précédé mon magnétisme. Je venois de voir les coliques remplacer le sommeil au temps de l'époque. Enfin, bien résolu de persister toujours à suivre les mêmes procédés, je n'eus aucun doute qu'ils ne revinssent à produire le somnambulisme après cette époque, & jusqu'à l'époque suivante.

Avril 9.

Le matin du 9, la Dlle. N. eut quelques saignements par le nez. Je sus d'elle qu'anciennement la même chose lui arrivoit presque à toutes ces époques. A peine l'eus-je magnétisée pendant quelques instants, que le sang s'arrêta, & ses coliques devinrent plus violentes, & durèrent beaucoup moins long-temps qu'elles n'avoient fait la veille. Je conjecturai de là, que l'époque étoit sur la fin, & que vraisemblablement ma malade recommenceroit à dormir le lendemain, ainsi qu'elle l'avoit annoncé depuis plusieurs jours.

La crise de l'après-midi fut en tout semblable à celle de la veille; mais elle dura moins long-temps. Ma malade éprouva d'abord

de fortes coliques, & elles diminuèrent en-
suite insensiblement. Un grand accablement
les suivit, & il fut tel, que la malade me
dit avec effort, j'ai les yeux si pesants que
je ne peux pas les ouvrir; elle resta deux ou
trois minutes dans cette espèce d'assoupisse-
ment, dont elle revint bientôt pour prendre
l'air étonné du réveil; elle devint enfin plus
gaie, & elle me dit: je suis bien, je suis
mieux encore que je n'étois hier.

Pendant tout ce temps, je n'avois cessé
de magnétiser ma malade, & toujours de la
même manière; j'étois convaincu que si j'avois
fait autrement, la crise n'auroit point été
complète; & selon moi, c'est une attention
que les magnétiseurs doivent avoir toujours;
& sans s'arrêter aux différentes nuances qui
leurs passent sous les yeux, il ne faut pas qu'ils
abandonnent jamais leurs malades, jusqu'à la
fin totale de leurs crises. Si dans la crise
du 9, par exemple, & lorsque ma malade
sentant ses coliques diminuer, j'avois cessé
pour lors de la magnétiser; si, sur les fausses
apparences de mieux, j'avois laissé ma malade,
il n'est pas douteux que la nature bientôt n'eût
demandé la fin de la crise; n'étant plus diri-
gée par moi, ses efforts se seroient portés irrè-
gulièrement vers les parties les plus foibles;
le sang auroit repris le chemin de la poitrine;

Avril 9.

e. liv A

Avril 9.

& ma malade auroit peut-être éprouvé en partie les accidents symptomatiques qu'elle avoit eus anciennement ; c'est de cette manière qu'il arrive en effet tous les jours qu'un malade qu'on a laissé en apparence très-bien & très-calme le soir, nous dit le lendemain qu'il a passé une mauvaise nuit. Je crois que cela ne vient que de ce que le magnétiseur, peu attentif à observer la nature, a pris une lueur de calme pour le calme parfait, & qu'il a laissé la crise incomplete. Je fais bien qu'il n'est pas toujours facile de connoître le moment où le malade a réellement eu sa crise ; j'y ai été trompé souvent, mais c'est pour cela même qu'un magnétiseur ne sauroit trop s'attacher à étudier la marche de la nature chez son malade. Un observateur soigneux & attentif s'y méprendra rarement deux fois sur sur le même sujet.

Avril 10.

Le matin du 10, la Dlle. N. ne se mit point au baquet ; je la magnétisai chez elle pendant une heure & demie ; elle eut d'abord quelques maux de tête, qui disparurent bientôt, pour faire place à des coliques très-légères. Les coliques cessèrent avant la fin de la séance ; il ne resta plus à ma malade que quelque pesanteur dans les jambes, & je la laissai du reste parfaitement bien.

Avril 10.

Ce jour étoit celui où la Dlle. N. devoit recommencer à dormir, ainsi qu'elle me l'avoit annoncé dans sa crise du 10; j'étois d'autant plus empressé de vérifier cette seconde partie de l'annonce, que malgré tout ce que je venois de voir pendant les trois jours précédents, il me restoit toujours, & malgré moi, quelques doutes sur des faits aussi extraordinaires; ce fut dans cette disposition que je me rendis l'après midi chez la Dlle. N., je la trouvai bien persuadée qu'elle ne dormiroit pas, & l'expérience des trois derniers jours le lui faisoit croire. Je commençai à la magnétiser à mon heure ordinaire; elle ne tarda pas à se sentir assoupie; & après s'être défendue du sommeil pendant environ cinq minutes, & avec une sorte d'humeur, elle s'endormit.

Hé bien, lui dis-je, quelques instants après, vous voilà donc encore endormie. — J'en suis fort aise; & ce sommeil me fait grand bien. —

Comment vous trouvez-vous à présent? — Bien: je ne sens aucun mal. — Voyez-vous en vous quelque partie affectée; la poitrine, par exemple? — J'ai la poitrine délicate, & je l'ai toujours eue ainsi: mais elle n'est point affectée; & tout mon mal est de n'être pas réglée. — Voyez-vous au juste dans quel temps vous aurez vos règles? — Je les aurai le 15 mai. — Vous voulez dire sans doute dans les

Avril 10.

15 premiers jours. — Non : ce sera précisément le 15. — Voyez-vous à quelle heure ? — Je crois que ce sera le soir. — Vous n'aurez donc rien à la fin de ce mois. — Je serai fatiguée comme je viens de l'être, mais les règles ne paroîtront pas. — Aurez-vous besoin d'ici là de faire quelques remèdes ? — Pas d'autres que le lait magnétisé que je prends tous les matins. Vous pourriez cependant m'ordonner des bains de jambes pendant cinq ou six jours avant le 15 mai. Mes règles n'en iroient pas moins sans cela, mais elles me feront moins souffrir. — Irez-vous encore au baquet après le 15 mai ? — Il faudra que je continue de m'y mettre jusqu'à l'époque suivante, après laquelle je n'en aurai plus besoin.

La Dlle. N. avoit à peine dormi pendant une demi-heure, lorsque je vis qu'elle se disposoit comme anciennement à se réveiller. Je parus surpris de la brièveté de ce sommeil, & je m'étois attendu qu'il seroit plus long. Je dormirai peu pendant trois ou quatre jours, me dit-elle, parce que le fluide n'aura pas encore bien repris son cours : mais jeudi prochain, mes sommeils commenceront à devenir plus longs & meilleurs. Quelques minutes après ma malade, en effet, se réveilla. Je la calmai & la laissai très-tranquille. Quand je dis simplement que je la calmai, je sup-

pôle que les magnétiseurs m'entendent. Il y a bien des manières de calmer les malades, & ces manières varient comme les maladies. On en rencontrera plusieurs dans le courant de ce journal; mais lorsqu'à la fin de chaque séance, j'emploie le mot calmer comme terme générique, j'entends parler du procédé par lequel le magnétiseur, à la fin de la crise, étend les restes du fluide qui circule encore dans son malade, ce qu'il fait en passant sa main étendue & à plat de la tête aux pieds du malade, & à quelques distances de son corps. Cette manipulation répétée pendant quelques instants, redonne au fluide, un courant général & naturel qui remet le malade, du moins quant à l'action présente du fluide, au même état où il étoit avant la crise: c'étoit de cette manière que je terminois chaque séance avec la Dlle. N. Les magnétiseurs ne fauroient apporter trop d'exactitude à calmer ainsi leurs malades, toutes les fois qu'ils cessent de les magnétiser. C'est faute d'avoir été suffisamment calmés, qu'on voit quelquefois certains malades être encore fatigués à la suite de leurs crises. Le mouvement imprimé au fluide par leurs magnétiseurs, se soutenant encore chez eux pendant quelque temps après le magnétisme, il n'est pas surprenant qu'il n'en résulte un diminutif de crise trop foible

Avril 10.

pour tourner au profit du malade, & cependant assez sensible pour le fatiguer.

Avril 11.

Le 11 au matin je magnétisai la Dlle. N. comme à l'ordinaire, au baquet. Il ne fut plus question de coliques, mais la toux étoit revenue; ce qui me confirma de plus en plus dans l'opinion où j'étois, que cette toux & les autres accidents symptomatiques n'étoient que des effets de la suppression des règles.

Le soir, la Dlle. N. entra en crise magnétique comme elle avoit fait la veille; je lui renouvelai pendant ce sommeil la plupart des questions que je lui avois faites dans les sommeils précédents. J'affectois ainsi de lui demander souvent, & de différentes manières, les mêmes choses, parce que ne pouvant me défendre d'un reste de méfiance, j'étois bien aise de pouvoir comparer entr'elles les diverses réponses que j'aurois reçues. Je ne répéterai pas ici toutes celles que ma malade me fit ce jour-là. Je ne dois pas omettre cependant ce qu'elle me dit de l'eau magnétisée. L'usage habituel de cette eau, me dit-elle, ne peut être que très-salutaire: l'eau magnétisée augmente en nous le fluide, elle en entretient la circulation.

J'avois fait le projet d'amener M. T. à l'une de nos séances; mais aussi je m'étois fait

une

une loi de ne jamais présenter personne à ma
malade, sans en avoir eu son consentement ;
ceci paroîtra sans doute surprenant à ceux qui
jusqu'à présent n'ont entendu parler que de
ces traitements publics, de ces assemblées
banales, de ces especes de parades où, sous
prétexte de convaincre les incrédules, on
admet indifféremment tous ceux qui se pré-
sentent. J'ai eu, pendant tout le temps qu'a
duré le traitement de la Dlle. N., mille oc-
casions de la donner en preuve à bien des
personnes qui ne pouvant, sur des simples oui-
dire, se décider à croire des nouveautés aussi
surprenantes, n'auroient eu besoin que d'as-
sister à une seule de mes séances, pour être
pleinement convaincues. Cependant je me re-
fusai toujours au désir que moi-même j'aurois
eu de les y admettre, ou du moins je n'y
admis jamais qu'un très-petit nombre d'entr'elles,
parce que je pensois que rien n'est plus diffi-
cile en effet, quoique très-facile en apparence,
que d'établir entre deux hommes une vérita-
ble communication ; parce que j'étois persuadé
qu'un somnambule un peu sensible, & affecté
à la fois & diversement par plusieurs fluides
différemment modifiés, ne peut qu'en être
incommodé ; parce qu'enfin je crus toujours
que les expériences propres uniquement à con-
tenter la curiosité des spectateurs, celles sur-

Avril 11.

Avril 11A

tout que dictent la méfiance & la critique, ne peuvent que désorganiser le malade ; & qu'il vaut beaucoup mieux manquer cent occasions de ramener un incrédule, que de compromettre le malade qui s'est confié à nos soins.

Ce furent toutes ces raisons réunies qui me décidèrent à ne jamais présenter personne à la Dlle. N., sans le lui avoir auparavant proposé. Lorsque le 11^r avril je lui parlai de M. T., elle me dit qu'il étoit bien le maître de venir la voir quand il voudroit ; mais, lui dis-je, l'entendrez-vous ? — Je crois bien que je l'entendrai comme j'entendrais mes sœurs, comme j'entendais l'autre jour ma mère, parce que c'est le même sang ; mais je crois aussi que je ne l'entendrai que confusément : pour que je sache bien qu'il me dise, & pour que je puisse lui répondre, il faudra que je me mette en communication avec lui. Je continuai mes questions. — Pensez-vous, lui dis-je, qu'un magnétiseur doive se préparer & se charger lui-même de fluide lorsqu'il veut opérer ? — Oui, sans doute ! un magnétiseur, ainsi préparé, fera d'autant plus d'effet qu'il aura communiqué plus de mouvement au fluide qui circule dans lui. — Voyez-vous bien aujourd'hui ? — J'y vois assez pour me conduire, je vous vois confusé-

ment; mais cependant les yeux ne me font pas
autant de mal qu'ils m'en faisoient ces jours
derniers; je ne vois pas les abeilles de feu que
je voyois alors; dans quelques jours j'aurai les
nerfs plus sensibles, & pour lors j'y verrai
beaucoup mieux.

Avril 11.

Après une heure ou environ de sommeil,
la Dlle. N. se réveilla; je la calmai après lui
avoir ouvert les yeux; & lorsque je la quittai
elle se trouvoit mieux qu'elle n'eût encore été.

M. T. M.

Le 12, la Dlle. N. avoit passé plus d'une
heure au haquet, lorsque je la magnétisai;
je crus bien faire que de la charger toujours
plus de fluide. Pour cela, tenant une de mes
mains fixes sur ses reins, je présentai l'autre
main à plat, vis-à-vis, & environ à un pied de
distance de son estomac, & je donnai à cette
main un mouvement très-vif de vibration; au
bout de quelques minutes de ce magnétisme,
la Dlle. N. prit une suffocation violente; ses
membres se refroidirent, & elle seroit tombée
en convulsion si je ne m'étois hâté d'étendre,
en la calmant, le fluide que j'avois accumulé
mal à propos sur les nerfs du plexus solaire:
cette expérience me fit voir qu'il étoit quel-
quefois fort imprudent de s'obstiner à charger
trop fortement les malades; j'en conclus que
la plupart des convulsions que nous leur

Avril 12.

Avril 12.

21 livA

voyons prendre au baquet, viennent peut-être moins de la disposition de ces malades, que de la surcharge du fluide, & que dans ces cas là il seroit souvent utile de calmer promptement les malades, au lieu de leur laisser avoir ce qu'on appelle leurs crises, jusqu'à ce que le fluide ait pu de lui-même s'étendre & reprendre son équilibre; j'en conclus enfin, que lorsqu'un malade s'est une fois saturé de fluide au baquet, il n'a plus besoin de magnétiseur pour le charger, mais simplement pour diriger ce fluide.

L'après midi je conduisis M. T. chez la Dlle. N., & je commençai la séance à mon heure ordinaire; ma malade s'étant endormie au bout de quelques minutes, j'engageai par signes les personnes qui étoient présentes à lui adresser la parole; elle ne les entendit point. M. T. voulant la surprendre, essaya plusieurs fois, & sans affectation, de se mêler de notre conversation; ma malade ne l'entendit pas non plus, ou du moins elle ne lui répondit jamais. Je lui demandai pour lors si elle ne seroit pas bien aise de pouvoir converser avec M. T.; elle s'avança aussi-tôt vers lui, & lui prit la main droite avec sa main gauche. Peu d'instants après elle eut quelques légers mouvements convulsifs; je lui en demandai la cause; elle me répondit que ce

nouveau fluide avoit un peu troublé la circulation du sien, mais que cela ne dureroit pas. Elle prit ensuite la main de M. T., & la posa à plat sur son estomac; l'agitation augmenta d'abord, mais bientôt après, ma malade, devenue plus calme, m'assura qu'elle entendroit M. T.; je lui renouvelai pour lors une partie des questions que je lui avois déjà faites souvent sur son état, sur les causes de sa maladie, sur l'époque de sa guérison; elle me fit les mêmes réponses: il est inutile de les répéter ici, & je passe à la suite de notre conversation.

Pensez-vous qu'il fût avantageux de magnétiser un enfant? — N'en doutez pas; & quoique l'enfant se porte bien, le magnétisme habituel lui seroit infiniment utile. Un enfant qu'on magnétiserait tous les jours, dès le berceau, se développeroit beaucoup mieux; il prendroit plus de forces qu'un autre, & il éviteroit par-là toutes les maladies de l'enfance. — Comment faudroit-il s'y prendre pour magnétiser un enfant? — De la tête aux pieds, suivant le cours naturel du fluide, mais sur-tout beaucoup sur l'estomac. — Si le magnétisme aide à la végétation en facilitant le mouvement, ne seroit-il pas à craindre qu'il ne donnât plus de force aux vers que l'enfant pourroit avoir? — Sans doute; mais

Avril 12.

il suffiroit de faire prendre tous les mois à cet enfant quelque remède contre les vers. — Pensez-vous qu'il fût utile aussi de magnétiser une femme enceinte ? — Oui, très-utile ; il faudroit la magnétiser beaucoup sur l'estomac, ensuite sur les reins, de la nuque en bas ; par ce moyen on fortifieroit les reins de la mère, on donneroit plus de force & plus de vigueur à l'enfant, & l'accouchement en seroit moins laborieux pour l'une & pour l'autre. — Croyez-vous qu'il y ait un âge plus particulièrement propre au magnétisme ? — Il est très-salutaire de se faire magnétiser à tout âge ; mais pour magnétiser les autres, ce n'est point la même chose. Un magnétiseur trop jeune ne peut pas produire beaucoup d'effet, parce que les nerfs n'ont point assez de roideur ; ceux d'un vieillard en ont trop : je crois qu'un homme fait & robuste est celui qui doit magnétiser avec le plus de fruit.

Je changeai de propos : croyez-vous, lui dis-je, que le baquet vous soit absolument nécessaire ; & ne pourrais-je vous charger autant en vous magnétisant tous les matins chez vous ? — Il vaut mieux que je me charge au baquet, cela demande beaucoup moins de temps ; mais aussi lorsque j'ai demeuré pendant quelque temps au baquet, il faut nécessairement

Avril 12.

que vous donniez ensuite une circulation au fluide, dont je m'y suis chargée; sans cela, ce fluide circuleroit mal dans moi, & il me donneroit des crises imparfaites, comme celles que j'avois anciennement tous les soirs. — Un arbre magnétisé feroit-il autant d'effet que le baquet? — Le fluide d'un arbre est plus fort, & en même temps plus doux que celui du baquet. Il est plus fort, parce qu'il a plus de mouvement, & il est plus doux, parce qu'il a déjà circulé dans quelque chose qui a vie. — D'où vient à l'arbre magnétisé le fluide qui circule en lui? — Il lui vient de la terre, & il est mis en mouvement par celui du soleil & par l'action du magnétiseur.

Est-ce le fluide, repris-je ensuite, qui vous fait dormir, ou bien est-ce le sang? — C'est le fluide; si c'étoit le sang, je ne dormirois pas, j'aurois une attaque. — Votre sommeil est-il un sommeil ordinaire? — Non sans doute, puisque je vois & que je parle. Le fluide qui me fait dormir, me fait aussi parler & voir, parce qu'il agit tous mes nerfs. M. T. prit alors la parole pour demander à la Dlle. N. qu'elle étoit la cause d'une douleur de sciaticque qu'il ressentait pour lors. Est-ce le sang, lui dit-il, ou le fluide qui causent cette douleur? — C'est le fluide. — Il ne circule donc pas? — Il circule, mais inéga-

Avril 12.

lement, & ce sont les efforts irréguliers qu'il fait pour cela, qui occasionent la douleur.

Après une heure de sommeil, je vis que ma malade commençoit à se réveiller; je lui demandai si la conversation ne l'avoit point fatiguée. — Quand je suis réveillée, me répondit-elle, j'ai peine à parler, & cela me fait mal; mais pendant mon sommeil je ne m'en apperçois pas. Une chose singulière, continua-t-elle, c'est qu'à mesure que je me réveille, j'y vois moins clair; le jour disparoît peu à peu, de manière que lorsque je suis tout à fait réveillée, & que je ne peux ouvrir les yeux, je n'y vois plus du tout. Ma malade se réveilla quelques instants après, je lui ouvris les yeux, & je la calmai.

Avril 13.

Le 13, la Dlle. N. après avoir passé une fort bonne nuit, prit en arrivant au baquet un violent accès de toux, qui la fatigua & l'affoiblit tellement qu'elle n'eut pas la force de s'attacher en ce moment au baquet. Dans cet état de foiblesse la Dlle. N. appercut très-distinctement, sur la surface du baquet, une vapeur très-légère qui lui parut être en mouvement: cette vapeur, suivant la direction des baguettes de fer qui entouroient le baquet, paroissoit être attirée par les malades qui se servoient de ces baguettes. Ma malade

se plaisoit à examiner ce phénomène nouveau pour elle; mais bientôt la tête s'appesantit, & elle éprouva au sinus frontal un mouvement, une palpitation très-vive, & dont nous pouvions appercevoir l'effet, étant à plusieurs pas de distance de la malade. Je voulus la magnétiser pour lors; mais au bout de quelques minutes ses yeux se voilerent, & sans qu'elle eût la moindre envie de dormir, elle n'y voyoit plus clair. Je me hâtai de la calmer; & présumant que tous ces accidents n'étoient survenus que parce qu'elle avoit été trop chargée de fluide, je la fis sortir du traitement bien plutôt que de coutume.

L'après midi, en arrivant chez la Dlle. N., elle m'apprit qu'en sortant du baquet elle avoit pris une petite soupe; que bientôt elle avoit senti un grand mal à l'estomac & des douleurs de poitrine; que la promenade qu'elle avoit voulu faire ensuite ne l'avoit point soulagée; & que se trouvant enfin fort accablée, elle avoit un peu dormi.

Je la magnétisai, & elle ne tarda pas à entrer en crise. Je me hâtai pour lors de lui demander d'où pouvoient provenir les maux dont elle s'étoit plaint. — Ce matin, me répondit-elle, le baquet ma beaucoup trop chargée; le sang, suivant le fluide, s'étoit porté à ma tête & à ma poitrine: vous l'avez

Avril 131

Avril 13.

fait descendre, en me calmant, & en ramenant en bas le fluide; mais j'ai voulu manger trop tôt, & cet embarras dans mon estomac a suspendu la circulation du sang qui continuoît à descendre, & qui pour lors est remonté en partie dans ma poitrine; c'est ce qui a occasionné mon mal à l'estomac, le point que j'ai au côté gauche, & les tiraillements que je sens dans la poitrine. — Ce dérangement

par LIV A

dans la circulation du sang ne changera-t-il rien à votre époque ou à vos sommeils? —

Rien du tout: je vois que le mal de poitrine fera passé lorsque je me réveillerai, parce que le sang reprend son cours, & le mal d'estomac diminuera beaucoup, & je ne m'en ressentirai un peu que pendant quatre jours. —

Comment pouvez-vous voir ainsi ce qui se passe en vous? — Je ne pourrois vous le bien expliquer; mais je sens là, (montrant le creux de son estomac) que cela est, & je le crois. Je l'aurois vu bien mieux, & peut-être aurois-je pu vous en rendre raison, si vous aviez commencé six semaines plutôt à me magnétiser; les crises une fois perdues ne se retrouvent plus.

Voyant que la Dlle N. étoit toujours un peu oppressée, je m'abstins de la fatiguer par mes questions, & je ne m'attachai qu'à féconder en elle la nature, en attirant en bas

le fluide. Je tins mes mains étendues à plat sur le ventre, & sur-tout sur les genoux de ma malade; & après une heure environ de sommeil elle se réveilla. Je la calmai pendant plus longtemps que de coutume, & je la laissai parfaitement bien, quoiqu'ayant toujours un peu mal à l'estomac.

 Avril 13.

Le 14 au matin, tout se passa comme à l'ordinaire au baquet. La Dlle. N. étoit assez bien, elle avoit seulement un peu mal à l'estomac, mais moins que la veille.

 Avril 14.

L'après-midi du même jour, m'étant rendu chez ma malade un peu plus tard que je n'avois accoutumé, je la trouvai fort assoupie; elle avoit déjà ce qu'elle appelloit le sable dans les yeux; je me hâtai de la magnétiser, & deux minutes après elle tomba en crise. Je lui demandai d'abord si mon retard de ce jour-là ne lui feroit aucun mal. — Non, me répondit-elle, si vous n'étiez pas venu je me serois endormie également, mais ma crise auroit été imparfaite, & j'aurois beaucoup souffert.

J'avois résolu depuis long-temps d'éprouver ma malade, pendant qu'elle seroit en crise, sur ce qui a rapport aux mœurs. Je lui fis donc à ce sujet plusieurs questions, & j'affectai même à dessein de pousser ces questions

Avril 14.

beaucoup plus loin que je n'aurois dû le faire en d'autres circonstances. La Dlle. N. pris d'abord un air sérieux, puis un air souffrant & agité. — M., me dit-elle, d'un ton ferme et réfléchi, j'ai pour vous l'attachement & la reconnoissance que je dois à celui qui me rend la vie. Cet attachement même est une suite de la sympathie qui vous donne les moyens de me faire autant de bien. Ces sentiments sont plus forts pendant mon sommeil qu'ils ne le sont ordinairement, mais ils n'ont rien pour cela de malhonnête; tous discours peu décents de votre part me révoltent davantage en ce moment, ils me font mal; & si vous les continuiez, vous me réveillerez. — Mais, repris-je, j'ai oui dire cependant que Mlle. A., que vous connoissez bien, lorsqu'elle est en crise, marque beaucoup d'inclination pour M. ***. — Soyez assuré que Mlle. A. n'est point alors en crise parfaite; & ce qui le prouve encore, c'est qu'étant éveillée elle se rappelle en partie ce qu'elle a dit durant sa crise; en un mot, je crois bien que le magnétisme pourroit établir plus d'analogie entre ^{une} ~~son~~ malade en crise & son magnétiseur; ou, pour mieux dire, c'est parce que cette analogie existoit d'avance & naturellement, que ce magnétiseur aura plus d'influence sur sa malade; mais je suis aussi très-convaincue que

les sens ne peuvent y entrer pour rien. Et quand même la malade ne seroit pas d'ailleurs vertueuse, je ne doute pas qu'à la moindre révolte de ses sens elle ne se réveillât.

Avril 14.

Cette épreuve que je venois de faire, me satisfait d'autant plus qu'elle démentoit les imputations que j'avois entendu faire souvent au magnétisme, qu'on assuroit être très-contraire aux bonnes mœurs. Elle me confirma encore dans l'opinion où j'étois, que le fixieme sens ne se manifeste chez le somnambule que par la suspension des sens extérieurs; j'ai développé cette idée dans l'Essai sur la théorie.

Je renouvelai encore à ma malade la plupart de mes questions sur son état. — J'aurai mes regles, me dit-elle, le 15 mai au soir; mais d'ici là j'aurai une époque de coliques & de souffrances pareille à celle que je viens d'avoir. — Voyez-vous quel jour commencera cette époque? — Ce sera le 26 de ce mois, & elle durera trois jours. — Dormirez-vous pendant cette époque? — Oui, & je dormirai tous les jours jusqu'au 11 mai; je me reposerai jusqu'au 15. — Le 11 mai sera donc le dernier jour de sommeil? — Non, ce sera le premier jour de repos: je ne dormirai pas le 11.

Je voyois que la Dlle. N. dormoit d'un sommeil plus parfait qu'à l'ordinaire, je lui

Avril 14.

proposai de travailler & de marcher, elle y consentit volontiers. Elle avoit sur ses yeux un mouchoir en plusieurs doubles, ferré fortement autour de sa tête, & qui lui enveloppant exactement le nez, descendoit jusqu'à sa bouche. Elle-même l'avoit arrangé ainsi, en disant que le moindre jour lui faisoit beaucoup de mal aux yeux. En cet état je la vis travailler à sa couture avec autant d'adresse qu'elle auroit pu le faire étant éveillée. Elle se mit ensuite à sa fenêtre, & regarda dans la rue. Elle me nommoit toutes les personnes qui passaient devant sa fenêtre; & je remarquai que chacun de ceux qu'elle voyoit ainsi, lui occasionnoient un tressaillement involontaire & plus ou moins sensible, que j'attribuai à l'extrême irritabilité des nerfs de ma malade, & au défaut d'analogie entr'elle & ces personnes. Deux chiens passèrent sous la fenêtre; ma malade les vit, & me les fit remarquer, mais elle ne tressaillit point. J'engageai encore ma malade à magnétiser elle-même le lait que je lui faisois prendre soir & matin, coupé avec de l'eau magnétisée; & je lui demandai si ce lait, ainsi préparé, lui faisoit du bien? Il m'en fait beaucoup, me répondit-elle, & il passe à merveille. — Croyez-vous, repris-je, que vous n'aurez pas besoin de faire d'autres remèdes? — Non, le lait me suffit avec le

magnétisme & l'eau magnétisée. Il y a des malades qui, indépendamment du magnétisme, ont encore besoin de plusieurs remèdes. Si les malades sont somnambules, la nature les leur indique, ils les demandent pendant leurs crises, & ils ne faut pas craindre qu'ils s'y trompent jamais.

Je voulus essayer ce jour-là si la Dlle. N. appercevroit le fluide qui émanoit de moi. Pour cela, l'ayant priée de m'observer, sans la prévenir autrement, je plaçai mes deux pouces l'un contre l'autre & bout à bout, puis je les éloignai horizontalement. Ma malade tressaillit aussitôt, & elle parut voir avec le plus grand plaisir un gros fil d'or, disoit-elle, qui joignoit mes deux pouces, & qui lui paroissoit être semé d'étincelles brillantes & fort agréables à voir. Je donnai pour lors à mes deux pouces un mouvement d'oscillation; ma malade vit le fluide augmenter de vitesse; elle paroissoit prendre le plus grand plaisir à ce spectacle; tout à coup elle devint fort agitée, & elle prit au gosier un battement fort vif & très-sensible à l'œil. J'aime, me dit-elle, à voir le fluide qui sort de vos doigts; mais cette vue me charge trop & me fatigue. Je cessai pour quelques instants; & lorsque ma malade fut devenue un peu plus calme, je lui présentai mes deux mains jointes à plat,

Avril 14.

Avril 14.

& les doigts étendus ; puis je les arrêtai horizontalement. Elle vit alors le fluide sortir, sous la même forme qu'auparavant, des pointes de mes doigts pour aller à elle. Je vois bien, ajouta-t-elle, une espece de vapeur sortir des paumes de vos mains, mais cette vapeur n'est point brillante. Il me paroît que c'est le pouce qui fournit le fluide à tous les autres doigts, car ce fluide semble partir du gras du pouce que je vois tout en feu.

Ma malade prenoit le plus grand plaisir à ces expériences, mais je m'aperçus qu'elle en étoit encore fatiguée : elle m'indiqua elle-même la maniere dont je devois la calmer en ce moment ; ce fut de faire descendre plusieurs fois, & avec vitesse ma main à plat depuis son gosier jusqu'à ses genoux. Je ne l'eus pas fait pendant deux minutes que ma malade fut plus tranquille, & bientôt après elle se réveilla ; je la calmai une seconde fois après lui avoir ouvert les yeux.

Avril 15.

Le 15 au matin la Dlle. N. se plaignit encore de son mal à l'estomac, elle fut aussi chargée de fluide plutôt qu'à l'ordinaire, & je lui fis quitter le baquet.

L'après midi elle tomba en crise après cinq minutes seulement de magnétisme, pendant lequel je la fixois au front le plus fortement qu'il m'étoit possible.

Ma

Avril 15.

Ma malade dormoit ainsi très-paisiblement , lorsque par hasard un tambour se fit entendre sous la fenêtre. La Dlle. N. porta vivement la main sur le creux de son estomac ; je lui demandai si elle entendoit quelque bruit , elle me répondit que non , mais qu'elle sentoît à l'estomac un battement très-vif qui l'incommodoit un peu ; je vis en effet & très-distinctement un mouvement de palpitation sur l'estomac de ma malade ; ce mouvement fut très-sensible à l'œil , il suivoit celui du tambour , & il cessa avec lui : peu d'instants après , un homme poussa des cris très-aigus dans un appartement voisin de celui où nous étions , & qui n'en étoit séparé que par une simple cloison en planches. Ma malade pâlit tout d'un coup , elle eut quelques mouvements convulsifs ; puis je la vis tomber dans un si grand accablement que je la crus évanouie. Ne pouvant d'abord imaginer quelle étoit la cause de cet accident , je me pressai d'y remédier ; pour cela , je cherchai à rétablir promptement la circulation du fluide , de la tête aux pieds , le long des grands & moyens sympathiques. Après quelques minutes de cette manipulation vive & soutenue , je vis ma malade reprendre peu à peu ses forces & le mouvement ; & si tôt que je la crus en état de me répondre , je l'interrogeai sur ce qui venoit de lui arriver.

Avril 15.

Je ne fais, me répondit-elle, mais j'ai senti dans mon estomac une secousse violente; & au même instant, il m'a semblé qu'on me donnoit de grands coups de massue sur les bras & sur les jambes. M'étant bien assuré par toutes les réponses que me fit ma malade, qu'elle n'avoit entendu aucun bruit, je jugeai que l'air, vivement ébranlé par les cris du voisin, avoit donné d'abord la secousse à l'estomac de ma malade, tout comme avoit fait un peu auparavant le bruit de la caisse. Je conjecturai ensuite que la grande proximité de ce voisin avoit sans doute fatigué la malade par le défaut d'analogie, & peut-être même par une forte d'antipathie qui se trouvoit entr'elle & lui.

Cette conjecture me parut être d'autant plus probable, que le bruit de la caisse, quoique plus fort que les cris du voisin, avoit bien donné le même ébranlement à l'estomac de ma malade, mais qu'il ne lui avoit point fait éprouver les coups de massue dans les bras & dans les jambes. Au reste, quelle que pût être la cause de cette différence, je remarquai que l'effet des cris du voisin sur ma malade, fut absolument le même que celui de l'électricité dans l'expérience de Leyde.

Lorsque l'équilibre fut parfaitement rétabli chez la Dlle. N., & que je vis que le fluide

avoit repris sa circulation, je m'occupai à faire quelques expériences sur la nature du fluide; après avoir répété celles que j'avois faites la veille, je dirigeai ma main droite, les doigts en pointe contre ma malade. Celle-ci vit le fluide brillant sortir de mes doigts & aller à elle. Je lui présentai la même main à plat: & elle n'en vit plus sortir qu'une espèce de vapeur. J'engageai ensuite ma malade à mettre le pouce de sa main gauche, bout à bout avec le pouce de ma main droite; après quoi nous éloignâmes nos pouces horizontalement. Elle vit le fil d'or joignant nos deux pouces, mais elle remarqua dans ce fil deux nuances très-distinctes. La portion qui sortoit de mon pouce lui parut être beaucoup plus brillante que celle qui sortoit du sien, elle avoit aussi une vitesse bien plus grande; ma malade avec son autre main, marqua le point de séparation de ces deux nuances; & j'observai que la portion de fluide qui se trouvoit de mon côté, occupoit à peu près les trois quarts de l'intervalle qui étoit entre nos pouces.

Cette crise dura environ cinq quarts d'heure, & elle se termina comme celle des jours précédents.

Le 16 la Dlle. N. étant au baquet, éprouva bientôt une grande chaleur dans la poitrine

Avril 15.

Avril 16.

Avril 16.

& dans l'estomac : ses yeux se couvrirent de nuages, & quoique bien éveillée, elle distinguait très-bien, & tout autour du baquet, l'atmosphère du fluide, qu'elle me dit être une vapeur transparente, donnant quelques étincelles fort pâles. Je la calmai & lui fis quitter le baquet.

La séance de l'après-midi n'eut rien de particulier, elle dura près d'une heure & demie. Je m'abstins ce jour-là de faire aucune expérience, parce que ma malade avoit la poitrine un peu fatiguée, & que je craignois d'augmenter le mal. Je me bornai donc à la magnétiser, & à son réveil elle se trouvoit assez bien, elle n'avoit plus que le mal d'estomac léger, qui ne la quittoit pas depuis trois jours.

Le 17 la Dlle. N. ne fut point au baquet

Avril 17. le matin : je la magnétisai chez elle, & son mal à l'estomac se dissipa enfin entièrement.

L'après-midi la Dlle. N. s'endormit, après quatre à cinq minutes de magnétisme : il me suffisoit pour lors de la fixer attentivement au front, avec une forte volonté de l'endormir, pendant que je tenois mes mains étendues sur son ventre ou sur ses genoux. Après quelques questions sur son état, & que je ne répète pas ici, je lui demandai si l'usage des fruits, pendant la belle saison, ne lui seroit

Avril 17.

pas salutaire. Je pourrai en manger, me répondit-elle, mais en petite quantité; le trop me dérangerait l'estomac: il faut sur-tout me défendre les raiſins; ils me feroient conſtraires, & je prévois que ſi j'en mange beaucoup, comme j'en ſerai ſûrement tentée, ils me feront mal. On verra quelque jour que ma malade avoit raiſon de me prévenir ainſi. Voyez-vous, lui diſ-je encore, ſi vous avez des vers? — J'en vois bien quelques-uns; ils remontent quelquefois à mon goſier & m'incommodent, mais c'eſt peu de choſe, & il ne vaut pas la peine d'y rien faire. — Vous m'annoncez l'apparition de vos regles pour le 15 mai prochain: voyez-vous auſſi à quelle heure? — Je ne le vois pas bien encore; mais je crois que ce ſera vers les neuf heures du ſoir.

J'étois curieux de faire de nouvelles expériences ſur la nature du fluide, & ſur la manière dont il émane de nous. Je commençai d'abord à répéter toutes celles que j'avois faites dans les ſéances précédentes; puis je voulus éprouver ſi l'oppoſition des pôles étoit néceſſaire dans le magnétiſme: pour cela je préſentai le pouce de ma main droite au pouce droit de ma malade; elle vit le même fil d'or, les mêmes étincelles ſortir de nos pouces, mon fluide avoit la même viſeſſe; enfin

Avril 17.

elle observa absolument les mêmes effets qu'elle avoit remarqués lorsque mon pouce droit étoit opposé au pouce de la main gauche; elle me fit seulement observer que, dans le dernier cas, le fil d'or paroïssoit être un peu plus gros. Pendant que nous faisons cette expérience, nos deux pouces se trouverent par hasard placés vis-à-vis le creux de mon estomac, & à un demi-pied environ de distance. Ma malade, outre le fluide qui joignoit nos pouces, vit encore une vapeur brillante qui lui sembloit partir de mon estomac pour aller s'unir à ce fluide. Je mis ensuite ma main droite, les doigts assemblés & en pointe, vis-à-vis ceux de la main gauche. Ma malade vit de même le fluide sortir de nos deux mains; &, au lieu d'un fil d'or, il lui parut être un cylindre gros comme la moitié de son doigt, & de même nature que le fil d'or. Lorsque je présentois, au contraire, ma main à plat, ma malade n'en voyoit plus sortir qu'une vapeur, & le fluide brillant lui paroïssoit suivre les pointes de mes doigts, & sur-tout du pouce.

Je pris un morceau de planche de sapin destiné à couvrir un sseau, & ayant dans son milieu une pomme du même bois, tournée & chevillée dans la planche. Après avoir présentée mes doigts en pointe à ma malade,

& m'être assuré qu'elle en voyoit sortir le cylindre brillant, j'interposai la planche entre elle & mes doigts. Ma malade ne vit plus le cylindre d'or de l'autre côté de la planche; elle apperçut seulement une vapeur épaisse qui paroissoit traverser à l'endroit où la planche avoit été trouée pour y placer la pomme. Je fus surpris de cette particularité, à laquelle je ne m'étois point attendu : j'imaginai que cette vapeur avoit bien pu venir de mon autre main avec laquelle j'avois tenu la planche, & je me promis bien de répéter cette expérience. J'essayai ensuite de refaire toutes celles que j'avois déjà faites, en mettant à mes mains des gants de soie blanche tricotés. J'obtins exactement tous les mêmes résultats. Je craignois que toutes ces épreuves ne fatigassent ma malade; elle me rassura, en me disant qu'elles ne lui faisoient d'autre effet que de lui causer un léger battement au gosier. Mais, lui dis-je alors, comment, avec les yeux si bien fermés, pouvez-vous voir toutes ces choses? — Ce n'est point par les yeux que je les vois; c'est par là (montrant le creux de son estomac); c'est aussi par là que j'entends; le bruit me frappe là, & cette impression se répand dans tout mon corps. En ce moment il y avoit un concert dans le voisinage. J'entends très-bien la musique.

Avril 17.

continua ma malade; elle me fit : aussi le plus grand plaisir : j'entends aussi le son des cloches ; mais je n'entends rien autre.

Je présentai le verre de lait que j'avois magnétisé auparavant pour ma malade. L'ayant placé entre elle & moi, si je la magnétisais de nouveau, & je la priai de me dire ce qu'elle verroit. Je faisois en ce moment face au nord ; ma malade vit, comme à l'ordinaire, le fluide sortir de mes ponces & à mesure que je les éloignai l'un de l'autre sur la surface du lait, pour les ramener vers les bords du verre, ma malade vit le fil d'or s'étendre bientôt, la surface du lait lui parut pétiller d'étincelles. Elle y observa de plus une seconde trace, moins lumineuse cependant que la première, & qui, suivant la direction nord & sud, croisoient celle-ci à angles droits. J'élevai le verre, & ma malade vit le lait fort transparent. Je conjecturai que cette transparence provenoit du fluide, dont j'avois établi le courant dans ce lait, en le magnétisant avant la séance. J'engageai ma malade à répéter tout ce que je venois de faire ; elle produisit les mêmes effets ; le fil d'or seulement qui joignoit les ponces fut moins brillant, & la trace lumineuse qui croisoit ce fil à angles droits, fut à peine sensible. Le réveil de ma malade mit fin à ces ex-

pénitences ; je lui ouvris les yeux , & je la
calmai comme à l'ordinaire ;

Le 18 il n'y eut rien de nouveau le matin
au baquet.

Avril 18.

Le soir je trouvai la Dlle. N. plus accablée
qu'elle n'étoit les autres jours : j'attribuai cette
différence à un vent chaud du midi qui souffloit
avec force ce jour-là.

En effet, j'ai reconnu depuis & en plusieurs
occasions, que les changements un peu mar-
qués dans l'état de l'atmosphère influent beau-
coup sur celui des malades en crise, & la
raison physique en est facile à concevoir. Ma
malade, à cela près, étoit assez bien ; elle
toussoit cependant encore ; elle avoit quel-
quefois des accès de toux qui ne lais-
soient pas de me donner quelque inquiétude
sur l'état de sa poitrine, & tout ce qu'elle
m'en avoit dit pendant ses sommeils suffisoit
à peine pour me rassurer.

Dès qu'elle fut endormie, je lui fis à ce
sujet de nouvelles questions. Etes-vous bien
assurée, lui dis-je, que votre poitrine n'est
point altérée ? — Je suis sûre qu'elle ne l'est
pas, & je le vois très-bien. — D'où provien-
nent donc les accès de toux que vous avez
quelquefois ? — C'est le sang qui se porte
dans cette partie, qui me fait tousser ainsi ;

Avril 18.

(& après quelques instants de réflexion) je crois bien aussi que les vers y sont pour quelque chose ; je les sens de temps en temps remonter à ma gorge , & cela me fait tousser : je vous prie de me faire prendre du lémitochorton dans le lait que je bois le matin. — Cela passe-t-il toujours bien ? — Il passe à merveille & m'engraisse. — Dois-je toujours continuer à vous magnétiser comme je le fais ? — Toujours de même : seulement pendant l'époque des coliques que je dois avoir le 26 de ce mois, il faudra vous arrêter un peu plus long-temps sur l'estomac ; puis me magnétiser sur le ventre & beaucoup sur les genoux : il faudra faire de même depuis le 11 mai jusqu'au 15, afin de préparer cette époque en fortifiant mon estomac. — Aurez-vous des coliques du 11 au 15 mai ? — Non, mais j'aurai de grands maux de cœur. — Voyez-vous au juste l'heure à laquelle les regles paroîtront le 15 ? — Oui, je le vois ; ce sera le soir à huit heures & demie. — Combien de jours durera cette époque ? — Trois jours. — Sera-t-elle abondante ? — Comme l'étoient anciennement mes époques. — Pouvez-vous voir l'époque qui suivra celle du 15 mai ? — Je ne la vois pas bien ; mais il me semble que l'intervalle entre les deux ne fera que de trois semaines. — Dans le temps où vous étiez réglée, y avoit-il ce

même intervalle d'une époque à l'autre? —

Non, il y avoit toujours un mois, à un ou deux jours près.

Avril 18.

A la suite de cette conversation je présentai à ma malade son verre de lait, que j'avois commencé seulement à magnétiser en arrivant chez elle. Ma malade vit ce lait beaucoup moins transparent que n'étoit celui de la veille : je la priai pour lors de tenir le verre, pendant que je magnétiserois le lait. Elle vit la transparence augmenter peu à peu ; & lorsque le lait lui parut être assez transparent, elle m'avertit que c'étoit assez. J'avois alors fait sur la surface du lait environ cinquante passes de mes pouces : ma malade voulut ensuite sentir ce lait magnétisé ; je lui demandai si elle y trouvoit quelque odeur. Je ne peux pas bien vous dire ce qu'il sent, me répondit-elle ; mais c'est une odeur fort agréable ; il semble qu'on y ait jeté des pierres brûlées. Je lui proposai d'en goûter. Je m'en garderai bien, répondit-elle, il embarrasseroit mon estomac & il dérangerait le cours du sang.

J'avois apporté ce jour-là une baguette d'acier dont je me servois quelquefois pour magnétiser, & je me proposois de m'en servir pour faire quelques nouvelles expériences : mais voyant ma malade trop fatiguée, je les

 Avril 18.

remis à un autre jour : ma malade ne tarda pas à se réveiller, & je la calmai après lui avoir ouvert les yeux.

Lorsque ma malade fut parfaitement calme, elle me raconta que le matin du même jour, ayant eu un de ses accès de toux, elle avoit voulu boire un peu de lait ; & que n'en trouvant plus de magnétisé, elle avoit pris quelques gorgées de lait ordinaire ; que dix minutes après, sans tousser, sans faire aucun effort, elle avoit vomi ce lait extrêmement aigre. Ce fait me frappa d'autant plus, que depuis quinze jours que ma malade prenoit soir & matin du lait magnétisé, il ne lui étoit pas arrivé une seule fois de le vomir, ou seulement de le sentir aigre sur son estomac.

 Avril 19.

Le 19 au baquet la Dlle. N. ne se plaignit que d'une grande pesanteur à la tête, que j'attribuai encore au vent du sud qui continuoît à souffler ; du reste, elle avoit passé une très-bonne nuit ; & ce qui l'étonnoit beaucoup, me dit-elle, c'est qu'elle n'avoit point été obligée de manger quelque chose lorsqu'elle s'étoit réveillée pendant la nuit, ainsi qu'elle étoit forcée depuis long-temps de le faire, presque toutes les nuits, pour adoucir son gosier, qui sans cela auroit été d'une âcreté

insupportable. Je ne fis en ce moment que très-peu d'attention à ce que me disoit ma malade : j'avois toujours cru, comme elle, que le besoin de manger qui la travailloit ordinairement la nuit, ne provenoit que de cette âcreté de gosier; les médecins non plus ne s'étoient pas fort arrêtés sur cette particularité : on verra bientôt que nous nous étions trompés les uns & les autres.

L'après-midi M. de S***, mon ami, voulut m'accompagner chez la Dlle. N.; j'y consentis d'autant plus volontiers, que je désirerois fortement de pouvoir le convaincre de la réalité du magnétisme, sur lequel il n'avoit encore que des idées très-incertaines; j'étois bien assuré d'ailleurs qu'il ne pourroit fatiguer ma malade, & qu'elle ne répugneroit point à le voir.

La Dlle. N. eut sa crise comme les autres jours, & dès qu'elle fut endormie, M. de S*** tenta vainement de se faire entendre d'elle; je la priai de se mettre en harmonie avec lui; elle prit sa main, qu'elle posa à plat sur le creux de son estomac: la malade ne tarda pas à éprouver quelques mouvements convulsifs assez légers, mais néanmoins très-sensibles. Ces mouvements durèrent pendant deux ou trois minutes, après lesquelles ma malade put entendre M. de S***. Je répétai pour lors

21 LIV. A
Avril 19.

Avril 19.

les questions & les expériences que j'avois faites les jours précédents. M. de S*** fut témoin des mêmes résultats, & nous reçûmes les mêmes réponses. Je magnétisai le lait, & après avoir passé cinquante fois mes pouces sur la surface de ce lait, ma malade le vit très-transparent, & me dit que c'étoit assez. Je pris ensuite une baguette d'acier dont le gros bout appuyoit au creux de ma main, & que je tins avec mes doigts étendus: je présentai cette baguette vis-à-vis ma malade; celle-ci tressaillit aussi-tôt, & elle se récria sur la beauté du spectacle. Que voyez-vous, lui dis-je? — Je vois votre fluide sortir du bout de la baguette comme je l'avois vu sortir de la pointe de vos doigts; mais il paroît sortir avec bien plus d'abondance & de vitesse: il va beaucoup plus loin; il va jusqu'au bout de ma chambre; & au lieu d'un gros fil d'or, je le vois à présent comme un rouleau de la grosseur de mon pouce, jetant tout autour une grande quantité d'étincelles brillantes. Je tins ensuite la baguette de manière que mes doigts dépassoient son équateur. Ma malade en vit également fortir le fluide, mais plus foible & en moindre quantité.

Je présentai la baguette vis-à-vis une planche de huit lignes d'épaisseur. Ma malade vit fortir le fluide de l'autre côté de la plan-

che; il lui parut seulement avoir moins de brillant & aller moins vite. Je dirigeai successivement la baguette vers différents endroits de la planche, & je le fis de manière que ma malade ne pouvoit point appercevoir mes mouvements; elle les suivit cependant, étant de l'autre côté de la planche, & elle indiqua toujours la sortie du fluide aux points correspondants à ceux où je présentais la baguette.

Avril 19.

M. de S***. adressa alors la parole à la Dlle. N. Par tout ce que je vois, lui dit-il, il me paroît que votre magnétiseur a sur vous un grand ascendant. — Il n'est pas douteux, lui répondit-elle, que je ne pourrois lui rien refuser de vraiment utile, ni même ce qui ne seroit qu'indifférent. Si, par exemple, il m'ordonnoit de ramasser quelque chose dans ce foyer, j'irois le ramasser; mais s'il falloit pour cela toucher le feu, je ne voudrois pas le toucher. Il seroit encore le maître de me mener par tout où il voudroit, & il lui suffiroit de diriger la baguette vers mon estomac, avec une forte volonté de m'attirer à lui; mais si je rencontrois en mon chemin de l'eau, il ne faut pas croire que je voulusse m'y jeter; le soin de ma propre conservation me retiendroit au bord de l'eau; je m'agiterois, & peut-être je me réveillerois.

Avril 19. La Dlle. N. se leva pour lors , & fit quelques tours de promenade dans la chambre ; puis elle s'approcha de la fenêtre , & se mit à nous parler de toutes les personnes qui passaient dans la rue. Ses yeux , bien fermés , étoient encore couverts d'un bandeau en plusieurs doubles , qui lui enveloppoit le nez & descendoit jusqu'à sa bouche.

M. de S. *** ne pouvant concevoir comment cette fille voyoit , malgré cela , tout ce qui se passoit dans la rue ; ne pouvant s'empêcher d'ailleurs de soupçonner quelque supercherie , se baissa à diverses reprises & avec précaution , pour examiner si la malade ne pouvoit pas voir par-dessous son bandeau ; elle ne parut pas s'en appercevoir. Quelques moments après , je voulus faire la même épreuve , & je portai la main sur le bandeau pour m'assurer s'il joignoit bien. Ma malade repoussa ma main vivement. Lorsque M. de S. *** a douté , me dit-elle , & lorsqu'il a voulu m'éprouver , il ne m'a point surpris , & je ne m'en suis pas plainte ; mais votre doute à vous me fait mal.

M. de S. *** touffoit un peu. Je priai ma malade de le toucher. — Je suis assez en communication avec lui , pour voir qu'il a la poitrine très-fatiguée. La mienne n'est point attaquée , mais elle est extrêmement délicate , & je

Je suis sûre que si je le touchois, cela me seroit mal. En général, ajouta-t-elle, je crois Avril 19. qu'un magnétiseur qui a chez lui quelque partie malade ou foible, ne doit jamais magnétiser un malade attaqué dans la même partie.

La crise de ce jour dura près de deux heures. La Dlle. N., à son réveil, se trouva parfaitement bien; elle ne se lassoit pas de me le répéter; & elle m'assura que chaque jour après sa crise, elle éprouvoit un bien être qu'elle auroit peine à définir.

Le matin du 20, il n'y eut rien de nouveau au baquet.

Avril 20.

L'après-midi, je mis, comme à l'ordinaire, la Dlle. N. en crise, en la fixant seulement au front pendant quelques minutes. M. de S. ***, frappé de tout ce qu'il avoit vu la veille, avoit voulu encore être témoin de cette séance. Aussi-tôt que ma malade fut endormie, il lui adressa la parole; elle ne l'entendit point, ou du moins elle me dit qu'elle entendoit bien qu'il lui parloit, mais qu'elle ne pouvoit comprendre ce qu'il lui disoit; je la priai de le remettre en communication avec elle, ce qu'elle fit comme la veille, mais en beaucoup moins de temps, & sans en être aussi agitée.

Après avoir fait à la Dlle. N. quelques

Avril 20.

questions relatives à son époque du 15 mai, & avoir reçu d'elle les mêmes réponses, je lui demandai quelques détails sur son époque de juin; je ne la vois pas bien encore, me répondit-elle; mais je vois toujours que j'aurai cette époque trois semaines après celle du 15 mai: je crois aussi que ce sera une perte, ou que du moins mes règles seront beaucoup plus abondantes qu'elles ne l'étoient à mes époques ordinaires. Il faudra bien pour lors vous garder de me magnétiser, comme vous faites, sur les genoux. Vous me magnétiserez beaucoup sur l'estomac & sur les reins; vous descendrez bien, de temps en temps le long des côtés, & vous vous arrêterez quelquefois sur les genoux; mais au lieu de les tenir embrassés de vos deux mains, vous poserez seulement vos pouces dessus, pendant que vous aurez les doigts élevés. Je crois, ajouta-t-elle, que mon époque de juillet ne fera point encore bien régulière; mais celle-là passée, je serai ensuite réglée comme je l'étois autrefois. — Croyez vous toujours, lui demandai-je encore, que les bains de pieds vous seront nécessaires avant votre époque de mai? — J'en prendrai tous les soirs, depuis le 11 jusqu'au 15; ce jour-là seulement, ce sera le matin, parce que si je mettois les pieds dans l'eau le soir, cela retarderait mes règles que je dois avoir à

Avril 20

huit heures & demie, & qui ne paroîtroient plus qu'après les bains. — Pourriez-vous, sans inconvénient, cesser le magnétisme aussi-tôt après votre époque de mai ? — Non ; & si je n'étois pas magnétisée au moins jusqu'à celle de juin, j'aurois bien mes règles à celle-ci, mais je ne les aurois plus en juillet, parce que le sang n'auroit point eu le temps de reprendre suffisamment son cours.

Je demandai ensuite à ma malade si elle croyoit toujours avoir des vers ; elle m'assura qu'elle en avoit, mais sans entrer dans aucun détail, & elle me recommanda de lui faire prendre le lémitochorton pendant trois jours, à commencer dès le lendemain. Elle se leva ensuite, & elle me dit qu'elle avoit besoin de marcher un peu. Elle se promena pendant quelque temps dans sa chambre, toujours suivie par M. de S. *** ; elle se mit à la fenêtre, elle me vit magnétiser son lait, qui ce jour-là ne parut être assez lumineux qu'après que j'eus passé mes pouces soixante & dix fois sur la surface.

Ma malade fut curieuse ensuite de se regarder dans un miroir ; je la laissai faire, sans soupçonner ce qui devoit en arriver ; mais à peine se fut-elle tenue pendant quelques instants devant la glace, que je la vis pâlir, ses genoux plierent sous elle ; elle prit enfin des

Avril 20.

convulsions, & j'eus beaucoup de peine à la conduire jusqu'à sa ^{chambre} crise. Je m'empressai de la calmer du mieux qu'il me fût possible, & au bout de quelques minutes elle revint à elle. Je lui demandai pour lors quelle pouvoit être la cause de cet accident. — Je ne sais, me répondit-elle; je me regardois avec grand plaisir dans ce miroir, & tout à coup j'ai ressenti un grand mal à la tête & à l'estomac. — Comment pouviez-vous vous voir, ayant les yeux si bien couverts? — Je me voyois partout mon corps; & sur-tout par-là, (montrant son estomac.)

Je ne veux pas omettre une question que M. de S. *** fit à ma malade. Pendant que vous êtes en crise, lui dit-il, auriez-vous de la peine à toucher quelqu'animal, un chien, par exemple? — Je le toucherois sans peine, répondit-elle; mais je crois que j'aurois beaucoup de répugnance à toucher un chat.

Après une crise de deux heures la Dlle. N. se réveilla, & je la calmai comme de coutume. Avant de la quitter, je lui laissai trois prises de lémithocorton, & lui recommandai de prendre la première le lendemain matin dans son lait.

Avril 21.

Le 21, en arrivant au baquet, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une nuit fort agitée;

Avril 21.

elle avoit pris, en se levant, une prise de lémithocorton; & pendant les deux heures suivantes, elle n'en avoit éprouvé aucun effet; mais à peine eut-elle resté quelques moments à la chaîne, qu'elle sentit de grands mouvements dans son estomac, & beaucoup de maux de cœur. J'imaginai qu'ils provenoient de l'action du remède sur les vers; cette reflexion me conduisit à une autre. Je pensai que si les vers étoient actuellement fatigués par le lémithocorton, il seroit peut-être dangereux que le magnétisme ne leur rendit assez de force pour les mettre en état de résister à ce remède. Je fus tenté de ne point magnétiser ma malade le matin de ce jour-là; cependant, craignant que cela n'apportât quelque dérangement dans la crise du soir, je me décidai à ne rien changer à la séance du matin. Seulement je retirai ma malade de la chaîne, au moment où, au lieu du travail qu'elle avoit éprouvé d'abord dans l'estomac, elle n'y sentoit plus qu'une grande pesanteur. Je la magnétisai, & d'abord elle eut quelques mouvements convulsifs, mais sans pouvoir m'en dire la cause; elle m'assura qu'ils n'étoient point les mêmes que ceux des premiers jours. Ces mouvements ne durèrent pas long-temps; mais au lieu du poids que ma malade avoit eu d'abord sur son estomac, elle

Avril 27.

sentit tout à coup remonter à sa gorge quelque chose qui lui piqua fortement le gosier, & la fit beaucoup tousser. Je la calmai pour lors, & je la laissai sans autre mal qu'une douleur au gosier & une palpitation dans la même partie.

L'après-midi je me hâtai d'endormir la Dlle. N. ; j'étois fort empressé de la faire parler sur les accidens du matin ; & dès qu'elle fut en crise, je commençai la conversation sur ce sujet.

D'où provenoit, lui dis-je, la toux qui vous a fatiguée la nuit dernière. — C'étoient les vers qui remontoient à mon gosier, & qui me faisoient tousser. — Êtes-vous bien sûre que cela ne vient pas de la poitrine ou de la gorge ? — J'en suis très-sûre. — Voyez-vous ces vers ? — Oui, je les vois, il y en a de petits, & que le lémitochorton tuera ; mais il y en a un beaucoup plus gros, & qui ne mourra pas pour cela. — Et comment est-il fait ce gros vers ? — Il est long, plus long que mon bras ; il n'est pas bien rond, mais pourtant plutôt rond que plat ; il est deux fois gros comme le doigt, & sa tête est encore plus grosse. Il est tout velu, & il n'est pas blanc ni rouge comme sont les petits ; il est grisâtre. — A-t-il des pattes ? — Non. — Où se tient-il ? — Il est là, dans l'estomac, & puis quelquefois il remonte jusqu'à ma gorge, c'est ce qui me fait

ressauter & touffer. — Vous croyez que le lémitochorton ne tuera pas ce gros vers ? — Non, il ne le tuera pas, & je ne vois rien encore qui soit capable de le tuer ; j'aurai bien de la peine à m'en défaire : je veux pourtant continuer de prendre le lémitochorton pendant trois jours. Ce remède chassera les petits vers, il engourdira le gros & le rendra malade ; cela me soulagera un peu. — Ces vers ne changeront-ils rien à vos sommeils ni à vos époques ? — Non, je serai seulement plus fatiguée tant que j'aurai ces vers, & je toufferai. — Peut-être ai-je eu tort de vous magnétiser pendant que les vers étoient en mouvement ? — Il est certain que le magnétisme ranime les vers, mais d'un autre côté il est nécessaire pour guérir ma maladie. Si vous vouliez ménager les vers, il faudroit interrompre le magnétisme pendant dix jours au moins, & cela me feroit tort ; il vaut mieux continuer à me magnétiser ; peut-être un jour trouverai-je quelque remède contre ce gros vers. — Si je discontinuois de vous magnétiser, n'auriez-vous plus de crises ? — J'en aurois également, mais elles seroient très-imp parfaites, & elles me feroient souffrir. Je dormirois, ou plutôt je serois assoupie ; mais ce ne seroit pas d'un sommeil tranquille comme est celui d'à présent.

Avril 21.

La découverte que ma malade venoit de faire de ce gros vers m'étonna beaucoup. Je ne pouvois comprendre comment elle n'avoit pu s'en appercevoir, depuis le 31 mars qu'elle s'étoit endormie tous les jours magnétiquement. J'eus beau chercher à me rendre raison de ce retard, je ne pus l'expliquer d'une manière satisfaisante; j'observai seulement que l'attention de ma malade ne s'étoit portée sur ce vers, qu'après qu'elle eut pris un remède qui l'attaquoit directement. Je vis d'ailleurs, & j'ai eu depuis plus d'une occasion de le reconnoître, que le somnambulisme, d'abord très-imparfait dans les premières crises, acquiert ensuite, du moins chez certains sujets, une plus grande perfection, à mesure que les crises sont répétées, & que les nerfs se rassasiant de plus en plus de fluide, deviennent plus irritables. On verra, dans la suite de ce journal, que la Dlle. N. a eu, l'une après l'autre, quatre maladies, dont elle avoit eu elle le germe depuis long-temps; & que cependant elle n'a prévu ces maladies que successivement, & lorsque des circonstances particulières les ont développées d'une manière plus précise. C'est ainsi qu'elle n'auroit peut-être pas appercu de long-temps le ver qu'elle avoit dans l'estomac, si le lémirochorton, en attaquant ce ver, n'eût changé son existence relativement à ma malade.

J'aurois bien désiré pouvoir tirer d'elle quelques éclaircissements touchant l'espece du ver, & sur-tout sur les moyens de le détruire; mais voyant qu'elle ne pouvoit ce jour-là m'en rien dire de plus, je remis ces questions à un autre jour, & je lui en fis d'un autre genre.

Avril 21.

Ces jours derniers, lui dis-je, vous me fîtes entendre que si je voulois vous attirer à moi, je n'aurois qu'à vous présenter la baguette d'acier. Expliquez-moi comment cela pourroit se faire? — Si vous dirigiez vers moi cette baguette, je serois forcée d'aller à vous; mais pour cela il faudroit qu'elle fût tournée exactement vers moi, & encore mieux vers le creux de mon estomac. — S'il se trouvoit entre nous deux une muraille, aurois-je sur vous la même action? — Vous en auriez moins, mais vous en auriez toujours assez. Ne pouvant franchir cet obstacle, je m'agiterois au pied de la muraille, & cela me feroit souffrir. — Et si vous n'aviez été prévenue de rien? — N'importe, vous auriez la même influence si vous dirigiez sur moi la baguette, avec une forte volonté de m'appeler à vous. — Seroit-ce par un attrait de plaisir que vous viendriez à moi, ou bien par un sentiment douloureux? — Mon inclination me porteroit à exécuter votre volonté, & j'aurois du plaisir à suivre votre fluide.

Le 22 au matin, il n'y eut rien de nouveau au baquet; La Dlle. N. avoit pris en se levant sa seconde prise de lémithocorton, mais elle n'en avoit pas été autant fatiguée que de celle de la veille.

Le soir du même jour, la crise fut la même, & elle dura aussi long-temps que celle de la veille, c'est-à-dire, environ deux heures. Je questionnai ma malade sur l'état où se trouvoient ses vers. — Ils sont fatigués par le lémitochorton, me dit-elle; j'en ai rendu ce matin deux qui étoient rouges; j'en rendrai encore vingt de la même espèce & de la même couleur, dans la journée de demain, & après demain matin. — Et le gros vers, comment le voyez-vous? — Il est malade, mais pas assez pour en mourir. Si je ne vois point d'autre remède, je prendrai dans quelques jours trois autres prises de lémitochorton, pour essayer de le détruire. — Voyez-vous comment est fait ce vers? — Je le vois très-bien, il est plus long que mon bras, gros comme mes deux doigts, il a sur tout le corps des poils longs & d'un gris sale; sa tête est faite comme celle d'un serpent, mais elle n'est pas aussi pointue; elle est plus bombée en dessus. — Voyez-vous quelque chose à sa tête? — Oui, il semble qu'il a deux yeux qui sortent beaucoup; sa bouche est fort grande. — A-t-il

un col? — Oui, mais il n'est pas fort sensible. — A-t-il sur le corps des anneaux, Avril 22.
comme en a le ver à soie? — Je ne vois que
trois de ces anneaux autour de son corps, &
qui sont fort séparés les uns des autres. —
Et sa queue? — Elle est fort menue, & elle
finit en pointe. Ce ver, continua ma malade,
se tient ordinairement dans mon estomac; il
mange beaucoup, il se nourrit du suc des ali-
ments que je prends, & c'est ce qui m'em-
pêche d'engraïsser. Lorsqu'il a faim, il s'agite,
& remonte à mon gosier jusqu'à ce que j'aie
mangé; c'est par cette raison que depuis
long-temps j'étois forcée de me lever plusieurs
fois chaque nuit, pour prendre quelque
nourriture.

D'après la description que ma malade venoit
de me faire de ce ver, il me fut facile d'y
reconnoître l'espece que M. Andry, médecin
du siècle dernier, avoit appelé *solium*, espece
que ce médecin, dans son traité de la généra-
tion des vers dans le corps humain, (Paris 1700,)
rapporte au genre du ténia, mais qu'il dis-
tingue cependant de celui-ci, en ce que le
ténia, ou solitaire, proprement dit, est un
ver plat & sans tête, au lieu que le ver qu'il
appelle *solium*, a une tête bien marquée, faite comme
celle d'un poireau, & qu'il a le corps rond. Sur
les premières notions que ma malade m'avoit

Avril 22.

92
données pendant son sommeil de la veille, & qui m'avoient fait soupçonner la nature du ver, j'avois relu le traité de M. Andry, & j'en avois extrait une liste des divers remèdes que ce médecin indique contre les différentes especes de vers. J'étois bien assuré que ma malade, fille simple & sans éducation, ne pouvoit avoir aucune connoissance de l'ouvrage de M. Andry, devenu très-rare, & dont j'avois seul dans le pays un exemplaire (a).

(a) C'est ici le lieu de rappeler une expression dont je me suis servi dans l'une des notes de l'*Essai sur la théorie*. Il étoit question des sciences les plus abstraites, & sur lesquelles j'étois bien assuré qu'une fille du peuple, née dans la plus grande pauvreté, ne pouvoit avoir aucune notion, je disois d'abondance; voulant exprimer ma surprise, je dis en style familier que la Dlle. N. ne savoit pas lire; en style de barreau j'eusse dit qu'elle étoit ignare & non lettrée.

Il n'est aucun de ceux qui connoissent cette fille, qui ne m'ait très-bien entendu; mais quelques incrédules de mauvaise foi, forcés d'ailleurs par des faits publiés & avérés, ne pouvant nier qu'une fille qu'ils avoient condamnée ne fût réellement guérie par le magnétisme, ne pouvant nier l'époque du 15 mai, dont j'avois pris soin de déposer publiquement l'annonce, quarante jours à l'avance; ces incrédules, dis-je, ont cru pouvoir échapper à leur propre conviction, en s'appuyant sur une prétendue inexactitude, & détournant, à dessein, leurs yeux de la chose, ils se sont ridiculement appesantis sur le mot.

Cette objection a été appréciée assez généralement.

Je voulus éprouver ma malade sur ses différents remèdes, dont la plupart ne sont point connus.

Avril 223

8 Voyant donc qu'elle s'en tenoit au projet

de ma véracité, bien reconnue, étoit au-dessus de cette attaque puérile. Les faits parloient assez; j'aurois donc pu me dispenser de relever cette mauvaise difficulté; mais je veux répondre à tous; & ne fût-ce que pour quelques particuliers que l'intérêt & l'esprit de corps rendent si scrupuleux sur la forme, tandis qu'ils les écartent si fort du fond, je suis bien aise de faire connoître plus particulièrement la Dlle. N.

Cette fille apprit à lire dans son enfance, & elle commençoit à lire passablement, lorsqu'une maladie qu'elle eut aux yeux l'empêcha de continuer; elle entra en service dès l'âge de neuf ans, & ses yeux s'étant fortifiés avec l'âge, il est à présumer qu'à ses moments de loisir elle lisoit quelquefois les livres qui lui tomboient sous la main. Elle n'a quitté les maîtres qu'elle servoit, qu'au moment où, abandonnée des médecins, elle s'est mise au baquet. Je laisse à penser le temps que cette fille a pu donner à l'étude des sciences les plus abstraites; à celle de la médecine, de la chimie, de la physique, & l'on jugera si j'ai pu dire d'abondance, à ce sujet, qu'elle ne savoit pas lire. Au surplus, elle n'a jamais été jusqu'à savoir lire l'écriture à la main; & ce n'est que depuis sa parfaite guérison qu'elle a commencé à apprendre à écrire.

Cette expression que j'ai employée a cependant excité les réclamations de quelques incrédules de mauvaise foi, qui avoient été témoins des faits. On peut juger des bonnes raisons de ces combattants, par l'espèce des armes qu'ils nous opposent.

Avril 22.

d'essayer une seconde fois le lémitochorton, & que cependant elle ne pouvoit m'assurer que cette mouffe détruiroit le ver; je lui proposai l'un après l'autre, & sans affectation, tous les remèdes dont j'avois inscrit les noms sur ma liste. Voulez-vous, lui dis-je, essayer l'écorce de la racine de meurier? — Elle ne me vaudroit rien; elle ne tueroit pas le ver, & elle m'échaufferoit plus que le lémitochorton. — Voulez-vous prendre de l'eau de plantain, de l'eau de mille pertuis, ou la racine de fougere, &c.? Non: tout cela n'y feroit rien; enfin, je nommai l'écorce d'oranges ameres & le lait de graine de chanvre. Ma malade saisit avec empressement l'idée que je lui donnois de ces deux remèdes. Oui, me dit-elle, ces deux-là le tueront; & si ce n'est pas de la première fois, je redoublerai. Mais, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion, ce remède tuera bien le ver, mais il ne le fera point sortir. Il faudra me purger après, sans quoi j'en serois incommodée. — Quel jour prendrez-vous ce remède? — Le 28 ou le 29, à moins que les vers ne me fatiguent trop pendant mon époque du 26, auquel cas je la prendrai plutôt. Je vous le dirai d'ici là. — Connoissiez-vous quelqu'un des remèdes que je vous ai nommés tout à l'heure? — Je n'en connoissois aucun. — Comment donc avez-vous pu choisir

comme vous l'avez fait : rebuter les uns & préférer les autres ? — Tous ceux dont l'idée m'a donné quelque répugnance, je les ai rejetés : j'ai bien auguré au contraire de ceux que j'ai entendu nommer avec plaisir.

Avril 22.

Je ne fus pas le maître ce jour-là de pousser plus loin mes questions, parce que ma malade se réveilla : je la calmai & la laissai très-tranquille.

Le 22, en se levant, la Dlle. N. prit la troisième dose de lémitochorton ; deux heures après elle rendit par les selles huit vers rouges, & qui sortirent vivants comme ceux qu'elle avoit rendus la veille. J'en fus averti par une personne de confiance & dont j'étois sûr, que j'avois chargée d'y veiller, ensuite de l'annonce qui m'avoit été faite dans la séance de la veille.

Avril 23.

En arrivant au haquet, la Dlle. N. me le dit également, & elle me parut en être fort inquiète ; je la rassurai de mon mieux, mais sans lui faire connoître qu'elle me l'eût annoncé ; j'eus toujours grand soin de lui laisser ignorer les choses qui devoient lui arriver. Je remarquai ce jour-là que toutes les fois que ma malade, pendant le magnétisme, n'éprouvoit pas une grande pesanteur dans l'estomac, elle sentoit remonter quelque chose qui lui

Avril 23.

piquoit le gosier. Je remarquai encore que lorsque je la magnétisois sur l'estomac, ce qu'elle avoit eu au gosier redescendoit aussi-tôt & faisoit un poids dans l'estomac. Je conjecturai de là que le ver, recherchant l'action du fluide, me suivoit dans mes manipulations.

L'après-midi du même jour, lorsque j'allai magnétiser la Dlle. N., j'appris qu'elle venoit de rendre encore six vers de l'espece de ceux qu'elle avoit rendus le matin : je voulus voir ces vers, qu'on avoit conservés jusqu'à mon arrivée ; j'en vis aussi deux d'une autre espece : ils étoient blancs, & ma malade venoit de les vomir morts.

La Dlle. N. ne fut pas plutôt endormie, que je la questionnai sur l'état de ses vers. Outre le gros vers, me répondit-elle, j'en ai encore plusieurs petits, dont les uns sont rouges & les autres blancs comme les deux que j'ai vomis aujourd'hui ; j'en vomirai encore quatre demain matin, & j'en rendrai plusieurs rouges par les selles.

Je continuai. Voyez-vous aujourd'hui le gros ver ? — Oui, je le vois : il est bien malade, mais il n'en mourra pas. — Où se tient-il à présent ? — Là, dans mon estomac ; il est roulé parce qu'il est malade ; mais lorsqu'il se déploie, sa tête monte à mon gosier & me fait touffer. — Quand voulez-vous prendre

prendre le remède contre ce ver ? — Je le prendrai dans peu de jours. — Ce remède tuera-t-il le ver ? — Je le crois : & en ce cas, il faudra me purger deux ou trois jours après. — Avec quoi vous purgerez-vous ? — Je ne le vois pas bien encore ; je crois pourtant que ce sera avec de la rhubarbe ; ce dont je suis sûre, c'est qu'il ne faudra pas de manne, elle me feroit contraire. — Serez-vous bien fatiguée ce soir ? — Je le ferai un peu, mais cependant je passerai une bonne nuit.

Avril 23.

Nous en étions-là de notre conversation, lorsqu'on m'apporta la lettre qu'un de mes amis m'écrivoit de la campagne : cet ami me marquoit qu'ayant voulu magnétiser son épouse pour une légère érésipele qu'elle avoit au bras, il avoit bien fait disparoître cette érésipele ; mais que depuis ce moment, lui-même avoit beaucoup souffert, & qu'il étoit dans la situation la plus étrange. Plongé dans une tristesse profonde, ne pouvant sans souffrir, s'éloigner un seul instant de sa femme ; & cependant ne pouvant l'envisager sans éprouver un tressaillement douloureux, répétant par des mouvements involontaires & forcés, les moindres mouvements & toutes les actions de sa femme ; telle étoit depuis vingt-quatre heures la situation de mon ami. D'abord, se persuadant que depuis le magnétisme, c'étoit sa femme qui

Avril 23.

souffroit, il avoit attribué tout ce que lui-même éprouvoit de fâcheux à sa propre sensibilité sur l'état de sa femme; mais il n'avoit pas tardé à se désabuser, lorsque le travail intérieur du fluide ayant augmenté dans lui, il lui étoit survenu à lui-même une crise assez violente, tandis que sa femme, conservant toute sa tranquillité, n'avoit paru être occupée en ce moment que du soin de le secourir. Cette scène fut un trait de lumière pour mon ami; il ne douta plus que lui-même n'eût été magnétisé, en voulant magnétiser sa femme; & par sa lettre, il me demandoit de lui indiquer quelque moyen de faire cesser cette espèce de crise, en rétablissant l'équilibre.

Je lus cette lettre à ma malade, & ce fut elle qui, toujours somnambule, dicta ma réponse. Votre ami, me dit-elle, n'étoit point assez chargé de fluide quand il a voulu magnétiser son épouse; & celle-ci, plus forte & plus robuste, a pris sur lui l'ascendant; je crois que cela ne durera pas long-temps, & que l'équilibre se rétablira peu à peu. Si cependant votre ami se trouvoit trop incommodé, il n'aura qu'à se faire calmer d'abord par sa femme; puis il se fera magnétiser pendant environ trois quarts d'heure par un autre magnétiseur. J'envoyai cette réponse à mon ami. Cet incident donna lieu à plusieurs ré-

flexions que je fis sur la manière dont le fluide doit agir d'un individu à l'autre dans le magnétisme. Je me représentai ces deux individus comme étant en ce moment les deux branches d'un siphon, dans lesquelles le fluide, lorsqu'il peut circuler de l'une à l'autre, tend à se mettre de niveau. Je conclus de là, qu'un homme faible, peu chargé de fluide, ou chez lequel ce fluide a peu de mouvement, ne peut magnétiser l'homme plus fort que lui; j'en conclus encore qu'il n'est point du tout indifférent, comme quelques-uns le prétendent, que le magnétiseur se charge d'un fluide surabondant lorsqu'il veut magnétiser, & qu'il augmente en lui la vitesse du fluide, en se magnétisant lui-même pendant quelque temps. C'est ce que j'ai voulu dire, lorsque dans l'Essai sur la théorie, j'ai avancé que tout homme, pour magnétiser avec fruit, a besoin d'augmenter auparavant en lui la vitesse & l'intensité du fluide universel, & qu'il peut le faire, au moyen d'une manipulation simple & naturelle. L'homme, ai-je dit, peut s'aimer comme il aimerait une barre de fer, par un frottement continu & répété toujours suivant la direction de ses principaux nerfs. Je pense en effet, & ainsi que M. Mesmer nous l'a appris, que cette opération doit à la longue accélérer

Avril 23.

Avril 23.

25 LIV A

dans les nerfs le mouvement du fluide. Je crois qu'au moyen de cette accélération, la sphère d'activité du magnétiseur doit être augmentée, & que conséquemment il doit avoir plus d'influence sur son malade. Quelques-uns regardent cette préparation du magnétiseur comme une chose très-inutile; je crois qu'ils ont tort. Il peut se trouver tel malade, dont l'organisation, quoique viciée, imprime au fluide un mouvement égal, quelquefois même supérieur à celui que donnent au même fluide les nerfs du magnétiseur; & alors celui-ci sera magnétisé en voulant magnétiser le malade, c'est ce qui arriva à mon ami. J'ai vu un autre magnétiseur devenir somnambule en magnétisant simplement un malade qui n'avoit lui-même aucune idée du somnambulisme magnétique; encore moins songeoit-il en ce moment à exercer une action sur son magnétiseur.

Tout procédé qui tend à augmenter la vitesse du fluide qui circule dans nos nerfs, peut également être employé par les magnétiseurs. Qu'ils se magnétisent eux-mêmes pendant un certain temps, de la tête aux pieds & le long des bras; qu'ils se fassent magnétiser ainsi par un autre homme; qu'ils se tiennent pendant quelque temps au baquet, ou qu'ils embrassent un arbre magnétisé; qu'ils forment la chaîne avec d'autres, tous ces moyens seront

Avril 23.

bons. Tous augmenteront la vitesse & l'intensité du fluide dans les nerfs, parce qu'ils faciliteront & accéléreront son mouvement; & cela sera vrai dans tous les systèmes, soit qu'on suppose des courants sortants & rentrants, soit qu'on ne veuille admettre qu'une simple communication de mouvement par l'ondulation plus ou moins accélérée d'un fluide intermédiaire.

Lorsque je dis qu'un magnétiseur doit ainsi se préparer avant le magnétisme, je ne prétends pas qu'il s'affujettisse à le faire toutes les fois qu'il voudra magnétiser. Le mouvement du fluide étant une fois bien établi dans les nerfs, il se soutiendra de lui-même pendant un certain temps: d'ailleurs, l'application qu'il fait de ce mouvement sur les malades qu'il magnétise, suffiroit encore pour l'entretenir; mais je pense que ce magnétiseur feroit très-bien cependant de le renouveler de temps en temps, au moyen de quelque un des procédés connus. On a vu même, dans l'une des séances précédentes, que la Dlle. N. conseilloit au magnétiseur de se magnétiser lui-même en certains cas, après qu'il auroit magnétisé son malade.

L'accident qui arriva à mon ami, & dont je parlois tout-à-l'heure, me rappelle une partie des réflexions qu'il me fit naître dans

Avril 23.

Avril 23.

le temps ; je n'ai point hésité à les configner ici, parce que je les crois justes & utiles. Je fais que plusieurs magnétiseurs ne pensent point qu'il soit nécessaire de se préparer avant le magnétisme : il en est un grand nombre qui ne se préparent jamais, & qui produisent cependant de salutaires effets. Moi-même, pendant tout le temps qu'a duré le traitement de la Dlle. N., je ne me préparai jamais que les deux premiers mois, & encore étoit-ce très-rarement. Bien des magnétiseurs ignorent même qu'il existe une manière d'accélérer en eux le mouvement du fluide, & ils n'en magnétisent pas avec moins de fruit pour cela ; mais ils rencontreront peut-être quelque jour des malades dont l'action balancera la leur ; d'autres auxquels ils ne feront pas autant de bien qu'ils auroient pu leur en faire : & je crois qu'ils auroient prévenu ces inconvénients, s'ils avoient pris la précaution de se préparer avant de magnétiser. Je reviens à la séance du 23 avril.

La lecture que j'avois faite de la lettre de mon ami, & la réponse que ma malade venoit de me dicter, ayant occupé la plus grande partie de cette séance, il ne me resta que le temps nécessaire pour faire à la Dlle. N. quelques questions générales & relatives à son état. Elle me répondit qu'elle étoit assez bien,

& que les vers commençoient à la fatiguer moins. Peu d'instants après elle se réveilla; je lui ouvris les yeux & la calmai comme à l'ordinaire.

Avril 23.

Le matin du 24 il n'y eut point de baquet, & je magnétifai la Dlle. N. chez elle pendant une heure & demie. On me fit voir à mon arrivée quatre vers blancs qu'elle avoit vomis sans effort en se levant, & deux vers rouges d'environ quatre pouces de longueur qu'elle avoit rendus par les selles. Pendant le magnétisme ma malade éprouva au côté gauche une grande chaleur, accompagnée de quelques douleurs; elle eut aussi un peu de mal aux reins: tous ces symptômes annonçoient autrefois l'approche de ses règles, & je ne doutai pas en ce moment qu'ils ne fussent suivis du travail que ma malade m'avoit annoncé depuis long-temps pour les 26, 27 & 28 de ce mois.

Avril 24.

L'après-midi la Dlle. N. me dit qu'elle avoit encore rendu quatre vers rouges dans ses excréments: je la magnétifai à l'heure ordinaire, & dès qu'elle fut endormie je commençai la conversation.

Voyez-vous aujourd'hui votre ver? — Oui, je le vois: il est roulé dans mon estomac, il est malade, il se déploie moins souvent &

me fatigue moins le gosier : mais aussi je le
 Avril 24. sens comme un poids sur mon estomac. —
 Etes-vous sûre que le lémirochorton que vous
 avez pris ne le tuera pas? — J'en suis très-
 sûre : ce remède l'auroit peut-être forcé de
 sortir, & je l'aurois vomi comme les quatre
 vers que je vomis hier : mais il est trop gros
 pour passer par mon gosier. — Voyez-vous
 bien comment ce ver est fait? — Oui, sa tête
 est large comme mes trois doigts, elle est
 très-bombée en dessus ; j'y vois deux yeux
 qui me paroissent être toujours ouverts ; sa
 bouche, quand elle est ouverte, a environ
 huit lignes d'ouverture. (J'apprécie ici les
 dimensions que ma malade ne faisoit que
 m'indiquer avec ses doigts.) — Voyez-vous
 s'il a des dents? — Je ne fais ; je vois seule-
 ment aux deux côtés de sa bouche quelque
 chose de long & de pointu qui y ressemble
 assez. — A-t-il du poil à la tête? — Elle
 en est couverte, mais ce poil est beaucoup
 moins long que celui qu'il a sur le corps. —
 Voyez-vous sa queue? — Elle n'est point
 marquée ; je vois seulement que son corps
 finit insensiblement par une pointe très-menue.
 — Etes-vous sûre que le remède que vous
 devez prendre tuera ce ver? — Oui, & je
 le prendrai mardi ou mercredi. — Cela ne
 dérangera-t-il rien à l'époque que vous devez

avoir ces deux jours-là ? — Non, rien. —

Dans quoi ferai-je infuser la graine de chan- Avril 24.

vre ? — Dans de l'eau & du vin blanc ; puis vous y couperez , en très-petits morceaux , l'écorce d'une orange amère grosse à-peu-près comme une noix : vous aurez soin sur-tout de magnétiser l'eau fortement ; cela donnera peut-être assez de force au ver pour le faire sortir vivant par mon gosier , au moment où le remède l'éprouvera d'avantage. Je doute cependant qu'il puisse passer , & je crains bien qu'il ne faille le rendre mort & décomposé en matières jaunâtres. — Faudra-t-il vous prescrire quelque régime particulier , après que vous aurez pris le remède ? — Aucun ; il faudra seulement me recommander de ne point prendre de café. — J'aurois cru au contraire que le café étoit fort bon contre les vers ? — Il ne l'est pas contre celui-ci ; & loin de le détruire , il le guérirait de tout le mal que lui auroit fait le remède.

Je continuai. Voyez-vous , dis-je à ma malade , le sang circuler en vous ? — Oui , je le vois descendre le long des côtés & le long des reins ; il ne m'avoit point encore paru descendre aussi vite. — Voyez-vous de même mon intérieur , y découvrez-vous quelque mal ? — Je le verrois s'il y en avoit ; mais vous vous portez bien. — Comment pouvez-

Avril 24.

vous voir mon intérieur, & ne pas voir ma peau, qui est bien plus apparente? — Je ne vois point votre intérieur, je le sens; chaque partie que je touche me répond là, (montrant le creux de son estomac.) Si cette partie étoit malade, je le sentirois, & ne la verrois pas. — Souffrirez-vous d'ici à votre époque du 26? — J'aurai quelques maux de reins, un peu de douleur aux côtés, puis les coliques viendront pendant le magnétisme du soir. — Si le remède tue le ver sans le chasser, aurez-vous ensuite quelque mal? — J'aurai seulement, pendant les premiers jours, une grande pesanteur dans l'estomac, puis cette pesanteur descendra dans le ventre, & à mesure que le ver pourrira, j'aurai quelques maux de cœur; ce sera pour lors qu'il faudra me purger. — Et avec quoi? — Je ne le vois pas encore.

Je projetois depuis long-temps de faire pendant les sommeils de la Dlle. N. quelques expériences propres à me donner des notions sur la manière dont le fluide agit dans les végétaux & sur les minéraux, regardant le fluide universel comme le corps du mouvement, comme le principe de toute végétation, comme la première cause de la destruction & de la reproduction de tout ce qui existe dans les trois regnes; en un mot, comme l'âme de la

nature, persuadé de plus que le fixieme sens, étant développé chez le somnambule, devoit le rendre supérieur à la matiere proprement dite, puisque ce fixieme sens agit d'une maniere inexplicable à la vérité, mais enfin agit sur les deux substances; je pensois qu'un somnambule parfait devoit en quelque sorte dominer sur toute la matiere, & c'étoit ce que je desirois d'approfondir pendant les crises de ma malade; je lui proposai donc ce jour-là de commencer ces expériences, elle me parut en être aussi empreffée que moi; mais me dit-elle, il faut attendre pour cela que le gros ver soit détruit; je sens que toutes ces expériences me chargeroient beaucoup, & qu'elles me feroient souvent tressaillir & reflauter comme ont fait les précédentes; cela remueroit le ver, il remonteroit plus souvent à mon gosier & me fatigueroit; je remis donc à un autre jour les divers essais que j'avois voulu faire.

Vers la fin de ce sommeil, qui fut plus long qu'à l'ordinaire, la Dlle. N. se plaignit d'une douleur au côté gauche; elle me pria de mettre à ce côté ma main droite à plat, tandis que je tiendrois ma main gauche fixée sur son genou droit. Ce procédé dissipa la douleur, & ma malade se réveilla enfin sans aucun mal.

Avril 25.

Le 25, au baquet, la Dlle. N. eut quelques maux de reins & quelques coliques très-légères, avants-coureurs de l'époque annoncée depuis long-temps pour le lendemain; elle eut encore un peu de douleur au côté, comme elle l'avoit eu pendant la crise de la veille. Je la magnétisai de la manière qu'elle m'avoit indiquée en cette occasion; je mis ma main droite sur son côté gauche, & ma main gauche sur son genou droit; après quelques minutes de ce magnétisme, elle éprouva dans le côté gauche une grande chaleur; cette chaleur se répandit bientôt par-tout son corps, & le point fut dissipé.

Madame T. ayant désiré d'assister à la séance de l'après-midi, cette séance ne m'offrit rien de plus particulier que toutes celles qui avoient précédé. Je renouvelai à la Dlle. N. la plupart de mes anciennes questions sur son état, les réponses furent les mêmes. En parlant du gros ver; il est encore bien malade, me dit-elle; mais je sens que dès demain il auroit déjà repris assez de forces pour recommencer à me fatiguer; il faudra donc me faire prendre demain matin, à mon lever, le remède dont nous sommes convenus; ce remède tuera le ver.

Je voulois encore répéter, en présence de Madame T., toutes mes expériences sur la

Avril 25.

nature du fluide ; mais , craignant de réveiller le ver , je me contentai de faire l'opposition de ma main , les doigts en pointe , avec celle de ma malade. Elle m'apprit alors que son fluide avoit acquis plus de brillant & plus de vitesse qu'il n'en avoit les premiers jours ; & en effet elle me marqua le point de jonction de nos fluides , à moins des deux tiers de la distance qui se trouvoit entre nos doigts.

La crise ce jour-là fut beaucoup moins longue que n'avoit été celle de la veille , & après une heure & demie de sommeil ma malade se réveilla ; elle eut plus de peine que les autres jours à se réveiller tout à fait ; & elle me dit qu'elle voyoit entre le sommeil magnétique & le réveil parfait , un passage très-marqué , pendant lequel elle étoit incertaine si elle alloit se réveiller ou se rendormir , & que pendant cet intervalle de temps , ses yeux perdoient peu à peu la lumière , jusqu'à ce qu'enfin le réveil étant bien décidé , & ses yeux toujours fermés , elle n'y voyoit plus du tout.

La brièveté de ce sommeil fut pour moi un nouveau pronostic du travail qui devoit commencer le lendemain ; je jugeai que ce travail , quoique plus imparfait encore que celui des 7 , 8 & 9 , puisque la malade ne devoit point cesser de dormir , seroit cependant

Avril 25.

une époque bien caractérisée pour le travail des regles; & qu'à cette époque, le changement dans la circulation du sang, dérangeant en partie celle du fluide, les sommeils, sans être tout à fait interrompus, seroient moins longs & sans doute moins profonds qu'à l'ordinaire.

Avant de quitter ma malade, je lui laissai le remède qu'elle devoit prendre le lendemain matin contre le ver; je composai ce remède, en écrasant une bonne poignée de graine de chanvre dans de l'eau, à laquelle j'avois mêlée un tiers de vin blanc, le tout à la dose d'un verre ordinaire; je passai cette espece de lait à travers d'un linge, puis j'y mêlai l'écorce d'une orange amere de moyenne grosseur que j'avois coupée en très-petits morceaux: enfin je magnétisai fortement ce lait, en faisant sur la surface plus de cent passes de mes pouces.

Avril 26.

La Dlle. N., en s'éveillant le matin du 26, ressentit à son gosier les picottements qu'elle n'avoit point éprouvés depuis qu'elle avoit commencé à prendre le lémitochorton. Comme elle n'avoit pas le moindre soupçon du ver qui étoit dans son estomac, & dont je ne lui avois point parlé, elle me parut être fort inquiète de ce renouvellement de douleur à son gosier, & elle se pressa de m'en faire part à son arrivée au baquet. J'y reconnus

la justesse de l'annonce qu'elle m'avoit faite la veille, en me disant : demain le gros ver aura pris assez de force pour recommencer à me faire souffrir.

Avril 16.

La Dlle. N. me raconta encore que le matin, à six heures & demie, elle avoit pris le remède que je lui avois préparé la veille ; qu'à sept heures elle avoit commencé à sentir de grands mouvements dans son estomac ; qu'un quart d'heure après elle avoit pris tout à coup des convulsions violentes ; ses bras s'étoient tordus, elle avoit eu les yeux tournés ; que quelques minutes après elle avoit senti quelque chose qui remontoit précipitamment à sa gorge, & qui lui avoit piqué si fortement le gosier, que la douleur en étoit encore très-sensible au moment où elle me le racontoit ; qu'enfin ce qui d'abord étoit remonté à sa gorge, étoit ensuite descendu dans l'estomac, d'où il n'avoit pas bougé depuis, & où il occasionnoit pour lors une pesanteur beaucoup plus considérable qu'elle n'en eût encore éprouvé dans cette partie.

Avril 16.

La séance de l'après-midi devoit être très-intéressante pour moi, & je l'attendois avec grande impatience pour savoir quel effet auroit produit le remède du matin : dès que la Dlle. N. fut endormie, je me hâtai de la questionner sur ce sujet.

~~_____~~ Eh bien , lui dis-je ! où en est le gros ver ? —
 Avril 26. Il est comme mort , & il n'en reviendra pas. —

En quel état le voyez-vous à présent ? — Le remède de ce matin la brûlé , il est tout retiré , & il s'en va comme par écailles ; son corps s'est même séparé en deux à l'endroit d'un anneau. — Avoit-il beaucoup de ces anneaux dans la longueur de son corps ? — Il en avoit trois de couleur tirant sur le bleu ; & c'est à l'un de ces trois anneaux que son corps a été coupé par la violence du remède. — Mais au moins êtes-vous bien sûre qu'il n'en peut revenir ; & croyez-vous qu'il ne soit pas prudent de prendre demain un second verre du remède ? — Eh non ! c'est inutile , je suis sûre que dans une bonne heure il sera mort ; il mourra peu de moments après mon réveil. —

J'aurois bien désiré , ajoutai-je , que vous pussiez rendre ce ver par la bouche. — Cela n'est plus possible ; si vous m'aviez fait prendre un léger vomitif ce matin , au sortir du baquet , peut-être aurois-je pu vomir ce ver ; mais il n'est plus temps à présent , il est déjà trop détruit , & il ne peut plus passer que par en bas. — Où le voyez-vous à présent ? — Il commence à s'en aller par morceaux ; sa tête & la moitié de son corps sont encore dans l'estomac ; cette moitié s'est nouée dans les premiers efforts que le ver a fait ce matin , sa queue

quève est déjà descendue dans les intestins. —

La moitié qui est dans l'estomac, est-elle encore vivante ? — Elle remue tant soit peu, mais elle fera bientôt morte. — Voyez-vous ses yeux ouverts ? — Je les vois beaucoup moins, ils me paroissent s'être enfoncés ; il a toujours la bouche ouverte, & il lui manque une de ces especes de dents que j'avois cru lui voir. — Croyez-vous d'en rendre quelques morceaux un peu entiers — Je n'en suis pas sûre encore : je crois cependant que je pourrois bien rendre une partie de sa tête, parce qu'elle est plus dure. — Voyez-vous des os à cette tête ? — Ce ne sont pas des os, mais c'est quelque chose de plus dur que la chair. — Serez-vous long-temps à rendre ce ver ? — Cinq ou six jours. — Pendant ce temps-là vous fera-t-il quelque mal ? — Il me donnera seulement des maux de cœur & des dégoûts. — Prendrez-vous également votre lait soir & matin ? — Non, la corruption du ver le feroit aigrir. Vous voyez, ajouta d'elle-même ma malade ; vous voyez que ce ver est bien malade à présent, il est presque mort. Eh bien ! Si j'avois pris du café, à midi, il auroit encore pu en revenir.

Je continuai. Faudra-t-il vous purger bientôt ? — Oui : à commencer de dimanche prochain, il faudra me donner pendant trois

Avril 26.

jours, dans ma soupe, une prise de rhubarbe. — Ce ver vous a-t-il fait beaucoup de mal au gosier ce matin ? — Il ma mordu au moment où il s'est débattu, & je vois à présent qu'il a emporté le morceau ; j'en souffrirai encore pendant deux ou trois jours. — Vous m'avez dit dernièrement que vous voyiez encore dans votre estomac de petits vers ? — Ils y sont bien encore, mais ils ne sont pas de la même espèce que le gros. Celui-ci étoit seul de son espèce ; le remède qui l'a tué n'a rien fait aux autres ; il faudra, pour chasser ceux-ci, me faire prendre du lémitochorton sept ou huit jours après ma rhubarbe. Je vomirai ces petits vers, comme j'en vomis quatre autres dernièrement.

& Pensez-vous, repris-je ensuite, que Mlle.***, (femme qui suivoit alors le traitement du baquet, & dont on ne connoissoit point la maladie ;) pensez-vous qu'elle ait aussi des vers ? — Je ne suis pas bien en communication avec elle, & je la vois peu ; je crois pourtant que les vers entrent pour beaucoup dans les causes de son mal. — Feroit-on bien de lui donner le remède que vous avez pris vous-même ? — Non, il ne seroit pas bon pour elle. Sur cela, je fis à ma malade l'énumération d'un grand nombre de remèdes pratiqués contre les vers par les médecins. Elle

approuva pour Mlle. *** l'infusion d'écorce
de racine de mûrier, de plantain & de pourpier.
J'indiquai, comme de moi-même, ce remède
à Mlle. ***; il lui fit le plus grand bien, &
la soulagea beaucoup.

Avril 26.

Quel mûrier doit-on choisir, demandai-je
à ce sujet à ma malade, celui qui nourrit les
vers à soie, ou bien celui qui donne des mûres
noires? — Celui des vers à soie. — Cette
écorce seroit-elle également bonne pour des
enfants? — Oui; mais alors il faudroit prendre
de préférence celle de la racine de mûrier à
mûres noires. — Les enfants ont quelquefois
au fondement de petits vers qui les fatiguent.
Quel remède pensez-vous qu'on pourroit leur
faire? — Rien autre chose que de leur laver
le fondement avec de l'extract de saturne, &
leur donner des lavements d'eau de savon. —
Dans le remède que vous avez pris, que croyez-
vous qui ait tué votre ver? — La graine de
chanvre toute seule lui auroit fait beaucoup
de mal, mais elle ne l'auroit pas tué; il falloit
pour cela qu'elle fut jointe à l'écorce d'oranges
ameres. — Dans quel état voyez-vous actuel-
lement ce ver? — Il est presque mort; tout à
l'heure il tenoit encore sa tête élevée, & son
corps remuoit un peu en arc; à présent sa tête
est penchée & son corps ne bouge plus.

Pendant cette conversation, ma malade

Avril 26.

commença à ressentir de fortes coliques, & bientôt elles devinrent très-violentes; ces coliques étoient les mêmes que celles qui caractérisoient autrefois la venue des regles. Ma malade m'avoit annoncé, depuis long-temps, qu'elle les prendroit le 26 pendant le magnétisme du soir. Elle souffroit au point de se tordre; pour lors elle me pria de la magnétiser, en mettant une de mes mains à plat sur ses reins, & l'autre sur son estomac. Les coliques diminuerent un peu; mais ma malade avouant que ce petit soulagement étoit en diminution du travail nécessaire de la nature, elle ne tarda pas à me prier de remettre mes mains un peu sur son ventre, & plus long-temps sur ses genoux. Ce procédé ramena bientôt les coliques violentes. Je demandai à ma malade si ces coliques seroient les mêmes après son réveil. J'en aurai constamment pendant trois jours, c'est le temps ordinaire de mes époques, mais elles seront bien moins fortes lorsque je serai éveillée; elles augmenteront pendant mes crises, parce que c'est le temps où le magnétisme donne plus de force à la nature. Une chose m'étonne, repris-je alors; il y a plus de trois semaines que vous m'aviez annoncé cette époque du 26; & cependant vous ne soupçonniez pas même dans ce temps-là que vous eussiez des vers. Ce sont,

Avril 26.

répondit ma malade, deux choses très-différentes. Je voyois bien alors quelque chose dans mon estomac; mais ce quelque chose ne me faisant rien éprouver qui fût nouveau pour moi, mon attention ne s'y portoit point, & je ne savois pas ce que c'étoit; au lieu qu'à la manière dont je voyois mon sang reprendre une circulation nouvelle, & se porter en bas, je pouvois très-bien juger dès-lors que le travail de mes regles se feroit le 26.

Je proposai ensuite à ma malade quelques questions sur la pratique du magnétisme, pour certains malades que j'avois alors en vue. Que pensez-vous, lui dis-je, de cette méthode à contre sens, qu'on emploie quelquefois pour endormir de force les malades? — Je pense, me répondit-elle, qu'on leur fait beaucoup de tort; chaque fois qu'on les endort ainsi, on retarde leur guérison de plusieurs jours. — Mais ne verriez-vous pas quelque manière d'endormir les malades sans leur faire tort, sur-tout lorsqu'on voit qu'ils souffrent beaucoup? — Sans doute, il y en a une. Il faut d'abord les charger fortement de fluide, de la tête aux pieds; & après cela appliquer pendant long-temps une main sur leur partie souffrante, tandis qu'on fait opposition avec l'autre main, afin d'amener sur cette partie tout le courant du fluide; ou bien, charger

Avril 26.

de nouveau cette partie souffrante avec la baguette. Cette surcharge de fluide les endormira, pour peu qu'ils en soient susceptibles; mais on auroit beau faire, on n'endormiroit point un malade, dont la maladie ne demanderoit pas cette crise. — Si une femme souffroit & avoit des convulsions, parce que ses regles ne coulant pas, le sang se porteroit au cerveau, comment faudroit-il la magnétiser? — Ma malade, à cette question, se leva pour me montrer sur moi-même la manière dont il faudroit procéder en pareil cas. D'abord elle mit ses deux pouces joints sur le sommet de ma tête; puis elle les descendit assez vivement, l'un par devant, l'autre par derrière, suivant le milieu de mon corps jusqu'à ma ceinture. Elle répéta cette manipulation pendant long-temps, ramenant, à chaque fois & en dehors, ses pouces sur ma tête, & ayant soin de les y faire joindre à chaque fois, avant de les descendre en bas. Mais, repris-je, si cette femme en ce moment étoit couchée, & qu'on ne pût conséquemment faire ce que vous venez de me montrer, comment faudroit-il donc s'y prendre? — Il faudroit alors passer une main à plat sous ses reins, & conduire pendant long-temps l'autre main, les doigts en pointe de la tête à la ceinture; ou bien, faisant face à la

malade, lui présenter de loin les mains étendues, & les faire descendre lentement le long de ses côtés, jusqu'à sa ceinture; ou bien encore, tenir une main à plat sous ses reins, & ramener long-temps & vivement l'autre main aussi à plat, de son col à sa ceinture. —

Si une femme avoit les reins très-foibles, comment la magnétiserait-on? — Il faudroit tenir une main fixe sur son estomac, & descendre pendant long-temps l'autre main depuis sa nuque jusqu'au croupion. On rappelle aussi le sang en bas, en mettant les deux mains en opposition sur le ventre & sur les reins; d'abord à plat, & ensuite les doigts en pointe, & un peu éloignés du corps. — Si l'on vouloit endormir la femme dont je vous parlois tout à l'heure, & dont le sang se porte trop abondamment au cerveau, comment faudroit-il faire? — Il faudroit descendre les mains, du col aux hypocondres, laisser la gauche à plat sur l'hypocondre droit, & remuer la droite à rebours, sur l'hypocondre gauche, mais toujours le pouce fixé sur l'estomac, & sans ramener jamais la main au cerveau.

Je voulus ensuite répéter à ma malade une partie des expériences que j'avois déjà faites sur la nature du fluide, tandis que je tenois ma main en opposition avec la sienne, & qu'elle prenoit plaisir à voir le fluide cir-

Avril 26.

culer & se joindre entre nos mains, ainsi qu'elle l'avoit vu anciennement. M. T. *** qui se trouvoit présent, voulut éprouver une seconde fois ma malade; il voulut m'éprouver moi-même, & s'assurer qu'il n'y avoit aucune connivence entr'elle & moi; il se plaça, en conséquence, très-près de nous; & par un mouvement que je n'apperçus pas moi-même, il plaça son pouce dans le même plan horizontal où se trouvoient la main de ma malade & la mienne, de façon que son pouce se dirigeoit perpendiculairement sur la colonne de fluide, supposée existante entre nos deux mains.

Ma malade, quoique les yeux bien couverts, fut la première à s'appercevoir de cette manœuvre. Le fluide qui sort du pouce de M. T. ***, dit-elle, est plus foible que le vôtre. — A ces mots, portant les yeux sur ce pouce, je jugeai de l'intention de M. T. ***; & entrant dans ses vues, je demandai à la malade quelle étoit la direction de ce nouveau fluide. — Le fluide de M. T. ***, dit-elle, en approchant la main qu'elle avoit libre très-près du pouce d'où elle le voyoit partir, part de là & va là; & en disant ces paroles, elle traçoit exactement une perpendiculaire à la colonne de fluide qui étoit entr'elle & moi. Pendant qu'elle traçoit ainsi lentement cette

ligne imaginaire , M. T. *** , toujours sans
m'en prévenir , changeoit la position de son Avril 26.
pouce , & l'élevant par-dessus & entre nos
deux têtes , il lui donna une direction ver-
ticale , tombant à plomb sur la colonne tou-
jours existante de nos fluides.

La malade , toujours sur le même ton de la
conversation , acheva par nous dire : à pré-
sent le fluide de M. T. *** , a un peu plus
de vitesse , mais il est toujours aussi pâle ; il
part de là , dit-elle , en portant sa main près
du pouce qui étoit toujours suspendu , &
tombe jusqu'à terre en traversant la colonne
de nos deux fluides. Et en disant cela , elle
traca dans l'air une verticale qui coupoit à
angles droits cette colonne.

Je mis fin à ces expériences , pour faire à
ma malade de nouvelles questions. Pensez-
vous , lui dis-je , qu'il y ait une saison de
l'année où le fluide ait plus de force ? — Oui :
il en a moins en hiver qu'en été , mais c'est
sur-tout dans la saison où nous sommes qu'il
en a davantage. — Le fluide a-t-il aussi plus
de force à certaines heures du jour ? — Sans
doute : il en a beaucoup plus depuis onze heure
du matin jusqu'à trois heures après-midi ;
on pourroit bien dire jusqu'à quatre , & même
quatre & demie ; mais il est plus sûr de dire
jusqu'à trois. — D'où vient le fluide ? — De

Avril 16.

la terre & de l'air; il en vient davantage de la terre, mais celui de l'air est plus pur: celui-ci cependant agiroit bien moins sur nous, s'il ne se mêloit avec celui qu'il fait sortir de la terre. — Par où recevons-nous le fluide? — Nous le recevons par toute notre peau, encore plus par les jointures, mais sur-tout par la tête. — Quand on veut calmer un malade fort agité, on le prend ordinairement par les pouces des pieds: quel effet produit-on alors sur lui? — Cette maniere de calmer n'est pas toujours la meilleure; il est même certains malades auxquels on feroit ainsi beaucoup de mal, il est vrai que ce n'est pas le plus grand nombre. On calme de cette maniere, en ce qu'on attire le fluide en bas, qu'on l'empêche de se porter avec trop de force sur les parties malades, & qu'on le fait circuler plus vite de la tête aux pieds.

Ma malade continuant à souffrir beaucoup de ses coliques, elle voulut marcher un peu, disant que cela la soulageroit; après quoi, sentant qu'elle ne tarderoit pas à se réveiller, elle retourna d'elle-même s'asseoir à la place qu'elle avoit quittée: je ne voudrois pas, me dit-elle, lorsque je me réveillerai, m'apercevoir que j'ai marché en dormant; cela m'inquiéteroit & me gêneroit pour m'endormir une autre fois. Quelques instants après,

elle se réveilla. Sa crise avoit duré environ une heure & demie. Lorsque je la quittai, après l'avoir calmée, elle avoit encore des coliques ; mais elles paroissoient être beaucoup moins fortes que celles qu'elle avoit eues en dormant : elle se plaignit aussi d'une grande pesanteur à l'estomac ; mais ce qui la surprit beaucoup, c'est que ce poids lui paroissoit être descendu plus bas qu'il n'étoit le matin ; & elle le sentoît, en effet, au-dessous de l'estomac.

Avril 26.

Les réponses que ma malade venoit de faire à mes questions sur la nature & les principaux effets du fluide, commencerent à me donner, sur ce sujet, les idées générales que j'ai indiquées dans l'essai sur la théorie : ce fut alors que je pensai que le fluide est généralement répandu dans l'espace ; que l'essence de ce fluide est le mouvement ; que c'est lui qui, par son action continuelle, forme, développe, détruit & décompose tous les êtres matériels existant dans la nature ; qu'indépendamment du mouvement propre à ce fluide, & qui lui est essentiel, il reçoit encore un surcroît de vitesse & diverses directions, par l'action de tous les corps en mouvement & principalement par celle du soleil. Je crus voir que les différentes manieres dont ce fluide agit & réagit devoient conduire un jour à

Avril 26.

l'explication de la plupart des phénomènes dont les causes nous sont encore inconnues. Je vis pourquoi ma somnambule m'avoit dit que le fluide a plus de force en été qu'en hiver, & qu'il agit plus fortement pendant le gros du jour : j'en conclus que si les animaux réparent dans le sommeil la déperdition de mouvement qu'ils font pendant la veille, leurs sommeils doivent donc être plus longs en hiver qu'en été ; & que ces animaux doivent employer d'autant plus de temps à réparer le mouvement, que ce mouvement est plus rare. Je soupçonnai que la chaleur pouvoit bien être autre chose que l'action de ce même fluide dont le mouvement est accru à l'excès par une cause quelconque : je soupçonnai encore que si la lumière n'est point ce fluide même, elle en diffère assurément très-peu par la manière dont elle est modifiée.

On verra par la suite que de nouvelles expériences étendirent ces idées générales que la conversation de ce jour m'avoit fait naître : je rapporterai ces expériences, dont j'ai déjà garanti le résultat, parce que je les fis avec le plus grand soin ; & quant aux idées systématiques, je ne les tairai point, puisque ce sont les miennes ; mais je les soumettrai volontiers, comme j'ai déjà fait, au jugement des gens plus éclairés que moi, & qui, admet-

tant mes expériences, sauront sans doute en tirer des conséquences plus certaines & plus étendues.

Avril 26.

Le 27, au matin, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une assez bonne nuit; elle n'avoit point toussé, & elle n'avoit pas été obligée de prendre de la nourriture comme elle faisoit auparavant toutes les nuits; elle avoit quelques coliques qui devinrent plus fortes lorsque je la magnétisai.

Avril 27.

L'après-midi, dès que la Dlle. N. fut en crise, je revins à la questionner sur son époque du 15 mai, sur laquelle je désirois avoir quelques détails. Êtes-vous toujours assurée d'avoir vos règles le 15 mai? — Oui, j'en suis très-sûre. Le matin de ce jour-là je commencerai à avoir de légères coliques: elles augmenteront pendant le magnétisme du soir; puis je serai triste & accablée; enfin, vers huit heures & demie, je me plaindrai d'un mal de tête très-violent: en ce moment vous pouvez-êtré assuré que mes règles commenceront à couler. — Pourquoi donc aurez-vous mal à la tête en ce moment? — C'est que le sang sera pour lors en grande fermentation, & qu'il se portera à la tête. — Faudra-t-il vous magnétiser? — Non: le mal de tête diminuera dans la nuit; j'en aurai bien un

Avril 27.

peu pendant les trois jours de mon époque ; mais il ne sera pas aussi fort.

Je continuai : voyez-vous aujourd'hui votre ver ? — Il est mort & divisé par morceaux : sa tête est partagée en deux ; tout est brûlé. — Où sont à présent les débris de ce ver ? — Une moitié est déjà dans les boyaux ; l'autre moitié est plus bas que l'estomac, où il ne reste plus que les morceaux de la tête. — Rendrez-vous bientôt ce ver ? — Je commencerai à le rendre vendredi prochain, en matieres noires & jaunâtres. — Quand faudra-t-il vous purger, & avec quoi ? — Avec trois prises de rhu-barbe ; & je commencerai dimanche.

Pourriez-vous, ajoutai-je, me dire comment il faut magnétiser quelqu'un qui a les hémorroides ? — Il faut tenir une main, les doigts en pointe, sur le sommet de la tête, & descendre l'autre, pendant long-temps, le long des reins ; puis, des deux mains, le long des côtés, & remuer circulairement la main droite sur le côté gauche.

Je repris encore : sur ce que vous me dites hier au sujet du fluide, j'ai quelques questions à vous faire. Vous me dites, par exemple, que le fluide est plus abondant de onze heures à trois ; en verriez-vous la raison ? — Je vois que c'est le soleil qui donne le fluide de l'air : ce fluide en fait sortir encore davantage de la

terre, & il l'attire; c'est pour cela qu'il y a moins de fluide pendant la nuit, le matin & le soir, & lorsque le soleil agit moins. — Le fluide suit-il le mouvement du soleil du levant au couchant? — Il le suit bien un peu, mais très-peu. — Si l'on vouloit magnétiser en plein air, pensez-vous qu'un vent violent dérangerait la direction du fluide? — Oui, il la dérangerait un peu, & on ne pourroit pas magnétiser d'aussi loin. — En seroit-il de même du soleil? Et, par exemple, si l'on fermoit bien les volets d'une fenêtre, de manière que le soleil n'entrât plus dans la chambre que par un petit trou, croyez-vous que ce rayon de soleil ne changeât pas la direction du fluide de ma baguette? — Il ne la dérangerait pas, mais il changeroit les effets, & le magnétisme seroit beaucoup plus fort après avoir passé au travers du rayon du soleil.

Avril 27.

Après une heure & demie de sommeil, ma malade se réveilla; je la calmai, & la laissai sans autre mal que ses coliques ordinaires.

Le 28, en arrivant au baquet, la Dlle. N. m'assura qu'elle avoit passé une fort bonne nuit: ce qui la surprenoit beaucoup, c'est que, s'étant réveillée pendant la nuit, elle n'avoit point toussé; elle n'avoit point été forcée de manger comme cela lui arrivoit de-

Avril 28.

Avril 28. puis long-temps, & presque toutes les nuits elle sentoît toujours une pesanteur plus bas que l'estomac, mais elle étoit un peu moindre que la veille; du reste les coliques critiques ne l'avoient point quittée.

L'après-midi, la Dlle. N. ne fut pas plutôt entrée en crise, qu'elle me dit qu'elle voyoit le sang remonter à la poitrine & à la tête: prévoyant que ce sang la feroit touffer, elle me pria de la magnétiser de manière à le faire redescendre; elle-même m'indiqua ce que je devois faire pour cela. Je tins, pendant long-temps, mes mains à plat sur ses genoux; &, au bout d'un quart d'heure, elle me dit que sa poitrine étoit bien dégagée, que les coliques avoient augmenté en proportion, mais que pour débarrasser sa tête il falloit la magnétiser, en lui présentant de face, & d'un peu loin, mes deux mains étendues, les doigts allongés & joints vis-à-vis son gosier, & en les descendant plusieurs fois le long des côtés jusqu'à sa ceinture. Ce genre de magnétisme dégagea la tête entièrement: ma malade me répéta ensuite ce qu'elle m'avoit dit la veille, que le lendemain vendredi elle commenceroit à rendre son gros ver; que le matin elle auroit un peu de diarrhée; que cette diarrhée augmenteroit beaucoup le soir, & quelle dureroit jusqu'à ce qu'elle eût rendu le ver en

matieres

matieres jaunes & noires ; elle m'assura enfin
 que le lendemain , son époque étant finie , Avril 28.
 elle n'auroit plus de coliques.

Je revins ensuite à mes questions sur le fluide. Ces jours derniers , lui dis-je , vous m'assuriez que le fluide de la terre est plus abondant , & que ce que vous appelliez le fluide de l'air est plus pur ; pourriez vous m'en donner la raison ? — Je ne l'apperçois pas encore bien nettement : je vois cependant qu'il y a plus de fluide dans la terre , ou que ce fluide est plus épais , parce que dans la terre il y a beaucoup d'eau , & qu'il sort de cette eau des vapeurs qui se mêlent avec le fluide ; je crois que ce sont ces vapeurs qui rendent le fluide de la terre moins pur & moins sain : il faut que le fluide de la terre , pour être bon , soit mêlé avec celui de l'air. — D'où vient donc le fluide de l'air , & comment sort celui de la terre ? — Le fluide sort de la terre quand il est pressé par celui de l'air : il en sort lentement , & à mesure que celui de l'air prend plus de force ; c'est pour cela que ce fluide est plus abondant entre onze heures du matin & trois heures après midi qu'aux autres heures de la journée : il lui faut tout le matin pour être entièrement forti ; & dès trois heures après midi , le fluide de l'air n'a plus assez de force pour l'atti-

Avril 28.

ter. — D'après cela, il sembleroit que le fluide de l'air vient du soleil? — Je ne vois pas bien s'il en vient tout, je fais seulement qu'il y en a davantage, ou qu'il a plus de force, quand il fait soleil. Pensez-vous qu'un nuage qui nous cacheroit le soleil, à midi, diminueroit la force du fluide? — Sans doute: il en auroit beaucoup moins tant que le soleil seroit caché.

La Dlle. N. avoit discontinué, depuis deux jours, de prendre son lait soir & matin; mais elle buvoit toujours, & à sa soif, de l'eau magnétisée. Je magnétisois cette eau en faisant, à sa surface, quatre cents passes de mes pouces sur la quantité d'environ quatre bouteilles: je fus curieux de lui présenter, pendant sa crise, un verre de cette eau; elle la trouva très-lumineuse; elle voyoit un courant de feu qui entroit continuellement dans cette eau, & qui la rendoit fort agréable à boire; elle but avec passion ce verre d'eau, & elle la trouva très-bonne. Je lui demandai quel goût pouvoit avoir cette eau? Il semble, me répondit-elle, qu'on y a mêlé des pierres brûlées; elle a bien encore un autre goût que je ne saurois définir.... C'est comme un goût de fable.... Elle est excellente; & je voudrois pouvoir la goûter de même lorsque je suis éveillée. Ce goût singulier que

ma malade, étant en crise, trouvoit à l'eau magnétisée, pourroit fournir peut-être bien des réflexions sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister ici : je me contente de faire remarquer à ce sujet combien certains sens acquièrent de délicatesse chez le somnambule, & lorsqu'ils ne sont plus que des prolongements du sens intérieur.

 Avril 28.

Ma malade ne tarda pas à se réveiller, & son sommeil ne fut que d'environ sept quarts d'heure.

Le 29, il n'y eut rien de nouveau au baquet. La Dlle. N., en se levant, avoit eu un commencement de diarrhée, qu'elle attribua à quelque mauvaise digestion : les coliques avoient entièrement disparues.

 Avril 29.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, j'appris que la diarrhée avoit beaucoup augmenté. J'avois pris auparavant la précaution de recommander, à l'insçu de la Dlle. N., qu'on m'avertît & qu'on ne jetât rien : je vis, en effet, une grande quantité de matières d'un jaune tirant sur le noir : je ne vis pour cette fois rien d'entier, mais je trouvais une grande abondance de poils grisâtres, d'environ six lignes de longueur, répandus çà & là & par flocons, dans le reste des matières. Je ne doutai pas que ces poils ne fussent une

Avril 29.

es livA

partie de la dépouille du ver : la couleur des matieres qui m'avoient été annoncées depuis long-temps par ma malade, ne me laissa pas douter non plus que ces matieres ne provinssent de la décomposition du ver ; je ne désespérai point d'en trouver par la suite quelque morceau plus entier.

Ma malade entra en crise comme à l'ordinaire : je lui proposai de reprendre nos anciennes expériences sur le fluide, que nous avions interrompues, depuis quelques jours, dans la crainte de réveiller le ver ; elle y consentit avec plaisir.

Je commençai par répéter une partie des épreuves que j'avois déjà faites si souvent en mettant mes doigts, en pointe, en opposition avec ceux de ma malade ; j'obtins les mêmes résultats. Une fois j'essayai de donner à mes doigts un mouvement très-vif : ma malade tressaillit ; elle retira vivement sa main, en disant que je la chargeois trop, & qu'elle avoit la main & le bras tout en feu. Une autre fois, tandis que nous tenions nos deux mains en opposition & à un pied de distance l'une de l'autre, je plaçai, à peu près au milieu de cet intervalle, une loupe de verre de deux pouces de diametre, ma malade vit nos deux fluides arriver de part & d'autre jusqu'à la loupe ; mais elle me surprit d'abord

— Au contraire, il en sortoit beau-

partie de la déposition des

beaucoup, lorsqu'elle ajouta que ces fluides s'échappoient ensuite tout autour de la loupe. Je conjecturai depuis que cet effet étoit provenu de la grande divergence que nos fluides avoient acquis respectivement en traversant le verre : voici la manière dont je m'y pris pour m'en assurer.

Avril 29.

Je présentai la baguette d'acier ; & après m'être assuré que ma malade en voyoit sortir le fluide, sous la forme d'un cylindre beaucoup plus gros que le petit bout de la baguette, & pétillant d'étincelles brillantes, je plaçai ma loupe au devant de la baguette, & à quatre pouces environ de distance du petit bout. Ma malade fit d'abord une exclamation, & elle se récria sur ce qu'elle voyoit ; je la priai de me le dire sans lui faire d'autres questions. Je vois, me répondit-elle, votre fluide qui s'élargit déjà beaucoup au sortir de la baguette, s'élargir bien davantage encore après qu'il a traversé le verre ; il forme bientôt un rouleau presque aussi large que le verre : ce nouveau fluide n'a pas, à beaucoup près, autant d'étincelles brillantes qu'il en avoit en arrivant au verre ; mais aussi il court infiniment plus vite. — Puisque le fluide, repris-je, est moins brillant lorsqu'il est sorti du verre, il seroit donc moins d'effets ? — Au contraire, il en seroit beau-

Avril 29.

coup plus : la couleur , a la verité , est moins vive ; mais aussi il va bien plus vite , & il chargerait bien davantage dans le même temps. Je crois , en effet , continua ma malade , que si l'on vouloit charger très-fortement quelqu'un , on n'auroit qu'à placer un verre , comme celui-là , au devant de son estomac ; puis le magnétiser pendant quelque temps avec la baguette , & seulement depuis la tête jusqu'à l'estomac , en s'arrêtant davantage vis-à-vis du verre ; & enfin , placer le verre , pendant quelques instants , devant sa tête.

Je crus pouvoir conclure de cette expérience , que les étincelles , ou les parties grossières de feu dont mon fluide se trouvoit chargé au sortir de la baguette , avoient été absorbées par le verre qui , de sa nature , a sans doute beaucoup d'affinité avec ces parties de feu ; & que ce qui en étoit resté à la colonne de fluide , avoit acquis dans son passage au travers de la loupe , & par la résistance qu'il y avoit éprouvée , plus de divergence & une plus grande vitesse ; ce qui supposeroit une différence essentielle entre le fluide de la lumière , qui auroit convergé à la sortie de la loupe , & le fluide magnétique qui divergeoit. Peut-être aussi cette différence n'est que la suite de la différente analogie de chacun de ces fluides avec le verre :

(ceci entraîneroit dans un traité général de physique) ; de sorte qu'avec moins de ces parties grossières de feu, il devoit cependant produire plus d'effet en raison de l'augmentation de sa surface, & sur-tout de sa vitesse ; ce qui prouve qu'on a eu raison de supposer des modifications différentes du fluide dans son passage au travers des différents milieux.

Je voulus ensuite présenter à ma malade une petite boussole renfermée dans une boîte de cuivre ; ma malade ne vit sortir de la pointe aimantée qu'une vapeur légère, laquelle n'augmenta point lorsque ma malade opposa son pouce à la pointe aimantée. J'aurois bien désiré de pouvoir pousser plus loin cette expérience ; mais, outre que la boussole étoit trop petite pour donner des effets bien sensibles, je fus encore forcé de m'arrêter bientôt, parce que je m'aperçus que ma malade en étoit fort fatiguée : j'ai reconnu depuis que la boîte de cuivre avoit vraisemblablement produit cet effet.

La Dlle. N. se réveilla bientôt, & je la laissai dans un état très-tranquille.

Le 30, au baquet la Dlle. N. me dit qu'il lui étoit sorti sur tout le corps un grand nombre de petits boutons : j'aurai bien de

 Avril 29.

 Avril 30.

Avril 30.

cette éruption, & je la regardai comme étant une suite des efforts que la nature avoit fait pour le travail des regles; du reste, la diarrhée continuoit toujours.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, je commençai par examiner les matières noires & jaunâtres qu'elle avoit rendues: j'y trouvai encore quelques poils de la même couleur, mais en moindre quantité que ceux que j'avois vus la veille; puis je commençai à magnétiser la Dlle. N., qui s'endormit au bout de quelques minutes: elle me dit d'abord que le sang se portoit beaucoup à sa gorge & à sa poitrine, & elle me pria en conséquence de la magnétiser pendant quelque temps sur le ventre & sur les genoux. Lorsque je la vis un peu plus tranquille, & que sa voix fut devenue moins rauque, je lui proposai de faire de nouvelles expériences, que j'avois projetées d'après celles de la veille; ma malade le voulut bien. Je vais rapporter succinctement ces expériences, dans lesquelles j'eus toujours le plus grand soin de laisser parler ma malade, sans lui faire jamais aucune question qui pût provoquer en aucune façon ses réponses.

Après lui avoir présenté la baguette comme de coutume, & m'être assuré qu'elle en voyoit fortir le fluide, je dirigeai cette baguette vers

Avril 21.

le milieu d'une loupe beaucoup plus grande que celle que j'avois employée la veille, & qui avoit environ six pouces de diamètre. Ma malade vit le fluide sortir, en s'élargissant, du petit bout de la baguette; & après avoir traversé la loupe, ce fluide s'élargissoit encore plus, mais il étoit moins brillant: elle observa seulement qu'après avoir traversé la grosse loupe, il paroïssoit avoir un peu plus de vitesse qu'il n'en avoit eu au sortir de la petite loupe; ce qui me confirma dans ce que j'avois pensé la veille, que l'augmentation de vitesse étoit sans doute produite par la résistance que le fluide éprouvoit en traversant le verre, résistance qui devoit s'accroître en raison de l'épaisseur du verre.

Je plaçai la petite loupe entre la grosse loupe & le bout de la baguette: ma malade vit le fluide diverger comme la veille, acquérir un surcroît de vitesse, & perdre un peu de son brillant en passant au travers de la petite loupe; & lorsqu'ensuite ce fluide eut traversé la grosse loupe, il lui parut encore moins brillant, mais il avoit beaucoup plus de vitesse. Cette seconde expérience acheva de me convaincre que le verre augmente la vitesse, & conséquemment l'action du fluide: j'en conclus que les baguettes de verre devoient magnétiser plus fortement que

Avril 30.

les baguettes d'acier, & qu'il seroit possible d'augmenter considérablement l'action du magnétisme, par l'interposition de plusieurs loupes de verre; au reste, ma malade n'aperçut jamais dans le verre de la loupe ni étincelles, ni plus de transparence.

Je dirigeai ensuite la baguette sur une bouteille de verre pleine d'eau magnétisée: ma malade vit cette eau très-transparente & remplie d'étincelles brillantes; mon fluide, sans avoir changé de direction, lui parut sortir de la bouteille, aussi brillant, à peu de chose près, qu'il y étoit entré; mais il avoit acquis beaucoup de vitesse, plus même qu'en traversant la loupe de verre. Je substituai à la bouteille d'eau magnétisée, une autre bouteille pleine d'eau non magnétisée: ma malade vit le fluide passer au travers de l'eau, & y faire comme une séparation lumineuse en forme de cône: il sortoit ensuite de l'eau avec plus de vitesse, mais il étoit moins brillant. Ma malade remarqua qu'en traversant l'eau, le fluide s'étoit chargé d'une partie de cette eau, qu'il entraînoit sous la forme d'une vapeur; ceci vint à l'appui de ce qu'elle m'avoit dit la veille, que le fluide de la terre n'est plus épais & moins pur que celui de l'air, que parce qu'il est chargé des vapeurs de l'eau qui est renfermée dans le sein de la terre.

 Avril 18.

Je présentai la baguette devant un pain de
 cire d'Espagne rouge, d'environ huit lignes
 d'épaisseur; cette cire intercepta en grande
 partie la colonne de fluide: ma malade vit
 ce fluide s'échapper à droite & à gauche; &
 ce qui traversoit la cire n'étoit plus qu'une
 fumée légère & sans brillant; je fis la même
 épreuve avec un pain de cire jaune, & j'eus
 les mêmes résultats: j'en conclus ce jour-là
 que le fluide universel étoit sans doute le même
 que le fluide électrique. On verra par d'au-
 tres expériences que je fis dans la suite, que
 ces deux fluides sont très-différents, & que
 s'ils ont le même principe, ce dont je ne
 doute nullement, j'ai eu lieu de penser qu'ils
 diffèrent, du moins quant à leur modification.
 Je voulus essayer de placer une loupe de
 verre entre la baguette & le pain de cire: le
 fluide augmenta bien de vitesse en traversant
 cette loupe, mais il ne s'en perdit pas moins
 en arrivant sur la surface de la cire; & le peu
 qui traversa cette cire ne fut jamais qu'une
 fumée très-légère.

Je dirigeai ensuite la baguette sur une pièce
 d'argent: ma malade vit le fluide s'échapper
 de tous côtés sur la surface de l'argent, comme
 il avoit fait sur celle de la cire; mais au lieu
 de se perdre tout au tour, elle observa qu'il
 faisoit une espèce de remous sur les bords

Avril 30.

de la piece; & que revenant sur lui-même, il refluoit sur la baguette & sur ma main; il ne passoit qu'une foible vapeur de l'autre côté de l'argent.

A cette piece d'argent je substituai une piece de cuivre un peu épaisse: ma malade vit encore le fluide s'arrêter sur la surface du cuivre, comme il avoit fait sur celle de l'argent; mais au lieu de refluer sur la baguette, il lui parut se perdre dans l'air, ou être absorbé par le cuivre, comme il l'avoit été par la cire. Une autre piece de cuivre plus mince produisit les mêmes effets; seulement la vapeur qui paroissoit traverser cette seconde piece fut un peu plus abondante que celle qui avoit traversé la première.

Les épreuves que je fis alors sur l'argent & sur le cuivre servent à rendre raison de l'horreur que la plupart des somnambules montrent pour ces métaux. Si l'argent renvoie sur un malade son propre fluide, il doit le surcharger & le fatiguer. Si vous mettiez, me disoit ma malade, une piece d'argent sur le milieu de ma cuisse, par exemple, elle ne me feroit pas grand effet; mais si vous la placiez sur mon front, sur mon estomac ou sur quelqu'une de mes jointures, vous me feriez alors beaucoup de mal, parce que cet argent repoussant mon fluide, en gêneroit la

circulation. Eh, continua-t-elle, pourquoi peniez-vous que je fus fatiguée l'autre jour, après m'être regardée dans un miroir pendant que j'étois en crise? C'est que le métal qui est derrière la glace renvoya sur moi mon propre fluide, auquel le verre de la glace avoit encore donné plus de force: c'est aussi pour cela qu'on charge très-fortement un malade, en le fixant ou en lui présentant la baguette dans une glace. — Auriez-vous, repris-je, la même répugnance à toucher les autres métaux, l'or, par exemple? — Je ne fais, me répondit-elle, si l'or me fatigueroit autant; mais il me semble que je ne voudrois pas le toucher.

Sur cette réponse de ma malade, je fus curieux d'éprouver quel seroit l'effet du fluide sur l'or.

Pour cela je dirigeai la baguette sur une montre d'or, de manière que la boîte de la montre étoit tournée vers le bout de la baguette: ma malade tressaillit, & elle ne pouvoit se lasser d'admirer ce qu'elle voyoit: mon fluide, au sortir de la montre, lui parut être beaucoup plus vif & plus brillant qu'il n'étoit en sortant de la baguette; il avoit aussi bien plus de vitesse, & plus même qu'au sortir de la loupe de verre. Ce spectacle sembloit lui faire le plus grand plaisir à voir; mais je la

Avril 30.

Avril 30.

vois de temps en temps tressaillir & ressaillir, comme si cette vue l'eût trop changée. Je voulus m'assurer que tous ces effets n'étoient point produits par le verre de la montre, ou par l'émail du cadran. J'ouvris la montre, & je n'en opposai que la boîte seule au fluide. Ma malade observa absolument les mêmes choses, & elle en conclut que le magnétisme ne feroit jamais plus puissant, que lorsqu'on magnétiseroit à travers une plaque d'or. Je plaçai la loupe de verre entre la montre & la baguette. Le fluide, au sortir de la montre, avoit une vitesse si prodigieuse, que ma malade ne put l'exprimer. Je présentai ensuite la baguette devant une pelle de fer. Ma malade en vit sortir le fluide tel qu'il y étoit entré, & ayant absolument la même vitesse; elle observa seulement que sa couleur étoit un peu moins vive. J'essayai encore de diriger la baguette sur une cloison de planches de sapin. Ma malade, placée de l'autre côté de la cloison, vit très-bien le fluide traverser; mais ce que je trouvai surprenant, sur-tout d'après ce qui m'étoit arrivé de contraire dans les expériences précédentes, c'est que ce fluide ne traversoit point aux endroits sur lesquels je dirigeois la baguette, & qu'il alloit passer dans les joints des planches. Je ne sus à quoi attribuer cette particularité sin-

gulliere & mais toutes les fois que je voulus faire la même épreuve, j'eus le même résultat. Je peux dire la même chose de toutes les expériences que j'ai rapportées plus haut, & que j'ai répétées nombre de fois avant de croire aux résultats. Je ne les rappellerai point aussi souvent dans la suite de ce journal, afin d'éviter les longueurs & les répétitions; mais ce que j'en ai déjà dit, est le résultat d'une multitude d'épreuves.

Toutes ces expériences paroissent faire beaucoup de plaisir à ma malade; mais comme je m'appergus qu'elles la fatiguoient un peu, je n'en fis pas d'avantage ce jour-là, & j'employai le reste de la séance à lui faire les questions suivantes.

Qu'arriveroit-il, lui demandai-je, à une personne qui auroit la moitié du corps plongée dans l'eau, & qu'on magnétiseroit de la tête aux pieds avec la baguette? — Le fluide se porteroit de préférence dans la partie plongée, parce que l'eau l'attireroit à elle; & la partie du corps qui seroit hors de l'eau, n'ayant plus assez de fluide à proportion, dessécheroit faute de mouvement, & la personne y auroit des douleurs. Il en seroit de même, quoique d'une manière plus lente & moins marquée, pour une personne qui seroit dans l'eau jusqu'à moitié du corps, & qu'on ne

Avril 30.

magnétiferoit pas ; la moitié plongée recevroit
 Avril 30. plus de fluide naturel , aux dépens de la
 moitié hors de l'eau. — Quel effet produisent
 les bains tièdes aux jambes ? Ils attirent en
 bas le fluide qui cherche l'eau , & le sang
 descend avec le fluide.

Je demandai ensuite à ma malade , si elle
 voyoit le jour où commenceroit son époque
 de juin : elle me répondit qu'elle ne le voyoit
 point encore , mais qu'elle le verroit le lende-
 main. Quelques instants après elle se réveilla ,
 elle ne se plaignit d'aucun mal , elle avoit
 seulement la poitrine un peu échauffée ; & je
 jugeai que le sang se portoit trop abondam-
 ment sur cette partie , à la suite de l'époque
 infructueuse qui venoit de finir.

 Le premier mai , la Dlle. N. ne fut point
 Mai 1. au baquet le matin , & je la magnétifiai chez
 elle. Elle me dit que sa diarrhée continuoît
 toujours : je voulus voir ce qu'elle avoit rendu ;
 & parmi les matieres jaunâtres mêlées encore
 de quelques poils gris , j'apperçus un morceau
 d'une espece de cartilage blanc & assez ferme ,
 que je soupçonnai avoir fait partie de la tête
 du ver (b) ; ce morceau étoit irrégulier ,

(b) Au moment où je donnois cet ouvrage à l'im-
 pression , j'ai été instruit d'un fait infiniment curieux
 mais

mais un peu bombé & arrondi. Je fus bien
 fâché de n'avoir pu découvrir d'autres vestiges Mai 1.

qui s'est passé tout récemment au traitement magnétique établi dans la ville de B***. Je m'empresse de faire connoître ce fait, vu que par la conformité la plus frappante, il vient merveilleusement à l'appui de celui que j'ai raconté, & qu'il a de plus le précieux avantage d'avoir pu être démontré par les signes extérieurs les moins équivoques. Voici ce fait.

« Vers la fin du mois de février dernier (1786),
 » la nommée ***, cuisinière de M. ***, professeur
 » en médecine, s'est mise au baquet pour des vomis-
 » sements journaliers, qui avoient résisté à tous les
 » efforts de la médecine. Au bout de quelques jours
 » de traitement, la malade est tombée dans le som-
 » nambulisme magnétique. Interrogée sur le sujet de
 » sa maladie, elle a répondu à son troisième ou
 » quatrième sommeil, qu'elle appercevoit dans son
 » estomac un gros reptile, couvert de mousse; mais
 » qu'elle ne le voyoit pas encore assez pour le définir
 » parfaitement. Elle ajouta qu'elle le portoit depuis
 » plus de quinze ans. Une somnambule, étant en
 » rapport avec elle, dit qu'elle voyoit aussi ce reptile,
 » non point couvert de mousse, mais très-velu; qu'il
 » avoit la tête du lézard, les yeux noirs d'un petit
 » oiseau; qu'il étoit d'une rondeur aplatie; que sa
 » largeur, dans une longueur de six à sept pouces,
 » étoit d'environ un pouce & demi, à commencer
 » de la tête; que le surplus de l'animal alloit toujours
 » en diminuant jusqu'à la queue, qui se replioit en
 » forme arrondie plusieurs fois sur elle-même.

» La malade s'est d'abord ordonné, tous les matins
 » à jeun, un verre de vin blanc sec, dans lequel on

Mai 1786

de ce monstre, mais je ne pouvois cependant
douter qu'il n'eût existé & qu'il ne fût dé-

« auroit fait infuser, dès la veille, une once de petit
« anis blanc. Ce remède, dit-elle, détruira de petits
« vers que j'apperçois aussi, & affoiblira le gros reptile,
« mais il ne le tuera pas. J'indiquerai quand il en
« sera temps, le remède qui doit le faire périr; en
« effet, quelques jours après, elle ordonna celui-ci
« en ces termes: il faut prendre du cresson noir, un
« raifort noir d'une livre à peu près, tirer le suc de
« l'un & de l'autre pour en faire un grand gobelet, y
« mettre infuser à chaud, dès ce soir, l'écorce rapée
« d'une orange amère, & un quart d'once de coriandre
« pilée. Je prendrai ce gobelet demain matin à jeun,
« & pour que j'aie moins de répugnance à l'avalier, il
« faut que je sois dans le sommeil magnétique. Je
« prendrai pareil remède trois jours de suite, toujours
« à jeun & endormie, & je répons que le second jour
« on pourra sonner son agonie. Elle ajouta: le qua-
« trieme jour, vous m'erez prendre un grain d'émé-
« tique, au moyen duquel je rendrai une partie de
« l'animal par le haut, pour convaincre les incrédules.
« Quant à la tête, elle ne pourroit pas passer par la
« même voie sans m'étouffer; ainsi, elle prendra la
« voie d'en bas.

« En effet, le quatrieme jour indiqué (9 mars 1786),
« après l'avoir endormie à sept heures du matin, on
« lui a fait prendre le premier gobelet du vomitif,
« & le second un quart d'heure après. Quelle partie
« de l'animal rendrez-vous, lui a-t-on demandé?
« Un morceau de la partie la plus large sans la tête,
« & plusieurs autres morceaux en pelotons, a-t-elle
« répondu. Une demi-heure & quelques minutes après

truit. Sa déposition & les matières jaunâtres
que ma malade avoit annoncées pendant que
le ver étoit encore vivant, me paroissoient
être déjà des preuves bien suffisantes: mais ce
qui achevoit de me convaincre, c'est que de-
puis le jour où ma malade avoit pris le re-
mede contre ce ver, les picottements fréquents
au gosier, les accès de toux convulsives, les
besoins de manger fréquemment & pendant
toutes les nuits, tous les symptômes enfin qui

Maison

avoit pris le second gobelet du vomitif, le vomis-
sement a commencé par une matière glaireuse,
partie noirâtre, partie verdâtre, mêlée dans l'eau
du vomitif; il a continué par le morceau dont
elle venoit de parler, de la longueur de neuf à dix
pointes, sur onze à douze lignes de largeur, de la
forme d'un gros boyau de bœuf, & recouvert en
partie d'une espèce de poil verdâtre. Le vomisse-
ment fini par seize petits morceaux de la largeur
de deux lignes & demie environ de différentes
longueurs, & recouverts aussi en partie d'un velu
verdâtre. Le gros morceau a été conservé dans l'eau
de vie & sera destiné.

Cette fille a dit, après son vomissement, qu'elle
ne pouvoit point encore indiquer la médecine qui
devoit faire partir le reste du reptile par le bas;
attendu qu'elle auroit ses règles le lendemain à
quatre heures du matin; ce qui s'est vérifié.

Ce fait s'est passé sous les yeux de quatre méde-
cins, de deux chirurgiens & d'un apothicaire,
sans compter dix-sept autres personnes.

Mais

avoient caractérisé l'existence du ver, avoient entièrement cessé, & tous à la fois, du moment que ma malade avoit eu pris la graine de chanvre & l'écorce d'oranges ameres.

A ce sujet, je ne veux point taire une objection qu'on me fit dans le temps. Nous concevons bien, me dit-on, comment l'instinct du somnambule lui fera saisir de préférence le remède qui lui convient entre beaucoup d'autres remèdes qui sont actuellement devant ses yeux. Mais comment imaginer que ce même somnambule puisse désigner un remède qu'il n'a pas auprès de lui en ce moment. Ma réponse, à cette objection, fut fort simple. Après avoir rappelé ce que j'ai dit à ce sujet dans l'Essai sur la théorie; après avoir observé que l'instinct de l'homme, infiniment supérieur à celui de la bête, en ce qu'il est accru de toutes les facultés de son ame, a dans cet homme le pouvoir de comparer le mal présent à l'action du remède pour en conclure son état futur, ce qui change l'instinct animal en un instinct anticipé & de prévoyance; je substituai seulement à ce nom, celui d'instinct rétrograde ou de réminiscence; & je demandai si la somnambule ne pouvoit pas approprier également le souvenir des sensations que lui avoient fait éprouver autrefois la graine de chanvre & l'écorce d'oranges ameres, à son

état présent & au besoin qu'elle avoit de renouveler ces sensations pour détruire le ver. Cet instinct rétrograde, se manifeste à chaque instant dans les somnambules qui touchent d'autres malades, & leur ordonnent tous les jours des remèdes qu'ils n'ont pas actuellement devant les yeux; ils ne peuvent ordonner ces remèdes que par la réminiscence de sensations antérieures. On en verra quelque jour une preuve bien frappante; & je raconterai comment la Dlle. N., qui certainement n'a jamais été ni botaniste ni médecin, ordonna pour un malade qu'elle avoit touché, une plante qu'elle désigna sous le nom patois que lui donne le peuple, & dont elle ne connoissoit point le nom en François. Je reviens à la séance du premier mai.

L'après-midi, ma malade dormit comme à l'ordinaire; elle commença par me dire que son sang se portoit avec abondance à la poitrine, & la fatiguoit beaucoup, ce qui me décida à ne faire ce jour-là aucune expérience qui pût la fatiguer davantage. Je mis mes mains sur son ventre, & ensuite sur ses genoux; ce procédé la soulagea beaucoup, & attira le sang en bas.

Je demandai ensuite à ma malade si elle voyoit le jour de son époque de juin. — Oui, me répondit-elle, je le vois, ce sera le 10.

 Mai 1.

Mes règles, à cette époque, seront beaucoup plus abondantes qu'elles n'étoient anciennement, & elles dureront pendant quatre jours. — Voyez-vous aussi l'époque qui suivra celle-là ? — Je ne la vois pas encore, mais je la verrai sûrement avant que je cesse tout à fait de dormir ; on verra quelque jour que l'époque de juin fut dérangée, & pourquoi elle le fut.

Je ne pouvais pas plus loin mes questions ce jour-là, parce que je m'aperçus que ma malade étoit plus oppressée lorsqu'elle parloit. Elle se réveilla après la crise ordinaire ; je la calmai pendant plus long-temps que de coutume, & la laissai assez tranquille ; elle avoit toujours les épaules & la poitrine couvertes de petits boutons.

 Mai 2.

Le 2 mai, il n'y eut rien de nouveau au baquet ; la Dlle. N. avoit passé une très-bonne nuit.

L'après-midi, dès que ma malade fut endormie, je me préparois à commencer la conversation, lorsqu'elle me dit qu'elle avoit en ce moment de violents tourmens de tête, & elle me pria de la magnétiser en lui présentant de face & d'un peu loin, mes deux mains étendues, vis-à-vis son gosier, & les faisant descendre lentement le long des côtes. Ce pro-

Mai 2.

cédé dégagea le gosier, & ma malade toussa moins; mais la tête continua de tourner, le sang s'y portoit avec trop d'abondance; ma malade me pria de magnétiser sa tête avec mes deux mains. Je crus bien faire que de placer mes mains bien étendues, & les doigts élevés en l'air, l'une sur son front, l'autre sur le derrière de la tête. Par ce procédé, je sou-tirois sans doute le fluide; par-là, je donnois à ce fluide un courant plus déterminé vers la tête; & il est à croire que le sang se portoit avec le fluide dans cette partie, car ma malade ne tarda pas à se plaindre que j'augmentoïs beaucoup son mal. Elle me dit alors de tenir une de mes mains les doigts en pointe sur sa nuque, tandis que de l'autre main j'empoignerai son front; cette nouvelle maniere ne tarda pas à la soulager, sans doute parce que chargeant la tête plus fortement, je donnai plus de ton aux nerfs pour renvoyer le sang.

Lorsque la Dlle. N. fut un peu plus tranquille, je lui proposai de répéter quelques-unes de nos expériences. Je suis trop chargée de fluide aujourd'hui, me répondit-elle, ces expériences me fatigueroient. Je n'eus garde de la contraindre, & je me bornai à la magnétiser jusqu'à son réveil. Ceux qui mettent trop de publicité dans leurs traitements magnétiques; ceux qui, pour contenter les curieux,

 Mai 2.

ou pour convaincre les incrédules, admettent à ces traitements toutes les personnes qui se présentent, courent souvent le risque d'incommoder leurs malades, qui ne sont pas seulement fatigués par le repoussément que ces spectateurs leur font quelquefois éprouver, mais qui de plus ne sont pas toujours également disposés à soutenir les épreuves que le magnétiseur n'est cependant plus le maître de refuser aux personnes qu'il a lui-même appelées.

Ma malade eut ce jour-là beaucoup de peine à s'éveiller, sa tête étoit plus embarrassée que de coutume, j'employai aussi plus de temps à la calmer.

 Mai 3.

Le 3, il y eut baquet comme à l'ordinaire; la Dlle N. en y arrivant, me dit qu'elle avoit été un peu agitée pendant la nuit; elle n'avoit pas souffert cependant, & cette agitation ne me surprit point d'après l'état où j'avois vu ma malade la veille. Je m'attendois bien aussi qu'elle seroit plus fatiguée, à mesure qu'elle approcheroit du 15 mai, époque où son sang devoit être dans la plus grande fermentation.

L'après-midi, la Dlle N. entra en crise comme à l'ordinaire. J'avois depuis long-temps formé le projet de mener cette fille se

promener dans la campagne pendant le temps de son sommeil. J'étois curieux de faire plusieurs expériences sur la manière dont le fluide agit sur les végétaux ; & connoissant l'extrême irritabilité des nerfs de ma malade, je ne doutois pas que lorsqu'elle seroit en plein air, & dans la campagne, elle ne vit parfaitement le fluide dans toutes ses différentes modifications. Je choisis pour faire cette épreuve l'après-midi du 3 mai : le ciel étoit fort beau ce jour-là ; & les sommeils de ma malade étant devenus plus longs, me laissoient tout le temps dont j'avois besoin. Je proposai donc cette promenade, & la Dlle. N. l'accepta avec joie. Je convins avec elle qu'elle sortiroit quelques moments avant moi, & qu'elle se rendroit au lieu de la promenade, où je la suivrois de près avec M. T. *** que j'avois fait avertir. Je voulois que pour traverser la ville, elle prît le bras d'une de ses amies, mais elle me dit que cette amie lui feroit mal en la touchant, & tout ce que je pus obtenir, fut qu'elle la laisseroit marcher à côté d'elle. Je prenois ces précautions, dans la crainte qu'il n'arrivât le long du chemin quelque accident à ma malade, mais elle me rassura, en disant qu'elle y voyoit assez pour se conduire seule, & pour se démêler des embarras qu'elle pourroit rencontrer dans les rues ; en

Mai 34

effet , après avoir arrangé elle-même sa coëffure , de maniere qu'on ne pût appercevoir le bandeau qu'elle avoit sur les yeux , & qui descendoit jusqu'à sa bouche , elle se rendit sans peine hors de la ville où je la joignis peu d'instants après.

La promenade que nous avions choisie est située sur la crête d'un coteau , au pied duquel sont de belles prairies , coupées d'un grand nombre de canaux , & arrosées par un grand fleuve. En arrivant auprès de la Dlle. N. , je lui trouvai un air de recueilement & d'attention qui m'inquiéta d'abord , parce que je l'attribuai à quelque dérangement occasioné par le grand air , ou par la fatigue de la marche. Je témoignai d'abord cette inquiétude à ma malade. — Je ne souffre point , me répondit-elle ; j'admire tout ce que je vois en ce moment , & je cherche à le bien reconnoître. Le temps étoit serein , le soleil sans nuages , & le vent souffloit au nord. — Que voyez-vous donc , dis-je à ma malade ? — Je vois bien distinctement à présent le fluide du soleil , & celui de la terre. Le fluide qui vient du soleil , va bien plus vite , & c'est lui qui fait sortir le fluide de la terre , mais celui-ci sort très-lentement. — Comment vous paroissent être ces deux fluides ? — Celui de la terre est épais , & ressemble à une espee de fumée

brune. Celui du soleil est beaucoup plus brillant & moins épais. — A-t-il des étincelles ? — Non : il me paroît être d'un jaune vif & un peu clair. Je vois le soleil bien plus jaune, que lorsque je le vois étant éveillée ; ce spectacle est bien beau à voir. — Je continuai. Le fluide de l'air se mêle-t-il avec celui de la terre ? — Oui : mais ce n'est pas tout près de terre ; le fluide qui en sort, ne change & ne paroît devenir plus clair que peu à peu, & à mesure que s'éloignant de la terre, il se mêle de plus en plus avec le fluide du soleil ; mais il n'est devenu bien clair, que lorsqu'il est à de grandes hauteurs. — Voyez-vous pourquoi le fluide de la terre est plus épais que celui du soleil ? — C'est parce que le fluide qui sort de la terre, a traversé de l'eau avec laquelle il s'unit aisément, & qu'il s'est chargé d'une partie de cette eau. Le fluide, par exemple, est bien plus épais au dessus de ces prairies, qu'il n'est ici sur le coteau, parce que les prairies sont plus humides, & il est plus épais encore sur le fleuve. Je tournai ensuite vers le soleil la pointe de la baguette que je tenois à la main. Ma malade tressaillit, & se récria beaucoup sur ce qu'elle voyoit. Il sort à présent, me dit-elle, bien plus de votre fluide par le bout de la baguette, & il va aussi bien plus vite qu'il

Mai 3.

ne faisoit dans l'ombre; il semble aussi que cette baguette attire à vous le fluide du soleil, car je le vois venir sur votre bras avec plus de vitesse qu'il ne va par-tout ailleurs. - Le fluide de la baguette est-il le même que celui du soleil? — Non, il est bien plus jaune, & il a aussi des étincelles que celui du soleil n'a pas. — Voyez-vous sortir du fluide de tout mon corps comme il en sort de la baguette? — Oui: il en sort de la même couleur que celui de la baguette, mais il n'a point d'étincelles, & il ne va ni aussi vite, ni à beaucoup près aussi loin; je ne le vois pas à plus d'un pied de distance autour de vous.

Je dirigeai la baguette sur un mûrier dont j'étois éloigné d'environ vingt pas. Ma malade vit mon fluide aller jusqu'au mûrier; & il sortoit en même temps de cet arbre un fluide qui venoit de mon côté, mais qui n'arrivoit pas jusqu'à moi. Ce fluide lui parut être comme une fumée blanche, & moins jaune encore que celui du soleil; il avoit aussi très-peu de vitesse. Je dirigeai ensuite la baguette sur un autre mûrier qui étoit de moitié plus près de nous que n'étoit le premier. Ma malade vit sortir du tronc & des branches de cet arbre le même fluide blanchâtre, qui venoit jusqu'à moi, & me dépassoit même. Il sortoit encore du pied de l'arbre, & il circuloit tout autour

Mai 3.

un fluide de même nature que celui de la terre, mais qui sembloit être encore plus épais. Ma malade observa de plus, que toutes les fois que je jetois vivement ma baguette contre l'arbre, le fluide sortoit de cet arbre avec plus de rapidité pour venir à moi.

Je demandai à ma malade, de me dire ce qu'elle voyoit dans une touffe de jeunes arbres qui se trouvoit à portée de nous; elle vit ces arbres enveloppés d'une fumée épaisse & un peu brune; leurs têtes, qui commençoient à feuiller, étoient environnées d'une fumée plus claire & un peu plus brillante; & sur chacune des feuilles ma malade crut voir courir quelque chose, qui, sans être des étincelles, étoit cependant plus brillant, plus lumineux que le reste du fluide. Je lui demandai pour lors quel seroit le moyen de magnétiser ces jeunes arbres. — Pour cela, me répondit-elle, il suffit d'arroser de fluide leurs racines, en promenant la baguette autour du pied de l'arbre; & ensuite de faire descendre lentement & pendant long-temps la baguette du haut en bas de l'arbre, en la présentant d'un peu loin. Je fis alors & pendant quelques instans seulement, l'épreuve de ce que ma malade venoit de me dire; & elle remarqua bientôt que le fluide, dont l'arbre étoit environné, commençoit à devenir plus clair &

Mai 3.

plus brillant, ce qui lui fit dire que j'avois attiré sur cet arbre une plus grande quantité du fluide du soleil. Je présentai ensuite la baguette à un buisson déjà verd qui se trouvoit auprès de moi. Ma malade vit autour du buisson, & sur-tout au-dessus des racines une fumée plus épaisse qu'ailleurs; elle crut voir en outre quelque chose de particulier sur chacune des feuilles; mais elle ne fut pas me dire précisément ce que c'étoit. Je lui demandai encore de me dire ce qu'elle voyoit sur un champ de bled qui n'étoit pas loin de nous. J'y vois, me répondit-elle, la même fumée qui sort de la terre; elle est seulement plus épaisse, & elle s'élève ainsi bien assez haut sans se mêler avec l'autre. Il y a plus de fluide dans cette partie, ou du moins il y est plus épais, parce que le bled a plus d'humidité que le terrain qui est autour. Je dirigeai ensuite ma baguette sur un gros caillou. Ma malade ne vit point sortir de fluide de ce caillou. Je présentai la pointe de la baguette à une pièce d'or que je tournai vers le soleil. Mon fluide augmenta de vitesse & de brillant, dans la même proportion qu'il en avoit augmenté lorsque j'avois fait cette expérience dans l'ombre; & comme ce fluide, dirigé sur le soleil, avoit eu beaucoup plus de vitesse que dans l'ombre, il en eut infiniment

ment plus encore après avoir traversé la piece d'or. Je conclus de là que le soleil doit augmenter beaucoup l'action du magnétiseur, comme en effet ma malade me l'avoit assuré dans l'une des séances précédentes ; & je conjecturai qu'il pourroit se trouver tel malade assez susceptible, ou organisé de manière à devenir somnambule, à la seule présence du soleil. Je voulus essayer de diriger la baguette sur un tronc de noyer mort & coupé, qui se trouva par hasard auprès de nous ; ma malade ne vit sortir aucun fluide de ce tronc. Je présentai enfin au soleil un jonc à pomme d'or, ayant un bout d'argent ; ma malade ne vit sortir du bout de la canne qu'une fumée légère, & je jugeai que le bout d'argent avoit intercepté mon fluide ; ma malade ne remarqua point non plus que le fluide du soleil vînt à la canne avec vitesse, comme il avoit fait lorsque je lui présentois la baguette d'acier.

Toutes ces expériences paroissoient faire le plus grand plaisir à la Dlle. N. ; & j'eus beaucoup de peine à la déterminer à rentrer chez elle. Il y avoit déjà près de deux heures qu'elle en étoit sortie, & pour tout au monde je n'aurois pas voulu qu'elle se réveillât à la promenade. Je la forçai donc de retourner à la maison ; elle ne se sentit point fatiguée d'avoir

Mai 3.

autant marché , & tout ce qu'elle venoit de voir l'occupoit encore agréablement , & la rendit très-gaie jusqu'au moment de son réveil. Elle sortit enfin de crise ; je la calmai , & je la laissai dans un état très-tranquille.

Tout ce que je venois de voir , tout ce que ma malade m'avoit dit ce jour-là , & ce que je me rappellois encore de nos conversation précédentes , fut pour moi la source d'un grand nombre de conjectures ; ce fut alors que je commençai à me former une idée de la nature du fluide & de ses principaux effets. J'ai déjà exposé quelques-unes de ces conjectures dans l'Essai sur la théorie ; je les ai depuis rappelées au commencement de ce journal ; je vais les réunir ici le plus succinctement qu'il me sera possible , & les présenter sous un seul point de vue : en cela je ne prétends pas établir un système ; cet objet n'entre point dans le plan d'un journal ; mais je ne croirai pas m'être trop écarté de mon sujet , en rapportant ici les conséquences générales que je tirai des réponses de ma malade ; & j'aurai fait un grand bien , si mes idées , soient qu'elles paroissent justes ou non , peuvent fournir à quelqu'autre des idées plus lumineuses.

Le fluide universel , me dis-je alors à moi même , ce fluide qui remplit tout l'espace , qui anime tout , qui lie entr'eux tous les êtres ,
n'est

n'est autre sans doute que le feu élémentaire ;
 & sa grande affinité avec l'eau , suffiroit seule
 pour nous en convaincre. La propriété essen-
 tielle de ce fluide est le mouvement : c'est
 lui qui le donne à tout dans la nature ; &
 il peut être regardé comme le *mouvement*
principe de toute la matiere. Ce fluide reçut
 sans doute l'existence, & ensuite la première
 impulsion , à l'instant où l'ordre du Créateur
 imprima au soleil son mouvement de rota-
 tion ; & de quelque maniere que ce mouve-
 ment ait été propagé depuis , que ce soit
 par une communication directe & comme
 instantanée , ou par une ondulation successive ,
 on peut croire toujours que le mouvement
 prodigieux du soleil sur son axe , est la pre-
 mière cause du mouvement du fluide , &
 que c'est de ce mouvement excessif que reçoit
 le fluide , que résultent pour nous les sensa-
 tions de la chaleur & celles de la lumière.

Le fluide , de sa nature , étant d'une élas-
 ticité , d'une mobilité extrêmes , il doit être
 soumis tout à la fois à l'action de tous les
 corps en mouvement , & à la réaction que
 chacun de ces corps lui opposent. De là , les
 influences réciproques entre tous ces corps ,
 lesquels , par l'intermede du fluide universel
 qui en forme la chaîne , agissent & réagissent
 perpétuellement les uns sur les autres ; de là

Mai 3.

encore, ces influences doivent être proportionnées aux masses de ces corps, aux degrés d'affinité qu'ils ont entr'eux & à leur quantité de mouvement.

C'est aussi par son extrême mobilité que le fluide, qui pénètre tous les corps, est susceptible d'en recevoir, non pas dans sa nature, mais dans son mouvement, des modifications différentes. Nous ne pouvons douter que le feu élémentaire n'entre nécessairement, & comme partie constituante, dans la formation de tous les agrégats de la matière, mais il n'a point dans tous la même activité; & quoique sa propriété essentielle soit le mouvement, quoique nous ne puissions le concevoir parfaitement fixe dans aucun corps, toujours est-il certain que ce feu conserve plus ou moins de mouvement, suivant le plus ou moins d'opposition qu'il y rencontre; & cette opposition doit dépendre du plus ou moins d'affinité qu'ont avec lui les parties constituantes de ces corps.

L'eau, par exemple, étant de tous les composés celui qui a le plus d'affinité avec le feu élémentaire, est aussi le corps qui doit contenir, à volume égal, une plus grande quantité de ce feu. Je n'examine point ici si l'eau est ou n'est pas un élément; & je pense, comme on le verra tout à l'heure,

que si elle est un élément, ce n'est pas du moins tant qu'elle reste dans l'état où nous la voyons : mais l'eau, considérée en cet état, l'eau agrégat, contient beaucoup de feu élémentaire ; & c'est aussi par une suite de son affinité avec lui qu'elle le fixe, pour ainsi dire, & qu'elle ne lui laisse conserver qu'une partie de son mouvement propre, suffisant seulement pour entretenir la fluidité. C'est parce que l'eau, quoique chargée de feu, arrête cependant le mouvement propre de ce feu, que les corps sont d'autant moins inflammables qu'ils contiennent plus d'eau.

Un corps qui contient plus de fluide en mouvement, doit avoir une influence de supériorité sur celui qui en contient moins ; & c'est là tout le principe de la composition & de la décomposition. Toutes les fois que le fluide conserve, dans un agrégat quelconque, assez de mouvement pour réagir à l'action du fluide extérieur, c'est la végétation & la vie (c) : mais dès que l'action extérieure l'emporte, dès que l'équilibre est détruit, alors

(c) Est-il nécessaire d'indiquer ici l'application qu'on peut faire de ce principe à l'acte du magnétisme ? On conçoit qu'un homme doit aussi exercer une action de supériorité sur un autre homme, en raison de l'excédant de mouvement du premier sur le mouvement du second.

Maï 3.

ISM

le mouvement extérieur pénètre la matière au détriment de l'agrégat. Si ce mouvement n'est point extrême, ou si, par leur affinité, les parties de la matière lui opposent plus de résistance, il en résulte seulement la dissolution ou la putréfaction: mais si, par la rapidité, le fluide extérieur imite le mouvement que le soleil imprime au fluide universel, alors il produit, comme lui, l'inflammation, la chaleur & la lumière. Les parties constituantes du corps qu'il a décomposé deviennent ambiantes & sans forme, jusqu'à ce que, n'étant plus exposées à cet excédent de mouvement, elles tendent à se réunir, suivant les loix de leur affinité respectives, pour former de nouveaux agrégats. C'est de cette manière que les parties constituantes d'un corps quelconque décomposé par la fermentation ou par l'action du feu ignée, se réunissent ensuite, en tout ou en partie, pour reprendre ou leur première forme comme l'eau, ou des formes nouvelles, selon qu'elles ont plus d'affinité entr'elles, ou bien avec d'autres parties, selon qu'elles ont plus ou moins d'analogie avec le feu élémentaire, dont le mouvement, après les avoir séparées, doit encore les réunir.

L'excédent de mouvement du fluide extérieur sur le feu qui se trouve contenu dans

l'eau, produit aussi dans cette eau une fermentation qui en divise les parties constituant-tes ; & ces parties de l'eau , ainsi défunies , ne paroissent plus que sous la forme de vapeurs plus ou moins sensibles , suivant que la fermentation a été plus ou moins forte ou plus ou moins soutenue. On peut donc dire que l'eau primitive , si tant est que l'eau soit un élément , n'est point telle que nous la connoissons sous ce nom , mais qu'elle est une vapeur : on peut dire aussi que cette eau primitive est , de sa nature , plus légère que l'air atmosphérique , c'est-à-dire , plus légère que le feu élémentaire uni en certaine proportion avec l'eau ; puisque les vapeurs ou l'eau première s'élèvent dans l'air jusqu'à ce que , rencontrant un fluide plus léger , soit parce que l'eau qui accompagnoit le fluide de la terre n'est pas montée aussi haut , soit parce que le fluide à cette hauteur est plus en mouvement & que conséquemment il pèse moins , ces vapeurs s'y arrêtent & s'y réunissent de nouveau par leur affinité propre.

Si l'eau primitive est plus légère que le feu uni à une quantité suffisante de cette eau pour composer notre air , & si , d'un autre côté , le mouvement du feu élémentaire est arrêté jusqu'à un certain point par l'eau qui le contient , ne pourroit-on pas en conclure

Maï 3.

Mai 3.

que le feu principe est réellement plus pesant que l'eau primitive, & qu'il ne devient plus léger que par l'augmentation de son mouvement ? Ne peut-on pas en conclure aussi que plus notre air contient d'eau en proportion du feu, plus il doit être léger ? Et n'est-ce point par cette raison que nos barometres baissent aux approches de la pluie, c'est-à-dire, au moment où l'air que nous disons pesant, est réellement devenu plus léger par la surabondance de vapeurs dont il s'est chargé ? N'est-ce point aussi parce que ces vapeurs surabondantes ne se sont amassées que peu à peu, que nous voyons l'air devenir insensiblement plus léger, & nos barometres descendre bien avant le temps où la cause en sera sensible pour nous ? Le même barometre baisse aussi sur les sommets des hautes montagnes. N'est-ce point parce que dans ces lieux élevés, le fluide épais de la terre n'arrêtant plus autant le mouvement de celui du soleil, celui-ci pèse moins, comme nous disions tout à l'heure, en raison du surplus de mouvement ?

En été, dans le temps où le fluide du soleil imprime le plus grand mouvement à celui de la terre, notre air se charge d'abord de toute la quantité d'eau qu'il peut retenir; puis, à l'absence du soleil, & lorsque le fluide à moins de mouvement, cette eau retombe en rosée,

ou bien elle se réunit pour former les brouillards. Si l'eau ne se réunit ainsi que parce que le fluide de l'air étoit déjà raffaïé, ne doit-on pas en conclure que le serain, les brouillards, l'air humide, en un mot, ne sont contraires à la santé de l'homme & à la végétation, que parce que ces temps humides supposant dans l'air une eau surabondante, cette eau s'empare du feu que nous lui présentons, & qu'elle s'approprie aux dépens du mouvement qui nous étoit nécessaire? Nous sommes alors dans le cas de l'homme à moitié plongé dans l'eau, & dont je parlois à ma malade : la moitié plongée reçoit tout le fluide que l'eau attire à elle, & l'autre moitié manque de mouvement, dessèche ou devient douloureuse. Lorsque le mouvement du fluide extérieur surabonde, disions-nous tout à l'heure, ce mouvement se communique au fluide contenu dans l'eau : tant qu'il n'est pas plus fort que n'est l'adhérence des parties composantes de l'eau, il n'en résulte aucun changement dans l'arrangement de ces parties ; & lorsque ce mouvement l'emporte sur leur adhérence, ces parties se désunissent, l'agrégat se décompose & perd sa forme. Si le contraire arrivoit, si le fluide extérieur avoit moins de mouvement que n'en a le fluide contenu dans l'eau, alors

Mai 3.

ce dernier étant forcé, par les loix de l'équilibre, de communiquer son mouvement à l'extérieur, il perdrait une partie de ce mouvement, du moins quant à son action relative aux parties composantes de l'eau; & il pourroit perdre assez de ce mouvement relatif pour ne pouvoir plus donner à ces parties composantes la fluidité nécessaire, & l'eau pour lors deviendrait un corps solide; ce qui arrive en effet toutes les fois que le fluide du soleil ayant moins d'activité, l'eau devient glace; & cette glace ne redevient eau, que lorsque le fluide universel étant devenu plus actif, soit par l'influence du soleil, soit par la présence du feu ignée qui suppose nécessairement une augmentation de mouvement dans ce fluide, il rend à celui de l'eau le mouvement relatif qu'il avoit perdu.

On ne manquera pas de m'objecter que l'eau, sur le sommet des hautes montagnes, est perpétuellement dans l'état de glace; que la neige se forme aussi à ces grandes hauteurs où j'ai supposé que le fluide du soleil a plus de mouvement: cette objection est sans doute très-solide; & pour la résoudre, il faudroit peut-être en revenir à ces parties élémentaires de froid qu'on a toujours supposées. J'avoue cependant que j'ai beaucoup de peine à admettre cette multitude d'éléments de tout

genre, & imaginés au besoin ; j'ai toujours
 pensé que plus la machine seroit simple, plus
 elle seroit digne de son auteur ; & j'ai mieux
 aimé croire que les effets qui nous paroissent
 être les plus dissimblables, proviennent cepen-
 dant des mêmes causes agissant différemment.
 Voici, par exemple, comment je répondrois
 à l'objection, sans m'écarter de mes premières
 hypothèses.

J'ai dit que toutes les fois que le fluide
 extérieur communiquera au feu contenu dans
 l'eau un mouvement excessif, les parties com-
 posantes de cette eau, désunies par cet excé-
 dent de mouvement, perdront en partie, leur
 adhérence, & prendront la forme de vapeurs.
 J'ai dit que ces vapeurs, plus légères que no-
 tre air, s'élèveront jusqu'à ce qu'elles trouvent
 un air assez léger pour faire équilibre avec
 elles : j'ai dit encore que si notre air est d'au-
 tant plus léger qu'il contient plus de ces par-
 ties d'eau, il est aussi plus léger à de gran-
 des hauteurs, en raison de son mouvement
 plus vif, & qui n'est plus arrêté par la pré-
 sence de l'eau ; j'ai dit, en un mot, que l'eau
 ne pourra conserver, dans tous les cas, sa flui-
 dité ordinaire que lorsqu'il se trouvera un juste
 rapport dans l'adhérence des parties propres
 de cette eau, le mouvement du feu qu'elle
 contient, & le mouvement du feu extérieur.

Mai 34

Cela posé, si le mouvement du fluide universel à de grandes hauteurs, est le même que celui qui, plus bas, réduiroit l'eau en vapeurs, n'en résultera-t-il pas d'abord que le feu contenu dans l'eau, recevant un mouvement plus vif du feu environnant, ayant d'ailleurs plus d'affinité avec ce feu qu'il ne peut en avoir avec l'eau, abandonnera cette eau pour s'unir à lui ? Que l'eau pour lors réduite en vapeurs, & ne pouvant s'élever plus haut dans une atmosphère devenue plus légère qu'elles, reprendra la forme propre à ses parties composantes ; & que, faute d'avoir pu retenir assez de feu, elle perdra sa fluidité pour devenir glace.

L'air que nous respirons entretient en nous le mouvement & la vie, parce que pour composer cet air le feu élémentaire se trouve combiné avec l'eau primitive, dans le rapport qui convient à notre organisation : toutes les fois que ce rapport est altéré, l'air nous convient moins ; & si nous sommes organisés de manière à réagir sur une certaine quantité de mouvement extérieur, nous devons souffrir également & de l'augmentation & de la diminution de ce mouvement. L'air que nous respirons dans les lieux trop élevés ne contenant plus assez d'eau, a plus de mouvement que nous ne pouvons en réagir ; l'air des

lieux bas, au contraire, trop chargé d'eau, ne nous oppose plus qu'un mouvement trop foible.

Mai 3.

On conçoit combien ces premières idées générales seroient susceptibles de développement, combien elles pourroient fournir de lumieres sur la maniere dont s'opere la végétation, sur la formation, l'accroissement & la décomposition des minéraux. Des détails de ce genre ne seroient point à leur place dans un journal tel que celui-ci : ils auroient d'ailleurs un air de système auquel je suis loin de prétendre ; & tout ce que je peux me permettre ici, c'est de les indiquer sommairement & par masses, tels que je les ai conçus.

Ne pourroit-on pas dire, par exemple, qu'il n'y a réellement que deux éléments de la matiere ; la terre & le feu ? Et cela nous rameneroit à ce que j'ai dit dans l'essai sur la théorie : Dieu créa la matiere, *indigesta moles*, & le corps du mouvement, *fiat lux*. On en concluroit ensuite, comme l'ont fait quelques philosophes anciens, que la matiere est une, *una materia*, & que tous les agrégats qui existent dans la nature, plus ou moins simples ou plus ou moins composés, ont tous pour base constituante la matiere inerte diversement modifiée par le mouvement.

Sur ce principe, & conséquemment à ceux

Mai 3.

que nous avons établis plus haut, on considéreroit l'eau comme étant composée de l'élément terreux uni à une quantité de feu tellement abondante, & tellement proportionnée au degré de mouvement que le soleil imprime au fluide universel dont l'eau est environnée, que cette eau participant davantage du mouvement du feu que de l'inertie de la matière, peut conserver la fluidité du premier, & ne doit se rapprocher de l'inertie du second qu'à mesure qu'elle abandonne une partie du feu qu'elle retenoit.

On reconnoîtroit que l'air atmosphérique n'est autre chose que l'eau unie à une si grande abondance de feu, que sa fluidité en est devenue extrême; & que cet air s'éloignant de plus en plus de la nature du principe terreux, s'approche davantage de celle du feu. On concluroit de là que l'eau, plutôt terre que feu; que l'air, plus semblable au feu qu'à la terre, ne sont point réellement des éléments, mais qu'ils sont du moins les agrégats les plus simples que nous connoissons dans la nature.

Regardant ensuite ces agrégats, simples comme s'ils étoient en effet des éléments, & les combinant de toutes les manières possibles avec les deux principes de la matière & du mouvement, on en verroit naître cette mul-

titude d'agrégats qui existent dans la nature; agrégats si variés, si opposés dans leurs formes, & pourtant si simples & si analogues dans leurs principes.

On observeroit encore que ce n'est pas seulement de la combinaison propre des quatre éléments simples ou composés que résultent ces agrégats, mais encore de leur combinaison relative & locale avec le mouvement extérieur & universel, c'est-à-dire, du rapport que ces diverses combinaisons ont avec ce mouvement : de manière que tel composé provenant d'une certaine combinaison des éléments, & qui en a reçu une forme quelconque, en supposant un mouvement extérieur déterminé, auroit reçu une forme toute différente si la même combinaison s'étoit faite dans un mouvement extérieur différent; & qu'en effet ce composé, pour changer de forme, n'a qu'à changer de *milieu de mouvement*.

C'est sur ces principes généraux qu'on parviendroit peut-être à connoître & à calculer la marche de la nature dans ses grandes opérations.

Et, par exemple, après avoir supposé dans tous les êtres une organisation propre & déterminée par la volonté du Créateur; après avoir reconnu que le principe terreux est la matière première qui doit fournir d'abord à

Mai 3.

la composition de tous les corps & à leur développement, comme ensuite ce principe doit, par sa surabondance, causer la destruction d'une partie de ces corps; après avoir reconnu encore que cette matière, inerte de sa nature, ne peut qu'à l'aide du feu principe, se mouvoir, se combiner & prendre des formes; considérant enfin que l'élément terreux ne peut recevoir du feu principe le mouvement & les modifications nécessaires au développement des composés, qu'autant que ces deux principes sont entr'eux proportionnés à l'organisation propre de ces composés & à l'action du mouvement extérieur, on en déduiroit les loix générales de l'économie animale, de la végétation & de la formation des minéraux.

On reconnoîtroit que l'animal & le végétal, avec la même base terreuse, contiennent l'un plus de feu, l'autre plus d'eau; & l'on pourroit conséquemment déterminer le régime & les remèdes propres à ces deux regnes, en calculant sur leur organisation & sur la température extérieure & locale, les moyens d'entretenir ou de restituer par des secours étrangers un équilibre exact entre leurs parties constituantes. De là, l'art de cultiver les végétaux, de guérir les animaux, en un mot, de faire servir les trois regnes à leur développe-

ment & à leur conservation réciproques. On sauroit aussi que l'ossification, de laquelle résulte dans l'animal & dans le végétal la cessation de mouvement, ne provient que de la trop grande abondance de l'élément terreux, lequel, à la longue, rend insensibles & inertes les parties solides de l'organisation, dont l'emploi devoit être de réagir au mouvement extérieur & à celui des fluides, mouvements qu'elles ne peuvent plus ni recevoir ni communiquer.

Mai 3.

On reconnoîtroit encore que le minéral, composé sur-tout du principe terreux, contient plus ou moins de feu, selon qu'il est plus ou moins parfait, & très-peu d'eau. On en concluroit qu'une surabondance d'air & d'eau, contraire à l'organisation du minéral, & produisant en lui, par une marche opposée, les mêmes effets de destruction que le principe terreux produit dans les deux premiers regnes, doit à la longue décomposer le minéral, le détruire, ou plutôt le disposer à recevoir de nouvelles formes; peut-être même parviendrait-on, par une suite d'analogie, à remonter jusqu'à l'élément terreux, principe de toute la matiere, en considérant que cet élément doit sur-tout abonder dans le minéral; qu'il doit se rencontrer de préférence dans les agrégats de ce regne les moins composés,

Mai 3.

& qui ont plus d'affinité avec le feu élémentaire ; & qu'enfin c'est en le dégageant de ce feu qu'on peut espérer de le trouver dans sa pureté.

Les mêmes hypothèses pourroient encore nous conduire au principe général des affinités, & de là à connoître quelles sont les parties constituantes des corps, en les déduisant des divers degrés d'affinité, que ces corps se trouveroient avoir avec un autre corps déterminé & connu.

D'abord on établiroit comme axiome que le feu principe a la plus grande affinité avec l'élément terreux ; & en effet, quelle que soit la cause de cette affinité, on ne peut douter qu'elle n'existe, puisque ce n'est que par elle que le feu peut communiquer le mouvement à la matiere inerte.

Partant de ce premier principe, on en concluroit successivement pour tous les agrégats simples ou composés de la matiere, suivant qu'ils participent plus ou moins de l'un des éléments ; on diroit, par exemple, que l'air atmosphérique, chargé d'une grande quantité de feu, a plus d'affinité avec le feu qu'avec l'élément terreux : qu'après l'air c'est l'eau qui a la plus grande affinité avec le feu ; que cette eau en a plus avec la terre, que n'en a le feu, &c. &c.

Je

Je n'étendrai pas plus loin mes conjectures : je le répète, des détails de ce genre seroient ici déplacés. Si les vues générales que je viens d'indiquer paroissent justes, d'autres pourroient sans doute mieux que moi les approfondir & en tirer des conséquences utiles. Je reviens à la suite du journal.

Mai 3.

Le 4, rien de nouveau le matin au baquet.

L'après-midi, la Dlle. N. avoit la tête extrêmement pesante ; elle s'endormit cependant comme à son ordinaire, mais son sommeil fut plus court que n'avoit été celui de la veille, & je ne voulus pas la fatiguer ce jour-là par mes questions ; elle eut aussi beaucoup de peine à se réveiller, & elle passa près d'un demi-quart d'heure entre le sommeil & la veille, pendant lequel elle ne savoit pas si elle alloit se réveiller ou se rendormir de nouveau. Elle se réveilla enfin, ayant la tête un peu moins pesante qu'auparavant.

Mai 4.

Le matin du 5, il n'y eut point de baquet ; je magnétisai la Dlle. N. chez elle, & je remarquai qu'elle fut ce jour-là chargée de fluide beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, ce que je regardai comme une suite de l'embarras qu'elle avoit eu la veille dans la tête ; du reste, elle se trouvoit parfaitement bien ; les nuits étoient

Mai 5.

Mai 54

devenus plus tranquilles, elle ne se réveilleoit plus pour tousser; l'appétit étoit revenu, mais elle n'étoit point obligée comme autrefois de se lever pendant la nuit pour prendre une nourriture dont elle ne paroissoit pas profiter. Toutes ces observations acheverent de me convaincre que le ver qui venoit d'être détruit, & qu'on n'avoit jamais soupçonné, avoit été la principale cause de tous les maux de ma malade.

L'après-midi, la Dlle. N. eut sa crise ordinaire. Dès qu'elle fut endormie, je débutai par lui faire quelques questions sur son état: ses réponses furent les mêmes que celles qu'elle m'avoit faites dans toutes les séances précédentes; elle avoit pris ce jour-là une dose de lémitochorton; elle m'annonça que le lendemain elle rendroit encore trois vers; & qu'après cela elle n'en auroit plus assez pour l'incommoder. Enfin, elle me répéta tout ce qu'elle m'avoit dit si souvent, sur l'état de son intérieur, sur ses époques du 15 mai & du 10 juin, & sur la cessation de ses sommeils pour le 11 mai: après ces questions, par lesquelles je commençois toujours, je m'occupai à faire quelques nouvelles expériences. Ce qui m'avoit toujours étonné le plus dans les somnambules magnétiques, c'étoit la difficulté qu'ils avoient à entendre, tandis qu'ils

pouvoient voir parfaitement, ma malade, quoique ayant les yeux parfaitement clos & bien couverts, voyoit tous les objets mieux qu'elle n'eût pu les voir étant éveillée, & cependant elle n'entendoit que moi. Ce phénomène ne m'étoit point nouveau, il n'étoit pas particulier à la Dlle. N., & l'on trouve fort peu de somnambules parfaits qui ne le présentent; mais j'avois inutilement essayé de m'en rendre raison jusqu'à ce jour. Je ne pouvois concevoir pourquoi, dans cet état de crise, le nerf auditif étoit absolument insensible, du moins chez ma malade, tandis que le nerf optique pouvoit recevoir avec tant de facilité les moindres impressions du dehors: je pensois bien que les yeux étant exactement fermés, ce n'étoit point par les yeux que la vision devoit se faire chez le somnambule. Je soupçonnais que cette vision étoit l'effet d'un ébranlement dans le nerf optique pris dans son prolongement, au plexus stomacal: mais pourquoi n'en étoit-il pas de même pour le nerf auditif? Le roulement du tambour, l'harmonie des instruments, j'avoient fait palpiter l'estomac de ma malade; elle avoit ressenti avec peine le bruit de la caisse; le son des instruments jouants ensemble avoit paru l'affecter agréablement. Pourquoi donc n'avois-je jamais pu parvenir à lui faire entendre la voix de personne?

Mai 5.

7 isM

Connoissant la grande affinité qu'a le fluide avec l'eau; j'avois d'abord pensé que ce fluide sortant de la bouche, étoit tellement absorbé par la salive, qu'il ne pouvoit plus parvenir au somnambule, de maniere à lui faire une impression distincte; cette explication ne me satisfaisoit pas cependant. Pourquoi, me disois-je, le somnambule qui reçoit cette impression du fluide, sortit de la bouche de son magnétiseur, ne la recevroit-il pas également lorsqu'il sort de la bouche de toute autre personne? Pourquoi, disois-je encore, telle personne que le somnambule n'entend point en ce moment, va-t-elle s'en faire entendre l'instant après en se mettant en communication avec lui? A ces objections, que je m'étois faites moi-même, je voulus joindre l'expérience; pour cela, je présentai d'abord la baguette à ma malade; & après m'être assuré qu'elle en voyoit sortir le fluide, je pouffai mon haleine le plus fortement qu'il me fût possible, & perpendiculairement au courant du fluide. Ma malade vit sortir de ma bouche un fluide semblable à celui qui sortoit de la baguette, mais beaucoup plus épais & moins brillant; & ce fluide, après avoir rencontré celui de la baguette, dont le courant sans doute étoit plus fort, se joignit à lui pour aller vers ma malade. Convaincu par

11M

cette expérience, autant que par le raisonnement, que la salive n'absorboit point le fluide (d), je cherchai à expliquer le phénomène d'une autre manière.

Mai 5.

J'avois toujours pensé, ainsi que je l'ai exposé plus au long dans l'Essai sur la théorie, que le fluide universel, pénétrant tous les corps, reçoit de chacun d'eux différentes modifications relatives à l'organisation de ces corps & à la manière dont il y circule. J'avois pensé qu'un homme a d'autant plus d'influence sur un autre homme, qu'il y a plus d'analogie dans la manière dont tous deux modifient le fluide. Enfin, j'avois pensé que deux hommes ne se mettent ensemble en harmonie, qu'en forçant le fluide à circuler librement & indifféremment de l'un à l'autre; prévenu de plus que le fluide a sur-tout la plus grande affinité avec l'eau, ce fut sur ces données que je fondai la solution que j'ai proposée dans l'Essai. Je ne sais si cette solution est parfaitement juste, mais je n'en ai point encore trouvé de plus plausible; il est inutile de la répéter.

(d) J'ai reconnu depuis que l'haleine est au contraire un excellent conducteur du fluide universel; & l'on verra, par la suite, que j'ai souvent mis la Dlle. N. en crise magnétique, en soufflant seulement & avec force contre la tête.

Mai 5.

ici ; mais je ne me laisse point d'exhorter tous les magnétiseurs à approfondir plus en plus ce phénomène. Je suis persuadé qu'il tient immédiatement au mécanisme du somnambulisme magnétique ; & son explication ne peut qu'être utile au progrès de nos connoissances sur cet état.

Je passai ensuite à des expériences d'un autre genre ; je dirigeai la baguette vers plusieurs étoffes de laine de différentes couleurs ; mon fluide traversa ces étoffes sans recevoir de leurs couleurs aucune altération sensible.

Je présentai à ma malade une agate montée en bague & entourée de diamants. Ma malade fut enchantée de ce spectacle ; elle vit sortir de la bague une colonne de fluide, dont le centre étoit plus épais, & dont le tout avoit à peu près la couleur & l'éclat de ce qu'elle avoit appelé le fluide ^{du} soleil. Je lui proposai de tenir elle-même la bague, elle observa les mêmes choses ; seulement le fluide qui sortoit de la bague, lui parut avoir moins de vitesse. Je dirigeai sur cette bague le bout de la baguette ; mon fluide traversa la bague, & celui de la bague vint avec plus de vitesse à la baguette ; rien dans cette expérience ne put me rendre raison de la répugnance qu'on prétend que les somnambules ont, de voir

des diamants, à moins que cette répugnance ne provienne chez quelques-uns de ce que le diamant les charge davantage de fluide.

 Mai 5.

Je dirigeai la baguette sur une fiole de verre remplie d'huile de noix; ma malade vit le fluide sortir de l'autre côté de la fiole. Ce fluide ne lui parut pas avoir plus de viscosité qu'auparavant, & elle remarqua qu'il étoit devenu beaucoup plus jaune; elle observa encore qu'en traversant l'huile, le fluide s'étoit chargé d'une vapeur plus épaisse que celle qu'il emportoit lorsqu'il avoit traversé un verre d'eau; je jugeai que cette vapeur n'étoit autre chose que l'eau contenue dans l'huile, laquelle ayant plus d'affinité avec le feu élémentaire, qu'elle n'en a avec les parties composante de l'huile, abandonnoit celles-ci pour suivre le fluide; c'est sans doute de cette manière que s'opèrent le dessèchement des matières grasses & huileuses, lesquelles, quoique n'étant point exposées au contact immédiat de l'air, le sont cependant toujours à l'action du fluide universel.

Après un sommeil tranquille, & qui dura près de deux heures, ma malade se réveilla, & sa tête fut entièrement dégagée.

Le 6, il n'y eut rien de nouveau au baquet; la Dlle. N. alloit toujours de mieux en

 Mai 6.

Mai 6.

mieux, elle reprenoit des forces, & ses sommeils étoient devenus très longs; ce jour-là je la remis au lait magnétisé qu'elle avoit cessé de prendre depuis le jour où le ver avoit été détruit. De retour chez elle, elle rendit sans efforts trois vers de la même espèce que ceux qu'elle avoit rendus les jours précédents.

L'après-midi elle eut sa crise comme à l'ordinaire: dès qu'elle fut endormie je lui renouvelai mes questions sur sa disposition intérieure, & sur les choses qui pouvoient avoir rapport à sa maladie. J'aimois mieux répéter ces questions trop souvent, que de risquer de perdre en expériences simplement curieuses, un temps précieux pour le rétablissement de ma malade, & dont bientôt la cessation de ses sommeils m'auroit rendu la perte irréparable. Ma malade m'assura de nouveau que sa poitrine n'étoit point attaquée; j'y verrois un ulcère, me dit-elle, comme j'ai vu le ver dans mon estomac; ma poitrine est foible, le sang s'y porte quelquefois, & il s'y portera toujours un peu dans le temps de mes époques, mais elle n'est point malade, & mes poulmons sont sains; j'ai le gosier bien plus foible: cette partie a été si souvent ulcérée par les piqures du ver, qu'elle sera malade encore pendant long-temps, mais cela n'est point dangereux; je vois que le sang reprend

sa circulation, & la venue de mes regles
achevera ma guérison.

Mai 6.

En ce moment ma malade s'aperçut que son sang avoit quelque disposition à se porter à la tête; elle me pria en conséquence de la magnétiser d'abord en lui présentant de loin mes mains étendues, & les faisant descendre lentement du front en bas, le long des côtés. Peu d'instants après, elle me dit qu'il falloit seulement commencer au gosier, & ramener de là mes mains à plat sur ses côtés en touchant le corps. Enfin, elle me fit mettre une de mes mains à plat sur les deux genoux joints, tandis que je ramenois lentement l'autre mains, les doigts en pointe, de son gosier à ses genoux, sans toucher le corps. Je demandai à ma malade si je ne ramenerois pas mieux le sang en bas, en faisant descendre mes deux mains vis-à-vis le long de ses côtés. C'est toujours par là qu'il faut commencer, me répondit-elle; mais de cette manière le sang ne descend que par secousses; au lieu que lorsque vous tenez ensuite une main sur les genoux, & que vous descendez l'autre de loin, & vis-à-vis le milieu du corps, vous faites descendre le sang plus également & plus uniformément le long des côtés; & la main qui est fixée sur les genoux, entretient toujours le mouvement égal du fluide.

Mai 6.

Lorsque ma malade fut devenue plus tranquille, je lui proposai de reprendre la suite de nos expériences. On a vu que dans l'une des séances précédentes, j'avois cru reconnoître que le fluide magnétique étoit le même que le feu électrique; mon fluide, sortant de la baguette, n'avoit pu traverser la cire d'Espagne ni le pain de cire jaune; & cette propriété déjà reconnue dans le fluide électrique, m'avoit paru établir une sorte d'identité dans ces deux fluides. Pour m'en assurer encore davantage, j'avois projeté de faire d'autres expériences sur la nature du fluide électrique; ² enfin, d'en comparer les résultats avec ceux que j'avois déjà obtenu. Pour cet effet, l'après-midi du 6, j'avois porté chez ma malade une petite machine électrique portable, que j'avois eu soin de lui cacher pendant qu'elle étoit éveillée. J'étois bien assuré que cette fille simple & sans éducation n'avoit aucunes notions de l'électricité, & que de sa vie elle n'avoit vu une machine électrique; j'en avois d'autant plus de confiance en tout ce qu'elle pourroit m'en dire pendant sa crise. Je chargeai donc la petite machine électrique, en frottant vivement & pendant quelques instants le ruban gommé. Cette première opération fit tressaillir ma malade, vis-à-vis de laquelle j'étois placé, à environ trois pieds de distance. Je la priai pour

lors d'observer attentivement, & de me dire ce qu'elle verroit; elle vit d'abord sur le ruban, & à mesure que je le frotois, une fumée épaisse & cependant transparente. Je présentai mon pouce à quelques distances du conducteur, ma malade tressaillit encore; elle vit un nouveau fluide sortir de ce conducteur, & se répandre sur ma main, tandis que mon fluide, traversant celui-là sans se mêler avec lui, alloit au conducteur. De quelle couleur, lui demandai-je alors, voyez-vous le fluide qui sort de cette machine? — Il n'est pas plus brillant que le vôtre, me répondit-elle, mais il est plus jaune, & d'un jaune obscur tirant sur le violet. Votre fluide, continua-t-elle, va beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, quand vous présentez le pouce à cette machine, & le fluide de la machine est infiniment plus lent que le vôtre.

J'approchai alors, & peu à peu, mon pouce du conducteur, jusqu'à ce qu'enfin je tirai Bétincelle. Ma malade à l'instant prit un mouvement convulsif qui parut l'affecter de la tête aux pieds, & elle porta vivement la main à sa tête: je craignis de lui avoir fait mal; mais elle me rassura, en me disant que j'avois occasionné en elle un ébranlement général qui n'étoit point douloureux, mais qui la faisoit ressaeter malgré elle. Je lui demandai si cet

Mai 6.

ébranlement s'étoit fait sentir aux jointures plutôt qu'ailleurs. Non, me dit-elle, il a été le même par-tout mon corps, & au moment où j'ai vu sortir de la machine ce nouveau fluide qui m'a paru être presque violet & fort agréable à voir. En considérant l'effet que j'avois produit sur ma malade, lorsque j'avois moi-même tiré l'étincelle, je m'applaudis fort de n'avoir pas essayé de la lui faire tirer; je ne doutai pas que cette épreuve ne lui eût donné des convulsions que j'aurois eu peut-être beaucoup de peine à calmer. Je me promis bien dès-lors de ne plus tenter la même expérience, ou du moins de ne le faire qu'avec les plus grandes précautions; & pour ce jour-là, je m'en tins à tirer de ma malade quelques éclaircissements sur ce qu'elle venoit de voir.

Je la priai de m'expliquer ce qu'elle avoit vu sur le ruban gommé, pendant que je le frotois. J'ai vu, me dit-elle, un fluide tout différent du vôtre, il est beaucoup plus pâle, & en même temps plus épais. Ce fluide ne jetoit pas des étincelles comme en donne le vôtre, il auroit plutôt ressemblé à celui du soleil. — Le fluide que vous avez vu sortir de cette machine repoussoit-il le mien? — Point du tout, votre fluide traversoit celui-là pour aller à la machine, & le fluide de cette machine alloit à vous très-lentement.

J'aurois bien voulu pouvoir pousser plus loin cette expérience , mais je ne pouvois le faire sans compromettre la santé de ma malade. Cette fille continuoît à avoir quelques mouvements convulsifs ; & malgré le plaisir qu'elle paroïssoit prendre à voir ces fluides , je ne pouvois douter de l'impression fâcheuse que cette vue auroit pu produire à la longue : bientôt même la malade sentit à son gosier un goût très-fort de soufre , & qui la fit tousser ; peu de temps après elle se réveilla , je la calmai plus qu'à l'ordinaire ; & cependant , lorsque je la quittai , elle étoit plus fatiguée que de coutume. Ce qui l'étonnoit sur-tout , & l'incommodoit fort , c'étoit ce goût de soufre qu'elle avoit toujours à la gorge , & dont elle ne pouvoit imaginer la cause.

 Mai 6.

Le 7 , en arrivant au baquet , la Dlle. N. me parut être un peu inquiète de quelques douleurs aux coudes & aux genoux qu'elle avoit ressenties la veille au soir , & qui ne l'avoient point quittée depuis ; elle me dit aussi que le lait magnétisé qu'elle avoit pris en se couchant s'étoit aigri sur son estomac. Et une particularité bien remarquable qu'elle me dit encore , c'est que s'étant trouvée fort altérée pendant la nuit , & ayant voulu boire de son eau magnétisée , cette eau lui avoit

 Mai 7.

Mai 7.

paru être fort mauvaise, & elle lui avoit trouvé un goût très-désagréable, de fer & de souffre. Le matin de ce jour elle avoit voulu prendre son lait magnétisé ; elle l'avoit trouvé mauvais, & il s'étoit aigri comme celui de la veille. Les douleurs aux coudes & aux genoux continuoient ; & pendant qu'elle fut au baquet, ma malade eut de fréquents maux de cœur, & sa peau fut brûlante, je la magnétisai, de la tête aux pieds, le plus fortement qu'il me fût possible.

— L'après-midi je me hâtai de la mettre en crise, j'étois impatient de savoir d'elle quelles avoient été les suites de l'expérience de la veille, & je ne laissai pas d'en avoir quelque inquiétude. Je me pressai donc de l'interroger à ce sujet, dès qu'elle fut endormie.

— Comment vous trouvez-vous, lui dis-je, de l'épreuve d'hier ? — Cet autre fluide que vous mîtes en mouvement, gêna la circulation du mien, & par-là il changea celle de mon sang ; c'est ce qui m'a donné ce matin de si grands maux de cœur, & cette chaleur brûlante que j'éprouvois ; c'est aussi ce qui a fait aigrir le lait que j'avois pris, & m'a donné la diarrhée que j'ai eue tout aujourd'hui. — Qu'auroit-ce donc été, si au lieu de présenter mon ponce à ma machine, je vous avois fait tirer à vous-même l'étincelle ? — Vous m'auriez

vu prendre des convulsions violentes, & tout le cours de la nature auroit été dérangé en moi. — Comment vous trouvez-vous à présent de cet autre fluide ? — Je le vois sortir lentement par toutes mes jointures, à mesure qu'en me magnétisant vous donnez plus de mouvement à mon fluide. — Voyez-vous ces deux fluides se mêler ensemble ? — Ils circulent l'un auprès de l'autre le long de mes nerfs, mais ils ne se mêlent point ; & à mesure que cet autre fluide sort par mes jointures, le vôtre circule sans se confondre avec lui. — N'est-il pas à craindre que ce dérangement que vous avez éprouvé ne change quelque chose à vos sommeils ou à vos époques ? — Si vous ne m'aviez pas magnétisée à bonne heure, & si vous n'aviez pas donné à mon fluide assez de force pour repousser le nouveau, celui-ci auroit changé tout à fait la circulation de mon sang, & tout auroit été dérangé ; mais comme j'ai été magnétisée à temps, la circulation a été rétablie ; & quand je me réveillerai aujourd'hui, je ne me ressentirai déjà plus de cet autre fluide. — Pourrez-vous continuer le lait ? — Il ne faut pas encore que j'en prenne ce soir, mais je pourrai recommencer demain matin ; il faudra continuer de le magnétiser, mais dans une huitaine de jours il passeroit très-bien sans être magnétisé.

Mar 7.

J'ai continué. Si je vous calmois à présent par les pouces, quel effet vous ferois-je ? — Vous me feriez beaucoup de mal ; vous souffririez mon fluide ; & cet autre fluide auroit plus de peine à sortir. — Et si je vous présentois la baguette ? — Vous me chargeriez trop ; & vous me feriez souffrir, parce que cet autre fluide sortiroit trop vite. — Si un malade, sans être somnambule, avoit été fatigué par une semblable expérience, que penseriez-vous qu'il faudroit lui faire ? — Il faudroit le magnétiser & le charger fortement de fluide ; ce malade souffrirait davantage pendant quelques instants, mais ensuite il seroit bien soulagé.

L'épreuve que je venois de faire sur la nature du fluide électrique, ne me permettoit plus de croire que ce fluide fût le même que le fluide magnétique ; & quoique j'eusse toujours répugné à admettre dans la nature plusieurs agents différents entr'eux, je fus forcé néanmoins de convenir que si le fluide électrique & le fluide magnétique ont le même principe, ils diffèrent du moins dans leurs modifications. L'effet que la machine électrique avoit produit sur ma malade, me fit conjecturer encore que les temps d'orages ne sont accablants & ne nous fatiguent, que parce que l'air se trouvant alors plus chargé de fluide électrique ;

électrique ; ce fluide gêne en nous la circulation du fluide universel , principe du mouvement ; & j'en conclus que dans ces temps d'orages il seroit très-utile de se faire magnétiser , ou du moins de se magnétiser soi-même , afin de rendre au fluide universel la supériorité de son mouvement sur celui du fluide électrique. Au reste , on verra dans la suite de ce journal que mes conjectures étoient bien fondées , & que ma malade étant en crise magnétique pendant un orage violent , elle éprouva des effets absolument semblables à ceux que lui avoit fait éprouver la machine électrique.

Je suis bien éloigné cependant de prétendre que l'électricité soit toujours , & dans tous les cas , contraire au magnétisme : le temps & des épreuves multipliées pourront seuls nous apprendre ce que nous devons croire à ce sujet , & je n'ai garde d'établir mon opinion sur l'expérience que j'ai rapportée ; il me semble même qu'il peut se rencontrer quelques circonstances particulières , dans lesquelles le magnétisme auroit plus de force , s'il avoit été précédé par l'application de l'électricité. Ne pourroit-on pas , par exemple , employer ce double moyen dans certaines paralysies ? Et en effet , si la paralysie n'est autre chose que la cessation du mouvement

 Mai 7.

Mai 7.

dans les solides; si ce défaut de mouvement provient de ce que le fluide trouvant les nerfs insensibles, soit par trop de relâchement, soit par une trop grande tension, il ne peut plus absolument circuler en eux, ne peut-on pas croire que tout ce qui pourra donner à ces nerfs un ébranlement quelconque, tout ce qui pourra mettre pour le moment ces nerfs en état de réagir sur le fluide, devra faciliter la circulation? Or, l'électricité, par les secousses instantanées qu'elle produit, imprime aux nerfs ce mouvement factice. On pourroit donc ce me semble, & dans le cas que je viens de citer, abréger le traitement magnétique, en y joignant de temps en temps le secours de l'électricité: mais j'en reviens toujours à dire que ces cas particuliers doivent être très-rares; & si le fluide électrique s'oppose à la circulation du fluide magnétique, comme je suis fondé à le croire jusqu'à présent, il est certain que pour peu que les nerfs du malade aient de ressort, l'électricité fera toujours inutile & souvent nuisible à ces malades, du moins lorsqu'on voudra l'adapter au traitement magnétique.

 Mai 8.

Le 8 au matin il n'y eut point de baquet, & je magnétifiai la Dlle. N. chez elle; je la trouvai beaucoup plus tranquille que la veille; elle n'avoit plus de douleurs aux join-

tures, le goût de soufre n'étoit plus à son
gouffier, & le lait du matin n'avoit point
aigri.

L'après-midi elle entra en crise comme à
l'ordinaire; le temps approchoit où elle ne
devoit plus dormir, & je voulois mettre à
profit ses derniers sommeils, pour m'assurer
bien positivement qu'elle ne voyoit en elle
d'autre mal que la suppression de ses règles.
Je la pressai donc de nouveau ce jour-là de
bien examiner son intérieur, & de s'assurer
qu'il n'y avoit point d'autres causes de ma-
ladie. Pensez-vous, me répondit-elle, que s'il
y avoit eu dans moi quelque dérangement, quel-
ques obstructions un peu considérables, si même
je n'avois pas été aussi avancée que je le suis
dans la guérison de cette suppression de mes
règles, j'eusse été quitte à si bon marché de
l'expérience que vous fîtes avant-hier! Si ce
nouveau fluide avoit rencontré trop d'obsta-
cles, il ne seroit pas sorti aussi aisément qu'il
l'a fait, j'aurois souffert beaucoup plus, &
la circulation du sang auroit été troublée.

Rassuré par cette réponse, je priai ma ma-
lade de me dire comment il faudroit la ma-
gnétiser, depuis le jour où elle cesseroit de
dormir, jusqu'à celui où ses règles paroîtroient.
Elle me dit que pendant cet intervalle je
devois la magnétiser régulièrement tous les

 Mai 8.

matins au-baquet, & le soir chez elle, pendant une heure au moins, qu'il faudroit la magnétiser principalement sur l'estomac, un peu sur le ventre, & descendre jusqu'en bas sans m'arrêter sur les genoux; & qu'enfin je terminerois chaque séance en présentant d'abord mes mains étendues à son cou, & les faisant descendre vis-à-vis des côtes, & ensuite la même chose, en touchant le corps. Pendant le temps de mon époque, continua ma malade, il faudra me magnétiser, principalement sur les reins & sur l'estomac, ramener quelquefois en bas l'une de vos mains alternativement, & vous terminerez alors chaque séance en me magnétisant sur les côtes jusqu'aux genoux, où vous arrêterez pendant quelque temps vos pouces, tenant les autres doigts élevés; enfin, ajouta-t-elle, de mon époque de mai à celle de juin, vous me magnétiserez de même que du 11 au 15 de ce mois.

Après m'avoir donné tous ces renseignements nécessaires, ma malade se réveilla, je la calmai, &, lorsque je la quittai, elle étoit parfaitement bien.

 Mai 9.

Le 9 il n'y eut rien de particulier au baquet.

L'après-midi je m'occupai encore, comme

j'avois fait la veille, à recueillir tous les renseignements qui devoient me mettre en état d'achever le traitement de ma malade; je lui demandai, entr'autres choses, si elle feroit bien de continuer le lait. Je pourrai, me répondit elle, cesser d'en prendre pendant les trois jours que durera mon époque prochaine; mais il faudra m'y remettre ensuite jusqu'à l'époque de juin, & passé l'époque prochaine il ne sera plus nécessaire de le magnétiser; il passera bien sans cela; il faudra seulement me faire prendre, après mon époque de juin, trois drachmes de rhubarbe en trois jours. A ce sujet je dois rappeler ici ce que j'ai déjà dit, que pendant près de deux ans les médecins avoient inutilement tenté de faire prendre le lait à ma malade; que ce lait n'avoit jamais pu passer, de quelque manière qu'il eût été coupé; & que depuis cinq semaines que ma malade en avoit pris régulièrement soir & matin, & avec la seule précaution de le magnétiser, il avoit toujours passé très-bien, excepté le jour où j'avois fait mon expérience sur l'électricité.

Je demandai encore à ma malade si elle ne pouvoit pas voir déjà le temps de son époque de juillet: elle me répondit qu'elle le voyoit très-bien; que le 20 juillet elle auroit des coliques assez fortes, & qui dureroient

Mai 9.

pendant trois jours; qu'ensuite, le 28 dans la
 Mai 28. matinée, les règles paroïtroient.

Après avoir dormi pendant près de deux heures, du sommeil le plus tranquille, ma malade se réveilla, & je la calmai comme à l'ordinaire.

Le matin du 10 la Dlle. N. fut un peu
 Mai 10. plus fatiguée qu'à l'ordinaire au baquet; de sorte qu'au lieu de la magnétiser, je me contentai de la calmer.

D'après toutes les annonces que m'avoit faites ma malade, le sommeil de l'après-midi de ce jour devoit être la dernière de ses crises: le travail intérieur des règles étoit achevé, & tous les efforts de la nature, pendant les jours suivants, devoient se borner à manifester ce travail au dehors, à l'époque annoncée pour le 15, à huit heures & demie du soir. Tout ce que j'avois vu jusqu'à ce jour ne me laissoit guere douter de l'accomplissement qui suivroit ces dernières annonces: je ne songeois donc qu'à me faire répéter toutes les instructions que ma malade m'avoit déjà données pour l'avenir, lorsque cette fille, métrant fin à mes questions, me fit d'elle-même une annonce d'un genre tout différent; je la jugeai du moins ainsi, & ne pouvant pour lors m'en donner à moi-même aucune explication, je

fus tenté, dans le premier moment de surprise, de la regarder comme étant l'effet d'un délire qui devoit changer toutes les idées que je m'étois faites sur le somnambulisme. Cependant, en réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé jusque-là, en considérant l'exactitude & la ponctualité avec lesquelles j'avois vu toutes les annonces de ma malade s'effectuer constamment & à la lettre, je ne pouvois soupçonner que cette fille m'eût trompé, & encore moins que ses sommeils eussent été des accès de délire. J'étois dans cette disposition d'esprit, lorsque ma malade me fit l'étrange annonce que je vais rapporter.

Elle venoit de me répéter ce qu'elle m'avoit déjà dit la veille, que l'époque de ses regles pour le mois de juillet seroit le 28, & qu'elle seroit précédée par des coliques assez fortes, qu'elle auroit les 20, 21 & 22 du même mois. Elle m'avoit encore assuré qu'après cette époque de juillet elle seroit désormais réglée exactement tous les mois, comme elle l'avoit été avant sa maladie; lorsque, se recueillant en elle-même, & après quelques moments de réflexion, elle me dit: Je vois très-bien que j'aurai mes regles le 28 de juillet; mais je vois aussi qu'avant cette époque il m'arrivera un accident qui dérangera ces regles. Je me hâtai de la questionner, & elle continua ainsi: Quand je suis éveillée j'ai la plus

Mal 10.

101 12M

grande envie d'aller passer une partie de l'été à la campagne; mais actuellement je prévois que ce voyage me sera funeste. — Voyez-vous en vous, repris-je alors, quelque cause de dérangement? — Non, cette cause ne me paroît point être en moi, je n'y vois rien du moins qui ait rapport à l'accident que je prévois: je serois fort en peine de vous dire comment je prévois cet accident; mais enfin j'en ai une espece de pressentiment que je crois certain: je prévois que le 10 juillet je voudrai aller à la campagne, je voudrai monter à cheval, & que si j'y monte je ferai une chute dont les suites me seront funestes.

Surpris au dernier point de cette étrange prédiction, je pris assez sur moi cependant pour demander à ma malade quelques détails sur cet événement. Ce jour-là, me répondit-elle, je tomberai de cheval; la frayeur que j'en aurai m'occasionnera une perte à la suite de laquelle mes regles seront de nouveau supprimées, & il me semble que je n'en guérirai jamais. — N'êtes-vous pas maîtresse de prévenir cet accident en ne montant pas à cheval? — Sans doute, & si je le voyois étant éveillée, comme je le vois à présent, & je me garderois bien d'aller à la campagne avant mon époque de juillet. — Si je ne vous empêchois pas d'y aller, voyez-vous quelles

seroient les particularités de cet accident ? —

Mai 10.

Qui, je les vois; aussi-tôt après ma chute la pierre paroîtra, & j'aurai une fièvre violente qui durera vingt-quatre heures ainsi que la peste, & après cela je ne serai plus réglée. Telle fut en substance la conversation singulière qui termina le sommeil du 10, & ma malade se réveilla quelques instants après.

Dans le nombre des magnétiseurs qui liront ce journal, il en est certainement plusieurs qui ne verront rien de bien frappant dans le fait que je viens de rapporter; accoutumés à des merveilles bien plus étonnantes, ils seront surpris seulement de l'embarras où je me trouvais pour lors, & de la peine que j'eus à concevoir cette prédiction. Ceux au contraire qui, comme moi, n'ont encore pu reconnoître dans les somnambules magnétiques que des machines merveilleusement organisées; ceux qui, témoins chaque jour de la justesse & de l'exactitude des pressentations, n'ont pas été cependant à portée de reconnoître aussi le pressentiment chez le somnambule; ceux-ci, dis-je, seront sans doute aussi surpris que je le fus alors. Ils concevront combien je dus être étonné & même épouvanté en découvrant ce nouvel ordre de choses; & en effet, je trouverai pour lors cette prédiction tellement opposée à nos idées reçues & aux principes que je m'étois

Mai 10^M31 12^M

formés, que je n'aurois pas balancé un moment à suspecter ma malade, s'il n'eût pas été déraisonnable de le faire après tout ce que j'avois vu.

Je n'avois point oublié le ver qu'elle avoit découvert en elle, le remède qu'elle avoit choisi & la destruction de ce ver arrivée exactement au temps prévu: je ne pouvois d'ailleurs me dissimuler, & je voyois, comme tout le monde, que la Dlle. N., abandonnée des médecins & condamnée généralement lorsque j'entrepris sa guérison, étoit devenue, par son embonpoint & par le retour de sa santé, un sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'avoient connue. Ces considérations étoient déjà bien propres à me rendre plus circonspect dans mes jugements: d'ailleurs, je m'étois fait une loi de ne jamais nier ce que je ne pouvois concevoir; & n'ayant après tout que quelques jours à attendre pour vérifier l'une des principales annonces que m'avoit faites ma malade, celle de la venue des regles pour le 15 mai, je pris le parti que chacun, ce me semble, devrait toujours prendre en pareil cas, je suspendis mon jugement: je me promis bien de veiller scrupuleusement sur ma malade; j'attendis, non pas l'événement du 10 juillet, il auroit été fort imprudent, selon moi, de jouer la vie de ma malade contre

une incrédulité qui pouvoit n'être chez moi
 qu'un effet de mon peu de lumières, & j'étois Mai 16.
 bien résolu à prévenir cet événement, mais
 j'attendis que le temps me présentât quelque
 occasion nouvelle & moins périlleuse de véri-
 fier les prédictions morales des somnambules.
 Je me flattai que peut-être un jour elles me
 paroîtroient moins merveilleuses; que je re-
 connoitrois peut-être que ce que j'avois regardé
 comme prédiction morale, comme devina-
 tion, n'étoit rien moins que cela; & après
 tout, disois-je alors, si ces faits que nous ap-
 pellons moraux se répètent, si ces prédictions
 de futur contingent se réalisent, dussions-nous
 ne jamais les expliquer; dussions-nous même
 ne jamais les concevoir, il faudra bien pour-
 tant nous accoutumer à les croire comme
 nous faisons de tant d'autres choses que nous
 ne saurions expliquer.

Cette disposition d'esprit ne fut point en
 moi l'effet d'une prévention outrée, ni celui
 d'un aveugle enthousiasme: je ne niois pas,
 ce n'auroit pas été là le moyen de m'instruire,
 mais je doutois; & l'on verra, par la suite de
 ce journal, que ce doute ne m'a quitté que
 lorsque, éclairé par des nouvelles épreuves du
 même genre, j'ai cru pouvoir me rendre rai-
 son des faits prétendus moraux, & les dé-
 pouiller de tout ce qu'ils avoient de mer-
 veilleux.

Mai 11.

Le 11, la Dlle. N. fut, le matin, au baquet comme à l'ordinaire.

L'après-midi, je la magnétisai pendant une heure & demie, & je mis à mon magnétisme toute la force dont je fus capable. Il s'agissoit ce jour-là de vérifier l'une des annonces que ma malade m'avoit faite depuis longtemps, lorsqu'elle m'avoit dit que, le 11 mai, elle se *reposeroit de dormir*. Je n'avois pu m'empêcher jusque-là d'apporter à ce traitement un fond de méfiance que mon peu d'expérience dans le magnétisme rendoit excusable, & que la prédiction singulière de la veille avoit encore augmentée : cette méfiance cependant avoit toujours été subordonnée au desir de faire le bien ; & si je cherchois continuellement à me précautionner contre toute surprise, cette prudence nécessaire ne me rendoit point injuste ; je voulois bien voir ; je ne voulois pas être trompé : mais, en même temps, je sentoís que pour me tromper ainsi pendant six semaines consécutives, il auroit fallu une ruse étonnante, une mémoire prodigieuse & une étendue de connoissances qui m'auroient infiniment plus étonné que ne pouvoient faire toutes les merveilles du somnambulisme dans une fille du peuple, simple & sans éducation, dans une fille qui n'avoit d'ailleurs aucun intérêt à me tromper, dans

une fille enfin qui n'auroit pas pu feindre aussi le rétablissement de sa santé.

Mai 11.

Malgré tous ces préjugés favorables, je me tenois toujours en garde contre l'erreur, & j'allois au devant de tout ce qui auroit pu me désabuser. Ce fut dans cet esprit que l'après-midi du 11 mai, j'appliquai tous mes efforts à faire tomber ma malade en crise : mais ce fut en vain ; elle eut bien une crise très-caractérisée, semblable à celles qu'elle avoit eues les 7, 8 & 9 avril, & dont il me fut facile de saisir toutes les nuances, mais j'eus beau faire, cette crise ne fut point le somnambulisme. Ma malade eut d'abord des bâillements fréquents, elle éprouva une lassitude considérable, puis elle tomba dans l'accablement, & enfin elle reprit la même gaieté, elle éprouva le même bien être qu'elle avoit éprouvé les jours précédents à son réveil : voyant que je m'obstinerois inutilement à vouloir l'endormir, je la calmai enfin après une heure & demie de magnétisme.

Les séances des 12, 13 & 14 ne me présentèrent rien de particulier. La Dlle. N. fut le matin de ces jours-là au baquet, & les crises du soir furent absolument les mêmes que celle du 11 : elle se plaignit seulement pendant ces trois jours, de maux de cœur

Mai 12, 13
& 14.

fréquents; ses jambes devinrent fort pesantes; Mai 12, 13 ses pieds étoient enflés & douloureux; & & 14. toutes les fois qu'elle se mit au baquet, ou lorsque je la magnétisois, elle ressentit constamment une chaleur brûlante dans les reins, dans le ventre, aux pieds & aux genoux. Tous ces symptômes me parurent annoncer la venue prochaine des regles.

Le matin du 15, je magnétisai la Dlle. N.
 Mai 15. chez elle pendant une heure & demie: elle continuoit à avoir de grands maux de cœur; & pendant que je la magnétisois, elle commença à ressentir quelques maux de reins & des coliques légères. Voulant sur-tout éviter de lui laisser prendre le moindre soupçon sur l'heureux dénouement que j'attendois pour ce jour-là, & dont elle ne se doutoit nullement, j'essayai de lui donner le change sur les coliques dont elle se plaignoit: je lui dis que sans doute ses coliques provenoient de ce que le lait du matin, quoique bien magnétisé, n'avoit pas passé aussi bien qu'à l'ordinaire. Ma malade ne s'y méprit point: je n'ai pas mal à l'estomac, me dit-elle, je n'ai point de diarrhée, & je sens bien d'ailleurs que mes coliques sont de l'espece de celles que j'avois aux temps de mes époques; je vois bien cependant que ce ne peut être cela, puisqu'il

n'y a pas trois semaines que j'ai eue, pendant plusieurs jours, des coliques semblables & bien plus fortes. Je m'eus garde de la défabuser, & je la laissai souffrant toujours. Mai 15.

La crise de l'après-midi fut la même que celle des jours précédents : ma malade continuoit à avoir quelque coliques & des maux de reins, que le magnétisme ne fit qu'augmenter ; ses pieds étoient brûlants, & elle ressentait toujours une grande chaleur dans le bas ventre. Après l'avoir magnétisée pendant une heure & demie, je la laissai souffrante, mais ne se doutant certainement pas de la révolution qui se préparoit.

Cette révolution, qui devoit opérer la guérison de ma malade, devoit aussi fixer une bonne fois mes idées & déterminer mon jugement. Tout ce que j'avois vu jusqu'alors, le rétablissement sensible de ma malade, l'accomplissement des diverses annonces qu'elle m'avoit déjà faites, tout cela, dis-je, me paroïssoit être un préjugé bien fort : mais enfin cet amendement auroit pu être regardé, à toute rigueur, comme étant un effet du hasard ou l'effort de la seule nature : les annonces pouvoient avoir été concertées. Je sentoïis bien que la Dlle. N. n'avoit eu aucun intérêt à se jouer ainsi de ma crédulité d'une manière d'ailleurs fort éloignée de son caractère ; mais enfin la

 Mai 15.

vanité , l'envie d'intéresser , d'occuper les esprits , auroient bien pu entraîner une fille , jeune & fort pauvre , dans un manège d'intrigues & de supercherie ; & après tout , aucune des annonces dont j'avois vu jusqu'alors l'accomplissement , n'avoit été de nature à pouvoir être vérifiée d'une manière bien certaine ; au lieu que l'apparition des regles à un moment déterminé , pouvoit être constatée sans équivoque ; & les moyens que je comptois prendre pour m'assurer du fait sans alarmer la malade , me garantissoient qu'elle ne pourroit pas m'en imposer en cette occasion.

Tous ces raisonnements , toutes ces précautions que l'entêtement ou la mauvaise foi auroient dictés à un incrédule décidé , la prudence me les avoit suggérés ; & je désirois de trop bonne foi de connoître la vérité , pour ne pas me précautionner de mon mieux contre toute surprise. Aujourd'hui qu'une multitude de faits semblables ne me laissent plus même la liberté de douter , je reviens avec peine sur les détails minutieux qui me préoccupoient si fort dans ce temps là : mais je n'ai pas cru qu'il fût inutile de retracer ici la situation où se trouvoit alors mon esprit , ne fût-ce que pour convaincre les incrédules que je ne fus ni plus dupe ni plus aveuglé qu'ils auroient pu l'être.

A

Mai 15.

A huit heures du soir je retournai chez la Dlle. N. ; je motivai cette visite hors d'œuvre sur l'inquiétude que m'avoient laissée ses souffrances de l'après-midi ; j'eus soin de me faire accompagner par trois femmes que ma malade connoissoit, & sur la probité desquelles je pouvois compter entièrement : ces femmes ignoroient encore quels étoient mes projets ; je les avois priées seulement de se rendre sans affectation chez la Dlle. N.

A mon arrivée chez cette fille, j'appris que sur le soir elle avoit voulu faire un tour de promenade, mais qu'elle y avoit pris des tourments de tête si violents, qu'elle avoit été forcée de rentrer chez elle ; elle avoit aussi saigné par le nez : je la trouvai souffrant bien assez de la tête, & extrêmement accablée. Ce fut alors, pour la première fois, que je commençai à lui donner, comme au hasard, quelques soupçons sur l'apparition prochaine de ses regles ; je voulois sur-tout constater le moment préfix où elles paroîtroient, & pour cela, il falloit bien que je lui fisse naître l'idée de s'en occuper ; d'ailleurs, me proposant de ne plus la quitter jusqu'au moment du dénouement, je ne pouvois plus craindre que cette réflexion de ma part pût donner jour à aucune supercherie. Je dis donc à ma malade que ses souffrances ne me paroissant point na-

Mais

turelles, & qu'étant beaucoup plus fortes en ce moment qu'elles n'avoient été trois semaines auparavant, je ne ferois point surpris que les regles parussent pour cette fois; je la priai de s'en éclaircir sur le champ, & j'ordonnai aux femmes qui m'avoient suivi, de s'en assurer avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il étoit en ce moment huit heures & un quart, rien n'avoit encore paru, mais le mal de tête de ma malade augmentoit considérablement; enfin à huit heures vingt trois minutes elle se plaignit que ce mal devenoit insupportable, & elle voulut se coucher. Ce signe que ma malade m'avoit annoncé depuis plus d'un mois dans une de ses crises, m'avertit du moment où les regles commençoient à paroître; j'insistai alors pour une nouvelle vérification, & elle fut faite comme la première par les trois femmes qui ne nous avoient point quittés. Je fus bientôt instruit du dénouement, lorsque ma malade oubliant toutes ses souffrances & l'accablement où elle se trouvoit quelques minutes auparavant, accourut à moi, dans le premier transport de sa joie & de sa reconnoissance, en me disant qu'elle étoit guérie, & que je lui avois sauvé la vie.

Qu'on me pardonne tous les détails minutieux dans lesquels je viens d'entrer; j'avois

promis de rapporter fidèlement & avec la plus grande exactitude toutes les particularités de ce traitement. Il est peut-être dans le journal que j'en donne plusieurs faits beaucoup plus curieux & plus instructifs, mais aucun n'est assurément plus intéressant que celui que je viens de rapporter. Les âmes sensibles m'auront vu sans doute avec plaisir, rappeler jusqu'aux moindres circonstances d'un événement qui me fit goûter la douceur inexprimable d'avoir rendu la vie à un être malheureux. Les hommes prudents, qui sans être convaincus de la puissance du magnétisme, n'attendent que des faits bien avérés pour devenir les partisans les plus zélés de cette découverte sublime, ne seront pas fâchés de me suivre dans toutes les précautions que je pris moi-même pour m'assurer de la vérité. Les hommes plus réfractaires, ceux que leur intérêt, l'entêtement ou la prévention éloignent également, & de la conviction & des moyens de l'acquiescer, verront du moins dans ces détails que je fus aussi méfiant, autant circonspect qu'ils auroient pu l'être eux-mêmes, & que ma conviction ne dut point être imputée à l'enthousiasme ni à l'excessive crédulité.

Pendant que je suis sur le chapitre des incrédules, me permettroit-on de faire à ce

71 15M
Mai 15.

(212)

Je ne prétends pas faire ici l'apologie du sujet une digression qui suspendra pour un moment la suite des faits, mais qui n'est point étrangère cependant à l'objet que je me suis proposé en publiant ce journal. De toutes les découvertes qui ont été faites jusqu'à nos jours, aucune assurément ne fut aussi intéressante que l'est celle du magnétisme. Vue sous tous les rapports, cette découverte sublime doit rendre à jamais mémorable le nom de son auteur; & M. Mesmer, homme célèbre pour ses contemporains, sera certainement un grand homme pour les âges futurs; tel est du moins le jugement que portent, & de la doctrine & de son auteur, tous ceux qui, partisans du magnétisme qu'ils ont pratiqué, croient pouvoir le regarder, en même temps, comme le secours le plus puissant que pût obtenir l'humanité souffrante, & comme la clef de toutes nos connoissances. Mais ce n'est point ainsi que le magnétisme est apprécié par le plus grand nombre. Proscrit d'abord par l'intérêt, ridiculisé par l'amour-propre & par la fausse gloire, il est aux yeux de plusieurs, le charlatanisme le plus abusif & même le plus dangereux, tandis que d'autres le regardent comme une chimère puérile & propre à occuper seulement quelques esprits foibles & crédules, auxquels l'enthousiasme a de tout temps tenu lieu du raisonnement.

Je ne prétends pas faire ici l'apologie du magnétisme. Que pourrois-je dire de plus, que ce qu'en ont écrit tant d'autres ; d'ailleurs la science du magnétisme ne doit être prouvée que par des faits ; & si cette science n'est point vaine, le concours de cette multitude de malades qui lui devront la vie, en constatera quelque jour l'existence, mieux que n'auroit pu faire les plus forts raisonnements. Mais sans m'ériger en apôtre du magnétisme, sans m'écarter du caractère qui me convient, celui d'un homme qui a vu, & qui dit seulement ce qu'il a vu, sans vouloir forcer les opinions, ne pourrois-je pas faire voir que ce magnétisme si décrié, que ce somnambulisme tant ridiculisé, n'ont rien de plus étonnant, rien de plus merveilleux qu'un grand nombre de faits antérieurs à la découverte du magnétisme, & qui n'ont jamais été révoqués en doute ? Je vais citer quelques-uns de ces faits, & j'aurai soin de les choisir dans des auteurs qui ne peuvent être suspects.

Je ne rappellerai point ici le rapport que M. Malouin fit en 1742 à l'académie royale des sciences. J'ai déjà cité ce rapport dans l'une des notes de l'Essai sur la théorie, où j'ai donné le fait de M. Malouin, comme un exemple du somnambulisme magnétique que la nature seule, livrée à elle-même, ou con-

Mai 15.

trariée par les remèdes de l'art, peut procurer dans certains cas aux malades.

Je n'irai pas non plus parcourir les philosophes anciens pour débrouiller dans la masse de leurs opinions les premières racines du magnétisme. Je ne citerai pas même ce qu'ont dit long-temps après eux Erasme, in *Encomio medicinae*. Cardan, de *rerum varietate*, lib. 8, cap. 43.

(La Motte, le Vayer, Lettre 61,) & tant d'autres auteurs graves & dignes de foi, qui nous ont transmis une multitude de faits, tous aussi merveilleux que peut l'être le somnambulisme magnétique, ou plutôt qui ne sont autres que ce somnambulisme lui-même donné par la nature. Je ne m'attacherai ici qu'à extraire de quelques auteurs plus récents & également respectables, un petit nombre de faits dont les témoins ne sont pas suspects.

M. de Sauvages, l'un des plus grands médecins de ce siècle, a consigné un de ces faits dans son rapport à l'académie des sciences de Montpellier; & cette académie jugea ce fait assez important, pour être communiqué à l'académie des sciences de Paris, laquelle en fit mention dans ses mémoires, (année 1742, p. 551, édit. in-12.)

M. de Sauvages parle d'une fille, & la vut; il faut l'entendre lui-même.

« Mlle. V***, fille âgée de vingt ans, est

» pâle, a toujours froid aux extrémités ; son
 » caractère est d'être timide & sensible à la
 » moindre injure. C'est vers la fin de janvier....
 » qu'elle a eu quelques attaques de catalepsie,
 » qui ayant augmentées l'obligerent de se rendre
 » à l'hôpital-général de Montpellier, les mois
 » d'avril & de mai suivans. Cette maladie
 » fut compliquée d'une autre maladie singu-
 » lière, pareille à celle des somnambules.....,
 » je la détaillerai dans la suite..... Cette fille
 » étoit dégoûtée & fort triste....., elle étoit
 » réglée pour le temps, mais très-peu pour
 » la quantité.....; elle pressentoit les attaques
 » par une chaleur au front, &c..... »

Je passe sous silence la description que M. de
 Sauvages fait d'abord de l'état cataleptique de
 Mlle. V***, cet état est connu ; il a cepen-
 dant une circonstance bien extraordinaire &
 presque incroyable, qu'il est à propos de re-
 marquer. Après avoir dit que si dans l'état de
 catalepsie on fléchissoit la tête de cette fille,
 on la mettoit debout sur un pied, les bras
 tendus en quelque posture qu'on voulût choi-
 sir, pourvu toutefois qu'on eût mis tout le
 corps en équilibre, cette fille conservoit par-
 faitement jusqu'à la fin de son attaque la der-
 nière attitude qu'on lui avoit donnée. Le
 médecin ajoute :

« Lorsque l'ayant mise debout sur ses pieds,

Mai 15.

» on venoit à la pousser, elle ne marchoit
 » pas....; elle glissoit comme si on eût poussé
 » une statue. »

Voilà assurément un singulier automate ;
 mais écoutons l'auteur de la relation.

« Jusqu'ici cette fille nous fait voir une
 » maladie, qui, quoique rare, n'est pas sans
 » exemple : mais en voici une autre fort sin-
 » gulière qui s'y est jointe.

» Dans les mois d'avril & de mai, elle
 » eu plus de cinquante attaques d'une autre
 » maladie, dans lesquelles on distinguoit trois
 » temps. Le commencement & la fin étoient
 » des catalepsies parfaites, telles que nous les
 » avons vues ci-devant ; l'intervalle qui durait
 » quelquefois un jour entier, ou du matin au
 » soir, étoit rempli par la maladie, que les
 » filles de la maison appelloient *l'accident vif*,
 » donnant le nom d'*accident mort* à la catalepsie.

» On va voir des phénomènes que j'aurois
 » cru simulés, si je ne m'étois assuré de la
 » réalité par mille épreuves : les occasions
 » s'en présentoient souvent.

» M. *** que j'avois prié de m'aider de
 » ses conseils, & quantité de curieux ont été
 » témoins de ce que je vais rapporter.

» Le 5 d'avril.... à 10 heures du matin,
 » je trouvai la malade au lit, la foiblesse &
 » le mal de tête l'y retenoit...., l'attaque de

» catalepsie venoit de la prendre, elle la
 » quitta en cinq ou six minutes; ce que l'on
 » connut, parce qu'elle bâilla, se leva sur son
 » seant, & se disposa à la scene suivante.

» Cette fille se mit à parler avec une viva-
 » cité & un esprit qu'on ne lui voyoit jamais
 » hors de cet état; elle changeoit quelque-
 » fois de propos, & sembloit parler à plu-
 » sieurs de ses amies qui s'assembloient au-
 » tour de son lit; ce qu'elle disoit avoit quel-
 » que suite avec ce qu'elle avoit dit dans son
 » attaque du jour précédent, ou ayant rap-
 » porté mot pour mot une instruction en
 » forme de catéchisme qu'elle avoit entendu
 » la veille; elle en fit des applications mo-
 » rales & malicieuses à des personnes de la
 » maison, qu'elle avoit soin de désigner sous
 » de noms inventés, accompagnant le tout
 » de gestes & de mouvements d'yeux qu'elle
 » avoit ouverts enfin, avec toutes les cir-
 » constances des actions faites dans la veille,
 » & cependant elle étoit fort endormie; c'étoit un
 » fait déjà bien avéré, & personne n'en doutoit
 » plus, mais prévoyant que je n'oserois jamais
 » l'affirmer, à moins que je n'eusse fait mes épreu-
 » ves en forme; je les fis sur tous les organes des
 » sens pendant qu'elle débitoit tout ses propos.
 » En premier lieu, comme cette fille avoit
 » les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il
 » y en avoit, ne pourroit tenir contre un

Mai 1755.

» coup de la main appliquée brusquement au
 » visage ; mais cette expérience réitérée ne
 » lui fit pas faire la moindre grimace , elle
 » n'interrompit point le fil de son discours.

» Je cherchai un autre expédient , ce fut
 » de porter rapidement le doigt contre l'œil ,
 » & d'en approcher une bougie assez près
 » pour brûler le cil des paupieres , mais elle
 » ne clignota seulement point.

» En second lieu , une personne cachée
 » poussa tout-à-coup un grand cri vers l'oreille
 » de cette fille . . . En tout autre temps elle
 » auroit tremblé de frayeur , mais alors cela
 » ne produisit rien.

» En troisieme lieu , je mis dans sa bouche
 » de l'eau-de-vie , de l'esprit de sel armoniac ;
 » j'appliquai sur la cornée même la barbe
 » d'une plume & le bout du doigt , mais
 » sans succès : le tabac d'Espagne soufflé
 » dans le nez , les piqures d'épingles , &c. ,
 » faisoient sur elle le même effet que sur une
 » machine . »

Assurément on ne pouvoit nier après cela
 que cette fille n'eût perdu , non-seulement
 l'usage de la vue , mais encore de tous les
 sens extérieurs . . . Cependant , continue l'au-
 teur , & pendant toutes ces rudes épreuves ,
 » cette fille parloit d'un ton plus animé &
 » plus gai : on nous annonça que la scene
 » se termineroit bientôt par des chansons &

» des fauts. . . . En effet, peu de temps après
 » elle chanta, fit des éclats de rire. . . . sauta
 » du lit en pouffant des cris de joie : je m'at-
 » tendois à la voir heurter contre les lits voi-
 » sins ; mais elle enfila la ruelle, tourna très-
 » à propos, évitant les chaises, les cabinets,
 » & , ayant fait un tour dans la salle (tou-
 » jours sans l'usage de la vue), elle enfila
 » de nouveau la ruelle sans tâtonner, se mit
 » au lit, se couvrit, & peu de temps après
 » elle fut cataleptique. Dans moins d'un
 » quart-d'heure que la catalepsie (ou l'accident
 » mort) eut duré, cette fille revint comme
 » d'un profond sommeil, & , connoissant à
 » l'air des assistants qu'elle avoit eu ces acci-
 » dents, elle fut confuse & pleura le reste de
 » la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce
 » qu'elle avoit fait dans cet état, (*circonstance*
 » remarquable.)
 » Comment une suspension si parfaite de
 » tous les sens peut-elle survenir dans un ins-
 » tant & se dissiper de même ? Comment la
 » concilier avec cette liberté de l'imagina-
 » tion, cette vivacité de pensées, & cette
 » promptitude à faire tous les mouvements
 » volontaires ? »

Je n'ai pas besoin d'ajouter rien à cette
 citation ; il n'est personne qui ne découvre
 dans Mlle. V*** une somnambule magné-

Mai 15.

tique naturelle, & dans M. de Sauvages un
médecin circonfpect, mais observateur de
bonne foi. Je passe à un autre fait plus mer-
veilleux encore, mais qui n'est pas moins
avéré: ce fait est tiré du nouveau recueil des
voyages au nord de l'Europe, qui parut l'an-
née dernière; il est rapporté par Johnson,
dans la relation qu'il a donnée de son voyage
aux Hébrides. Johnson est un auteur très-
estimé parmi les Anglois; c'est un philosophe
& un moraliste profond, qui a rempli sa
relation de réflexions les plus intéressantes sur
les mœurs des Insulaires qu'il a visité en 1773.
J'ai quelque idée que cet auteur n'est mort
que l'année dernière: on ne sera pas fâché
de voir comment ce philosophe raconte le
fait, & les réflexions que ce fait lui a fait
naître.

« J'aurois passé pour fort peu curieux
« (Johnson étoit alors à Ostig) si je n'avois
« pas examiné, avec le soin le plus particu-
« lier, la question de *second sight* ou de le-
« conde vue. On doit désirer de mettre au
« jour la vérité, ou de découvrir la fausseté
« d'une opinion reçue pendant des siècles,
« de tout un peuple, & établie chez les
« descendants par une suite successive de faits.
« La seconde vue est une impression don-
« née par l'esprit aux yeux, ou par les yeux

» à l'esprit, au moyen de laquelle les objets
 » éloignés ou futurs sont apperçus comme
 » s'ils étoient présents. Un homme en voyage,
 » loin de chez lui, tombe de son cheval;
 » un autre, que je suppose à l'ouvrage aux
 » environs de la maison du premier, le voit
 » baigné dans son sang, & se représente même
 » ordinairement le paysage & l'endroit où
 » l'accident arrive; quelquefois ce fera en con-
 » duisant son bétail, en promenant son oisi-
 » veté, ou se tenant assis au soleil, qu'il est
 » subitement frappé de l'apparition d'une nocce
 » ou d'une procession funebre; il compte
 » même les personnes du deuil ou de la fête;
 » s'il les connoît il dit leurs noms; s'il ne les
 » connoît pas il dépeint leurs habillements:
 » par cette faculté les choses absentes sont
 » apperçues au moment où elles arrivent;
 » quant à celles qui doivent arriver, je ne fais,
 » s'ils ont des regles pour déterminer le temps
 » qui doit s'écouler entre la prédiction &
 » l'événement.
 » Cette faculté passive, car on ne peut
 » pas l'appeller un pouvoir, n'est ni volon-
 » taire ni constante; ces apparitions ne sont
 » point à volonté, on ne sauroit ni les com-
 » mander, ni les retenir, ni les rappeler; l'im-
 » pression en est soudaine, l'effet souvent très-
 » pénible.

Mai 1751.

» Par l'expression de *seconde vue* il semble
 » qu'on entend un moyen de voir, ajouté à
 » celui que la nature nous a accordé.
 » Je ne trouve pas qu'il soit vrai, comme
 » on le rapporte ordinairement, que le *second*
 » *sight* ne reçoive d'autres impressions que des
 » apparences sinistres. Le bien semble avoir
 » part aussi à ses visions, dans la même pro-
 » portion qu'on le rencontre dans la vie réelle :
 » presque tous les événements remarquables
 » ont le mal pour base, & sont des maux
 » qu'on éprouve ou qu'on évite. Nos sens
 » sont infiniment plus frappés de nos souf-
 » frances que de nos jouissances ; ce qui fait
 » que les idées des peines prévalent dans pres-
 » que tous les esprits.
 » On doit s'attendre à ce que la mort soit
 » souvent l'objet de ces visions, puisque c'est
 » un événement fréquent & important ; mais
 » ils ne laissent pas de voir aussi des incidents
 » plus agréables.
 » Un gentilhomme du pays me disoit,
 » qu'ayant une fois entrepris un voyage hors
 » de son isle, un de ses domestiques de la-
 » bourage avoit prédit son retour & désigné
 » la livrée de son valet, qu'il n'avoit jamais
 » porté à la maison, & que son maître lui
 » avoit donné dans le cours du voyage, sans
 » dessein prémédité.

« On entend dire communément, dans les
 « pays bas de l'Ecosse, que l'opinion de la
 « seconde vue prend le même chemin que les
 « autres superstitions, & que sa réalité n'est
 « plus admise que par la partie la plus gros-
 « sière du peuple: j'ignore jusqu'à quel point
 « elle a pu jamais prévaloir, ou quel degré
 « de confiance elle a perdu. Les habitants
 « des isles, de tout état & de tout rang,
 « l'admettent universellement, excepté les
 « ministres qui la désavouent, & qui sont
 « accusés de la désavouer, par esprit de sys-
 « tème & contre leur conviction. . . . Un
 « d'eux me dit avec franchise qu'il étoit
 « venu à Ostig dans la résolution de n'y pas
 « croire: il ne manque pas, en effet, de rai-
 « sons de rejeter cette opinion; elles se pré-
 « sentent d'elles mêmes.
 « Cette faculté d'appercevoir des événe-
 « ments hors de la portée de la vue est lo-
 « cale, & pour l'ordinaire inutile: c'est une
 « atteinte à l'ordre commun des choses, sans
 « qu'on en puisse donner aucune raison, &
 « sans aucun avantage sensible; elle n'est
 « allouée qu'à un peuple très-peu éclairé,
 « & même pour l'ordinaire à la partie de
 « ce peuple la plus pauvre & la plus igno-
 « rante.
 « A ces objections qu'on oppose avec con-

Mai 15.

» fiance, on peut répondre qu'il n'appartient
 » pas à un être aussi borné que l'homme,
 » aussi incapable d'embrasser, dans ses spécu-
 » lations, le système de l'univers, de pro-
 » noncer si une chose est convenable ou non,
 » si elle a dû entrer ou non dans le plan
 » général. Avec une intelligence aussi limi-
 » tée, ne pouvant poser de principe solide,
 » quelle conséquence pourrions-nous en dé-
 » duire ! La faculté de *seconde vue* n'est mer-
 » veilleuse que parce qu'elle est rare ; car,
 » considérée en elle-même, elle n'implique
 » pas plus de difficulté que les songes, peut-
 » être même que l'exercice régulier de la
 » faculté de penser. Chez toutes les nations
 » & dans tous les siècles, on a cru qu'il pou-
 » voit y avoir des impressions qui se commu-
 » niquoient ou frapportoient l'imagination d'une
 » manière inconnue ; on en a cité des exem-
 » ples d'une telle évidence, que ni Bacon ni
 » Bayle n'ont pu y résister. Ces impressions
 » soudaines, confirmées ensuite par l'évène-
 » ment, ont été éprouvées par plus d'une
 » personne, & tous ceux qui ont été dans ce
 » cas ne les ont ni avouées ni publiées. La
 » faculté de la *seconde vue* est seulement plus
 » commune dans les isles ; mais elle n'est nulle
 » part totalement inconnue, & là où nous ne
 » trouvons pas des exemples & des faits suffi-

» sants

» fants pour nous décider, nous devons savoir
 » nous rendre à la force des témoignages. Mai 15.
 » Ceux qui prétendent à cette faculté n'en
 » ont jamais espéré ni tiré aucun profit: c'est
 » une *affection involontaire* dans laquelle l'espé-
 » rance ni la crainte ne paroissent avoir au-
 » cune part: ceux qui en font profession ne
 » s'en glorifient pas, comme d'un privilege,
 » aux yeux des autres; ils ne jouissent d'au-
 » cune distinction avantageuse; ils ne font
 » dont point tentés de feindre, & leurs au-
 » diteurs n'auroient aucun motif d'encourager
 » l'imposture.

» Il n'est pas facile de discourir avec ces
 » *Voyants*; il y en a un vivant à Sky, avec
 » qui j'avois été bien aise de converser; mais
 » il est ignorant & grossier, & ne fait pas
 » un mot d'Anglois.

» Il y a si peu de personnes riches dans
 » ces contrées, en comparaison des autres,
 » que si cette faculté est distribuée au hasard,
 » elle ne peut être accordée que rarement à
 » un homme bien élevé: cela est cependant
 » arrivé quelquefois; il y a actuellement
 » (1773) un gentilhomme dans les monta-
 » gnes, doué de *seconde vue*, qui se plaint
 » des terreurs auxquelles il est exposé.

» Cette faculté n'est pas toujours une pres-
 » cience: ceux qui en sont doués font quel-

« qu'fois frappés d'images dont l'événement
 « seul leur donne l'explication; ils disent ce
 « qu'ils ont vu à d'autres, qui dans ce mo-
 « ment-là n'en savent pas plus qu'eux, mais
 « qui peuvent devenir dans la suite des té-
 « moins suffisants par la comparaison de
 « l'événement, avec le récit qui l'a pré-
 « cédé.

« Il auroit fallu plus de temps que je n'en
 « avois pour recueillir un nombre de témoi-
 « gnages suffisant pour la satisfaction du pu-
 « blic, ou même pour la mienne. Il y a
 « contre cette opinion une apparente analo-
 « gie de choses vues confusément & mal
 « conçues, & en sa faveur le cri de toute
 « une nation convaincue qu'elle est bien fon-
 « dée; conviction cependant qui pourroit se
 « réduire finalement à un préjugé de tra-
 « dition: je n'ai jamais pu parvenir jusques
 « à avoir cette conviction; je suis arrivé seu-
 « lement au point d'être disposé à l'avoir. »

Je n'ajoute rien au récit de Johnson; je
 demande seulement quel est l'observateur im-
 partial qui ne raisonnera & ne conclura de
 même au sujet de nos somnambules magné-
 tiques.

On peut tirer encore du même recueil un
 autre fait bien frappant, & qui prouve de
 la manière la plus incontestable l'influence

réci-proque qui existe entre tous les corps, au moyen du fluide émané d'eux. Ce fait est celui de la maladie qui attaque les habitants de St. Kylda, l'une des Hébrides, à l'arrivée d'un étranger dans leur île. Cette maladie, qu'ils appellent la *maladie du gouverneur*, est détaillée dans le compte que Mac-Aulay, missionnaire de l'église Anglicane, en rendit en 1758. Cet ecclésiastique, fortement prévenu contre la vérité du fait qu'il regardoit comme un bruit populaire, s'étoit, de plus, transporté aux Hébrides, muni des instructions les plus détaillées & les plus sages, dans la seule vue de le vérifier; il ne tarda pas à s'en convaincre par ses propres yeux, & voici le témoignage qu'il en rendit lui-même à la société qui l'avoit député.

« Le troisième jour (dit-il), après mon » arrivée dans l'île, quelques-uns des habitants » découvrirent des symptômes évidents de la » maladie contagieuse, tels que le froid excessif, » l'enrouement, la toux, le crachement de » phlegmes, &c. & dans l'espace de huit » jours toute la petite communauté fut infectée de cette épidémie : ainsi je ne pouvois, » sans rejeter la conviction la plus convaincante de routes, c'est à dire, l'évidence de mes sens, soupçonner que leurs plaintes alors » fussent imaginaires.

Mai 15.

» Mde. Leod (étrangère à St.-Kylda)
 » me confirma elle-même que pendant les
 » trois premières années qu'elle habita dans
 » cette isle, elle échappa à la contagion gé-
 » nérale; mais dans la suite, étant pour ainsi
 » dire naturalisée dans ce pays, elle y par-
 » ticipa annuellement pendant tout le temps
 » qu'elle y demeura.
 » « L'odeur des maisons & des vêtements
 » des Kyldéens, ainsi que leur haleine, est
 » très-nuifible à un étranger: il se trouve
 » incommodé quand un habitant de cette
 » isle est auprès de lui; & pendant deux ou
 » trois jours, il respire un air épais très-mal
 » sain. On croiroit facilement qu'il pouvoit
 » être attaqué d'une maladie extraordinaire à
 » son arrivée dans ce lieu; mais il est pro-
 » bable & même concevable que la quantité
 » de nouvel air qu'il porte autour de lui, ou
 » l'odeur de ses habits, ou même son souffle,
 » peuvent affecter les naturels du pays, quoi-
 » qu'ils disent tous que la société des étran-
 » gers leur est aussi difficile à supporter,
 » pendant quelque temps, que la leur peut
 » l'être aux nouveaux venus, & qu'ils respi-
 » rent difficilement d'air pénétrant qui les
 » environne quand ils sont près d'eux. »
 » Au surplus, dit encore M. Mac-Aulay,
 » la société respectable (qui m'employoit,)

« & quelques personnes de beaucoup d'esprit,
 » qui avoient les mêmes soupçons que moi
 » sur la réalité de cette observation, me re-
 » commanderent de faire sur cet objet les
 » recherches les plus exactes : mais je puis
 » les assurer, ainsi que le public, qu'il n'y a
 » pas un Kyldien ni un seul habitant d'Harris
 » qui ait été à St. Kylda dont je n'aie eu
 » une affirmation unanime sur la certitude de
 » ce fait ; & quoique mon témoignage doive
 » contribuer à l'appuyer, & qu'autrefois je ne
 » pusse le croire, il ne me feroit pas possi-
 » ble maintenant de le nier sans blesser la
 » vérité ».

Mai 15.

On voit par le fait que rapporte Mac-
 Auley, qu'il existe réellement une peuplade
 entière dont les individus sont tellement cons-
 titués, que l'*efflavium* sortant du corps d'un
 ou de plusieurs étrangers, agit assez puissam-
 ment dans la simple approche pour déranger
 leur organisation, & leur occasioner une ma-
 ladie grave ; tandis que réciproquement le
 fluide sortant du corps de ces individus af-
 fecte désagréablement, mais d'une manière
 moins sensible, les étrangers qui les abor-
 dent ; & cela jusqu'à ce que l'équilibre étant
 rétabli par la continuité du séjour, l'insulaire
 & l'étranger n'éprouvent plus aucune altéra-
 tion sensible dans leur organisation.

Mai 75.

Indépendamment de l'analogie qu'on remarque entre ce phénomène & les effets journaliers du magnétisme, ce fait pourroit encore, ce me semble, servir à décider la question qui s'est élevée entre d'habiles médecins : les uns ont prétendu que les maladies contagieuses ne se gagnaient que par le contact ; en sorte que si l'on parvenoit à isoler un malade, ceux qui l'environneroient sans le toucher n'auroient aucun risque à courir.

Les autres ont prétendu qu'on auroit beau isoler les malades, que l'air ambiant étoit un conducteur suffisant des épidémies.

Le fait de St.-Kylde décideroit en faveur de ces derniers.

Je devrois m'arrêter ici ; & les longues citations dans lesquelles je viens d'être comme entraîné, m'ont déjà trop écarté de mon sujet. Je ne peux cependant m'empêcher de rappeler encore l'hommage que vient de rendre au magnétisme un homme dont les talents & les connoissances sont généralement connus. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur d'un ouvrage nouveau intitulé : *Essais sur l'histoire medico-topographique de Paris*, 1786 ; & son jugement doit avoir d'autant plus de poids, que cet auteur, avant de le porter, a voulu tout voir, tout expérimenter par lui-même.

M. M** commence par nous précautionner

d'une manière générale contre cet esprit de critique & de méfiance qui précipite trop souvent nos jugemens sur les choses que nous ne connoissons pas encore. « Combien de » choses, dit-il, mal présentées dans un » temps, ou trop outrées, ou pas assez développées, ont été prosrites & chargées d'anathemes, qui, reparoissant ensuite sous une » forme avantageuse, & dans des circonstances plus favorables, ont attiré le suffrage » général. » Et cet auteur également judicieux & circonspect, nous tient en garde aussi contre ces inculpations de bêtise, d'impostures, de charlatanisme & d'avidité qu'on prodigue trop légèrement aux partisans du magnétisme, dont la plupart sont, par leur état, leur mérite, leurs lumières & leur façon de penser, bien au-dessus de ces inculpations.

L'auteur passe ensuite aux effets dont il a été lui-même témoin. « J'ai vu, dit-il, beaucoup de coup de spasmes, de convulsions, de mouvements extraordinaires produits par le procédé magnétique; plusieurs effets singuliers ont paru s'exciter sous mon doigt magnétisant; des effets physiques provenant naturellement des émanations qui s'échappent des corps animés, & que les autres rencontrent & absorbent: c'est par elles que la nature a lié les individus, qu'elle a établi

Mai 15.

» entr'eux une réciprocité d'influence & d'ac-
 » tion, d'où résultent des phénomènes de
 » divers genres plus ou moins précieux dans
 » l'ordre de la société, qui servent peut-être
 » à l'étendre & à la perpétuer. »

M. M***. parle encore du phénomène
 merveilleux du somnambulisme magnétique :
 il compare cet état au somnambulisme naturel
 que lui-même a développé d'une manière si
 intéressante dans l'Encyclopédie ; mais il attri-
 bue cependant quelques degrés de plus de
 perfection au somnambule magnétique. Après
 avoir établi en principes que le somnambule
 peut voir sans le secours des yeux, il rend
 raison d'une manière très-satisfaisante de quel-
 ques phénomènes du somnambulisme magné-
 tique.

L'auteur conclut enfin par dire, « que le
 » magnétisme bien apprécié, méritera un
 » petit coin dans les fastes de la physique &
 » de la médecine. »

Il est bien vrai, car il faut être exact, que
 M. M***. dans le même passage de son
 Essai, assure, avec vérité, qu'il n'a jamais vu
 aucune cure magnétique : je veux le croire ;
 mais, en avouant des effets, M. M***. sans
 doute n'a pas prétendu affirmer que ces effets
 ne pourroient jamais être salutaires.

L'auteur dit bien encore que le magnétisme

(sans doute mal appréciée) augmentera l'historie des folies humaines. Il dit encore, ou du moins il donne à entendre, qu'il faut être *bien oisif* pour ne rien dire de plus, pour s'occuper du magnétisme : mais il vient de dire un peu plus haut que l'observateur désintéressé peut y trouver de quoi s'occuper & se satisfaire ; d'ailleurs, ces sarcasmes contre la doctrine & contre ses partisans, peuvent-ils infirmer le jugement tout opposé qu'il en a porté quelques lignes plus haut ? Il n'est aucun lecteur impartial qui, sur le passage que nous venons de détailler, ne juge, ainsi que nous l'avons fait, que l'auteur est convaincu de l'existence & de la réalité du magnétisme, qu'il a approfondi avec toute la sagacité que devoient lui donner l'étendue de ses connoissances ; & il n'est personne qui ne pardonne à l'homme d'esprit qui croit, les déclamations intermittentes du médecin qui voudroit bien ne pas croire.

Pouvons-nous assez déplorer ce malheureux préjugé, qu'on appelle esprit de corps, par lequel on a vu de tous temps les compagnies les plus respectables & les plus éclairées, se roidir souvent, même de bonne foi, contre les efforts du génie ; & arrêtant les progrès des connoissances humaines, repousser la vérité avec les armes qui ne leur avoient été

Mai 1754

confiées que pour combattre l'erreur. Si la science du magnétisme est réelle, si l'humanité souffrante doit un jour y trouver quelque soulagement dans ses maux, combien de reproches ne méritent pas de la génération présente, ces hommes qui, par leur état, par leurs talents & l'étendue de leurs lumières, auroient été les plus capables de connoître & d'appliquer ce moyen curatif? Et la postérité ne pourra-t-elle pas leur attribuer ces que M. M***, dans l'ouvrage que nous venons de citer, page 224 & 225, semble dire des anciens détracteurs de l'inoculation? Ne dira-t-elle pas des premiers ennemis du magnétisme, qu'ayant de censurer & de proscrire, ils auroient dû multiplier les observations; & que dociles aux conseils d'Hippocrate, *neque verò pigeat*, &c. que nous avons déjà cité, ils n'auroient pas dû rejeter d'avance une doctrine nouvelle, parce qu'elle n'étoit pas sortie du sein de leur société. Il faut tout dire cependant: s'il est vrai que les incrédules arrêtent les progrès du magnétisme, il faut convenir aussi que des enthousiastes ne s'y opposent guère moins. Le somnambulisme magnétique, ce phénomène si merveilleux par lui-même, & déjà si difficile à expliquer lorsqu'on s'en tiendra à considérer les somnambules comme des ma-

chines parfaitement organisées, & leurs opérations comme étant celles de l'instinct animal accablées des facultés de l'ame, deviendra un mystère incroyable, lorsque nous écartant de l'ordre naturel, nous voudrons faire de nos somnambules des prophètes, des êtres inspirés d'en haut. Il faut l'avouer, & cette prétention que l'on trouve chez quelques magnétiseurs, est bien propre à rebuter les gens raisonnables qui désireroient de la bonne foi de voir & de s'instruire; cette prétention* révoltera toujours ceux qui, & disposés à croire aux effets physiques & naturels, ne le sont pas également à admettre des effets moraux, des mystères au-dessus de notre intelligence. Je le répète, l'enthousiasme peut nuire bien plus que l'incrédulité. Aux progrès du magnétisme.

Les baquets, les traitements publics ont été, du moins en France, le berceau de cette découverte sublime. On ne peut disconvenir que ces traitements n'aient été dirigés & administrés par des hommes également distingués pour la plupart, par leurs talents & leurs connoissances; mais il faut avouer aussi que ces traitements publics n'ont pas dû produire souvent des effets salutaires & bien caractérisés. J'ai déjà dit dans l'Essai sur la théorie, qu'un homme ne devoit pas se pro-

Mai 15.

mettre de tels effets toutes les fois qu'il vou-
droit seul & à forfait magnétiser un grand
nombre de malade; toutes les fois encore que
ces malades, réunis au même traitement, aug-
menteroient leurs propres maux du mélange
& des contrariétés de leurs influences réci-
proques, & j'ai tâché d'en donner la raison.
Il ne faut donc pas s'étonner que ces premiers
baquets, tout en présentant des effets sensi-
bles & très-marqués du magnétisme, les
spasmes, les convulsions, le sommeil, le rire,
les pleurs, &c. n'aient pas produits aussi sou-
vent des effets salutaires & vraiment curatifs.
Je suis loin de croire avec M. M., dont
nous parlions tout-à-l'heure, qu'il n'y a ja-
mais eu aucune guérison opérée par le magné-
tisme; mais je crois que ces guérisons ont été
d'abord, & qu'elles ont dû être en effet beau-
coup plus rares qu'elles n'auroient été, si le
magnétisme s'étoit administré d'une autre
manière.

Quelques magnétiseurs encouragés par
l'exemple que leurs donnoit l'estimable auteur
des mémoires de Buzancy, & convaincus de
l'insuffisance des traitements publics, se sont
livrés dans le silence à des traitements parti-
culiers; & si par fois ils ont conservé quelque
chose du baquet, ils n'ont plus considéré ce
baquet que comme le réservoir commun où

quelques malades choisis & analogues alloient se rassasier de fluide. Ces magnétiseurs ont traité moins de malades, mais ils en ont guéris davantage; ils ont opéré des cures très-certaines & très-caractérisées; ils ont sur-tout & fréquemment procuré le somnambulisme à leurs malades; & ces somnambules jouissant alors de toutes les facultés de leur instinct moral, ont pu connoître leurs propres maux, & en assigner les remèdes.

C'étoit déjà beaucoup, & de telles merveilles auroient dû suffire. Mais quelques magnétiseurs ont été plus loin, ils ont cru voir dans les somnambules des êtres uniquement spirituels, dont l'ame agissant proprement sans aucun concours de la matière, existoit indépendamment & voyoit tout dans l'immenfité de Dieu: sur ce principe, ils ont dû trouver autant de prophètes que de somnambules; & ces magnétiseurs estimables & fort éclairés d'ailleurs, n'ont pas craint de suivre leurs malades dans les écarts & l'espece de délire, où leur imagination exaltée les avoit jetés.

Que l'homme agisse mécaniquement sur son semblable, que par des opérations extérieures & sensibles, cet homme, au moyen du fluide universel, exerce une action quelconque sur un autre homme; ou bien, que le pre-

Mai 15.

mier agisse sur le second uniquement par le pouvoir de la volonté, & que cette volonté, à l'image de celle du créateur, soit maîtresse de donner sans l'intermède des sens & de la matière, une action quelconque au fluide universel: ce n'est point ce que je prétends discuter ici. Je l'ai dit dans l'Essai, & je le répète encore; je regarde cette opinion purement spéculative, comme étant au fond très-indifférente; & je suis convaincu que les magnétiseurs, dont je viens de parler, font autant de bien lorsqu'ils croient que leur volonté seule agit, que peuvent en faire ceux qui croient devoir joindre l'acte à la volonté, mais il y a par tout des abus; & ce sont des abus seulement que j'ai en vue quand je parle des faits purement moraux, des prédictions, des prophéties, de quelques somnambules inspirés. Je n'ai jamais été témoin des merveilles de ce genre; la Dlle. N. m'a bien présenté quelques uns de ces faits qu'on appelle ordinairement des faits moraux, mais qui bien examinés, ne m'ont point paru mériter ce nom; j'ai tâché de me rendre raison de ces faits, & si je n'ai pu les expliquer par l'opération du seul instinct animal, j'ai cru du moins pouvoir le faire sans séparer l'âme du corps, & au moyen de l'instinct animal accru des

facultés morales. On verra par la suite de ce Mars 1785.
 journal si j'ai réussi; mais ce que je n'eusse
 jamais tenté d'expliquer, ce sont ces faits vrai-
 ment moraux qu'on nous raconte de certains
 somnambules; ces faits où l'ame n'est pas seu-
 lement supérieure à la matière, mais où elle
 paroît en quelque sorte élevée au-dessus d'elle-
 même. Un somnambule catholique, (par
 exemple,) découvre parmi les spectateurs un
 hérétique. Ce somnambule, payfan grossier
 & sans éducation se leve; & pendant son
 sommeil, il fait sur les points de controverse
 les plus épineux, un discours savant égale-
 ment profond & énergique. Je ne nie point
 de tels faits; n'en ayant pas moi-même été
 témoin, je n'ai pu ni les critiquer, ni les
 croire; mais ne seroit-il pas à craindre qu'un
 homme sage, curieux de connoître le magné-
 tisme, & de juger par lui-même de ses effets,
 ne fût découragé, si pour son début on lui
 présentoit un fait de la nature de celui que
 je viens de rapporter? Cet homme ne pour-
 roit-il pas alors demander au magnétiseur, si
 le mahométan dévot, devenu somnambule,
 auroit prêché de même sur l'évangile, ou si le
 juif, rigide & scrupuleux observateur de sa loi,
 auroit mis autant d'énergie à soutenir les pré-
 ceptes de l'alcoran, &c. &c. & si le magné-
 tiseur vouloit expliquer le fait en l'appuyant

Mai 15.

sur la vérité & l'unité de notre religion , ne finiroit-il pas par tomber dans une dispute interminable de controverse , lorsqu'il auroit dû n'être question que d'opérations physiques appartenant également à tous les individus de l'espece humaine.

C'est de ce merveilleux que j'ai prétendu parler , lorsque j'ai dit qu'il seroit plus contraire aux progrès du magnétisme , que ne pourroit l'être l'incrédulité la plus décidée. C'est même sur de pareils excès que l'incrédulité se fondera , & ils pourront lui fournir un prétexte raisonnable , lorsqu'elle n'en auroit pas eu même de plausible (e). Je pense donc

(e) Je ne parle point ici d'une autre prétention qu'on a attribuée aux premiers magnétiseurs , & qui , dans le principe , n'a pas laissé de faire quelque tort à l'établissement du magnétisme. Cette prétention parut d'abord outrée , mais je crois que ce fut uniquement par le défaut de s'entendre. On nous propose , disoit-on , le magnétisme , comme un remède infail-
 lible pour tous les maux , & désormais les hommes ne pourront plus mourir. Cette manière d'entendre la chose prêtoit en effet au ridicule. Nous aurons occasion quelque jour d'examiner jusqu'à quel point cette prétention pouvoit être fondée : nous la présenterons dans le véritable sens que les magnétiseurs ont toujours dû lui donner ; & lorsque nous en serons venus à parler des divers remèdes que les somnambules ordonnent souvent , & indépendamment du
 que

que les magnétiseurs bien intentionnés, ceux qui veulent réellement le bonheur de l'humanité, doivent s'attacher uniquement à opérer de salutaires effets sans sortir de l'ordre physique; qu'ils doivent éviter avec le plus grand soin de se jeter dans le moral, dans le métaphysique; & que le petit nombre de ceux qui admettent l'existence des faits purement moraux, doivent se garder de les faire connoître, dans la crainte d'attirer sur la science même le ridicule qui ne doit être attribué qu'à ses abus.

Lorsque les somnambules magnétiques seront justement appréciés; lorsqu'on reconnoitra, qu'on ne cherchera même dans eux que l'instinct moral plus ou moins développé; lorsqu'on n'exigera de cet instinct que des opérations physiques, ou qui du moins ne seront relatives qu'à la conservation & au bien être physique de l'individu; alors on pourra donner une confiance entière à ces somnambules, on pourra suivre aveuglément toutes leurs indications: & la guérison de ces malades, servant de preuve à la vérité de leurs

magnétisme, aux malades qu'ils ont touchés, nous tâcherons de déterminer la manière dont en effet le magnétisme peut être en même temps applicable à toute espèce de maladie.

Mai 19.

présentation, ramènera plus sûrement les incrédules que ne pourroient faire les spectacles les plus merveilleux, je dirois même les plus miraculeux, pris dans l'ordre purement moral. Disons donc que le somnambulisme le plus sûr sera celui d'un être simple, & livré aux seules impulsions de la nature. Je crois en effet que tout malade prévenu d'avance, & fortement préoccupé d'une vérité ou d'une opinion quelconque, ne mettra jamais plus d'énergie à la soutenir, que lorsque la force de son esprit ou de son imagination se trouvera encore accrue par l'extrême irritabilité de ses nerfs, soumis à l'action du magnétisme, & c'est pour cela que le somnambule pourra devenir non-seulement peu sûr, mais souvent même dangereux, toutes les fois qu'on voudra l'écarter de son état physique, pour le jeter dans des spéculations métaphysiques & purement morales, dans des spéculations qui n'appartenant qu'à l'âme seule & isolée, ne peuvent être soumises à l'instinct moral.

Le somnambulisme tel que nous le connoissons généralement, est déjà si étonnant, si merveilleux en lui-même, qu'on ne peut raisonnablement l'admettre qu'après avoir vu des somnambules, après les avoir suivis avec l'attention la plus scrupuleuse, & même avec cette défiance que doivent inspirer de telles

Mai 15.

nouveautés ; ainsi , loin de blâmer ceux qui , n'ayant encore rien vu en ce genre , refusent d'y croire aveuglément ; je trouve au contraire qu'on doit leur savoir gré d'un doute , qui toutes les fois qu'il est aussi bien fondé , peut être regardé comme le germe de la conviction : je ne dis pas la même chose de certaines gens qui ne croient pas , parce qu'ils ne veulent pas croire , soit qu'ils pensent que le magnétisme est contraire à leurs intérêts , soit qu'il en coûte à leur amour-propre , de revenir d'un jugement trop précipité ; ceux-là ne croiront pas plus en voyant , qu'en ne voyant pas ; & s'ils vous demandent des faits , ce n'est que parce qu'ils se flattent que ces faits , loin d'opérer leur conviction , ne serviront au contraire qu'à confondre votre crédulité. Ne vous mettez donc guères en peine de convaincre cette classe d'incrédules ; l'esprit de critique & même de satire qu'ils apporteroient à vos traitements , nuirait en pure perte à vos malades , si forcés quelquefois de se rendre à l'évidence , ils étoient contraints d'admettre certains faits , alors ils se retrancheroient à vous renvoyer aux convulsionnaires , aux vampires , &c. &c. Il y auroit donc de la folie , & souvent de l'imprudence à vouloir les persuader ou les convaincre , & à quoi bon ? Le magnétisme y gagneroit-il

Mai 15.

quelque chose ? D'ailleurs les incrédules de ce genre cesseront bien de nier quand il sera devenu absurde de le faire.

Mais ceux qu'il importe de persuader, ce sont les incrédules de bonne foi, dont je parlois tout-à-l'heure, ces gens sages & éclairés que l'amour de l'humanité porte à désirer de s'instruire, mais qu'il n'aveugle pas cependant au point de leur faire adopter, sans examen, tous les moyens qu'on leur présente. Ceux-là viendront à vos traitements avec autant de désir d'être convaincus, que de crainte d'être seduits. Disposez, non pas à vous ridiculiser si vous vous trompez, mais à vous plaindre & à vous desabuser, ils n'en seront pas moins prêts à se rendre de bonne foi à l'évidence des faits, & ils n'attendront que d'être convaincus pour faire usage de ce nouveau moyen de servir l'humanité. Ceux-là croiront dès qu'ils auront vu, & c'est à eux qu'il faut présenter des faits ; mais je le disois il y a quelques instants, il faut bien vous garder de leur promettre, & encore plus de leur montrer les miracles moraux que vous croyez pouvoir faire, ce seroit les rebuter dès le premier pas, & de bonne foi, devrions-nous être étonnés que des gens qui n'osent même encore, sur le témoignage de leurs propres sens, croire qu'ils vont faire un somnambule magnétique, les règles n'avaient point celle de croire.

qu'ils vont rendre la vie à un malade abandonné, que ces gens, dis-je, fussent révoltés à l'idée qu'ils vont faire de ce malade, un prophète, un devin, un homme inspiré?

Je reviens au journal, dont je me suis déjà trop écarté peut-être.

J'ai laissé la Dlle. N. au moment où ses regles commencèrent à paroître; & j'ai rendu compte de toutes les précautions que je pris pour en être assuré. Ma malade, dans le premier transport de sa joie, avoit paru oublier tous ses maux; mais bientôt elle recommença à se plaindre d'un mal de tête violent; je ne voulus point la magnétiser, dans la crainte de changer quelque chose au travail de la nature; je la quittai donc au moment où n'ayant plus la force de se tenir debout, elle alloit se mettre au lit.

Le 16 au matin, la Dlle. N. fut trop fatiguée pour se rendre au lieu du traitement, & j'allai la magnétiser chez elle. J'appris en arrivant qu'elle avoit passé une nuit fort agitée; son sang paroissoit être dans la plus grande fermentation; le mal de tête, quoique moins violent qu'il l'avoit été la veille, étoit encore très-fort; elle avoit quelques coliques, des maux de cœur & des maux de reins; du reste, les regles n'avoient point cessé de couler.

Mai 15.

Mai 16.

Mai 16.

Je magnétisai mon malade pendant une heure & demie, de la manière qu'elle-même m'avoit indiquée pendant ses derniers sommeils. Je tins d'abord pendant assez long-temps l'une de mes mains à plat sur son estomac, & l'autre main aussi à plat sur ses reins; puis sans déranger celle-ci, je ramenai la première à plusieurs reprises de l'estomac aux genoux. Après cela, laissant toujours une main fixée sur les reins de mon malade, je ramenai pendant long-temps mon autre main, les doigts en pointe, & sans toucher le corps de son cou à ses genoux. Enfin je la magnétisai des deux mains à plat le long des côtés, depuis les épaules jusqu'aux hypocondres, où je m'arrêtai quelque temps; de là sur le ventre, & un peu sur les genoux, où je posai seulement mes pouces, tandis que je tenois les autres doigts élevés. Elle se calma.

Pendant ce magnétisme, mon malade sentit redoubler ses coliques; les règles devinrent beaucoup plus abondantes, & les maux de cœur augmentèrent considérablement, jusqu'à ce qu'elle vomit une grande quantité de bile.

Mai 17.

Je rappelle ici cette particularité, parce que dans le temps je l'attribuais à la révolution générale qui s'étoit opérée dans mon malade, pour le travail de ses règles. On verra bientôt que ce vomissement étoit sans doute l'annonce

du premier symptôme de la petite vérole, dont, sans m'en douter, j'avois apporté le germe à ma malade.

Mai 16.

L'après-midi je magnétisai la Dlle. N. à mon heure accoutumée : elle étoit un peu moins fatiguée qu'elle n'avoit été le matin ; ses maux de cœur avoient beaucoup diminués, ses pieds étoient déshésés, mais le mal de tête & le mal aux reins ne l'avoient pas quittée.

Je la magnétisai de la même manière que j'avois fait le matin, & sa crise fut la même que celles qu'elle avoit eues tous les jours depuis le 11. Cette crise commença par le redoublement des coliques, l'accablement succéda, & enfin le bien-être & la gaieté du réveil : toutes ces nuances furent bien distinctes, il me fut facile de les saisir, & je ne cessai le magnétisme, que lorsque ma malade fut devenue parfaitement calme. Elle s'appercut pendant cette séance, comme elle avoit fait pendant la séance du matin, que ses regles avoient été beaucoup plus abondantes qu'en tout autre temps.

Le matin du 17, la Dlle. N. me dit encore qu'elle avoit passé une nuit fort agitée. Les regles avoient continué de couler, mais le mal de tête & les maux de reins n'avoient point cessé, ma malade eut cependant la force de

Mai 17.

Mai 17.

se rendre au lieu du traitement, où je la magnétisai comme à l'ordinaire.

Le soir du même jour, je ne pus me rendre chez ma malade que fort tard. Je la trouvais souffrant bien assez, & il me parut que le retard de la séance lui avoit fait mal; elle avoit l'estomac fort enflé, les regles alloient à peine, & le sang s'étoit porté à la poitrine & à la tête. Je me hâtai de rappeler en bas le cours du sang; pour cela, tenant une de mes mains à plat sur les reins de ma malade, je ramenai l'autre pendant long-temps & assez vivement, de la poitrine aux genoux. Ma malade ne tarda pas à être foulagée; le sang reprit son cours, la poitrine se dégagea, les regles revinrent avec plus d'abondance; enfin ma malade, après une crise qui fut en tout semblable à celles des jours précédents, se trouva parfaitement calme.

J'eus occasion ce jour-là de faire une observation qu'il n'est point inutile de rapporter, & dont les magnétiseurs pourront tirer peut-être quelque profit. J'ai dit qu'en commençant la séance du soir, j'avois débuté par magnétiser ma malade, en faisant descendre vivement une de mes mains à plat, depuis la poitrine jusqu'à ses genoux. Je remarquai que toutes les fois que j'appuyois un peu trop cette main, ou lorsque je la faisois descendre

avec un mouvement trop vif, ma malade ne tardoit pas à sentir le sang remonter à la tête, elle touffoit pour lors, & j'étois obligé pour la calmer de faire descendre la même main depuis son gosier jusqu'à ses genoux, mais très lentement, & en touchant à peine le corps. Ne voulant pas m'en tenir à une seule épreuve, je répétais cette expérience plusieurs fois dans la même séance, & je produisis toujours les mêmes effets. On verra par la suite que la même chose m'est arrivée depuis plus d'une fois & d'une manière bien plus marquée.

J'ai voulu noter cette particularité, parce que je fais que les magnétiseurs ne s'accordent point encore à décider s'il est plus utile de toucher le malade en le magnétisant, ou s'il vaut mieux le magnétiser de loin. On ne peut pas douter que l'action du magnétisme ne puisse s'étendre fort loin: on verra même un jour que j'ai quelque raison de croire que l'atmosphère d'activité de chaque individu n'a sans doute d'autres bornes que celles de la nature. Mais je n'entrerai point ici dans ces détails de pure spéculation; je me contente de prévenir que dans les différentes manipulations que ma malade m'a souvent prescrites pour magnétiser plusieurs genres de maladies, elle a également indiqué l'une & l'autre des

 Mai 17.

deux méthodes; mais j'avertis en même temps que j'ai fait quelquefois beaucoup de mal, croyant faire mieux, en touchant trop fortement certains malades, & en voulant joindre les effets du frottement à l'action du magnétisme. Je crois donc qu'il n'est pas possible d'assigner à ce sujet une règle certaine: l'expérience du magnétiseur doit seule le déterminer; & s'il est attentif à étudier la nature, ses erreurs en ce genre ne pourront être fort préjudiciables au malade.

 Mai 18.

Le 18 il ne se passa rien de particulier: je magnétisai la Dlle. N. le matin au baquet & le soir chez elle, aux heures ordinaires. Les règles n'avoient point cessé; mais elles furent beaucoup plus abondantes toutes les fois que je magnétisai ma malade. La crise de ce jour fut exactement la même que celle des jours précédents.

 Mai 19.

Le 19 au matin la Dlle. N. se rendit au lieu du traitement, où je la magnétisai: les règles avoient cessé pendant la nuit précédente, & les mêmes personnes que j'avois employées à constater la première apparition de ces règles, me servirent encore à en vérifier la durée; leur témoignage me confirma ce que m'avoit dit ma malade, que cette

époque avoit duré trois jours, & qu'elle avoit été aussi abondante qu'elle devoit l'être.

Mai 195

On fait avec quelle impatience j'avois attendu l'époque du 15 mai; on fait que jusqu'à cette époque, plus étonné que persuadé par toutes les merveilles que j'avois continuellement devant les yeux, j'avois apporté dans mes opérations plus de méfiance encore que de curiosité. L'époque du 15 mai, la seule qui fût de nature à être vérifiée d'une manière certaine, étoit aussi celle que j'avois toujours attendu pour déterminer mon jugement. J'ai rendu compte, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit passé à cette époque; j'ai exposé tous les moyens dont je m'étois servi pour m'assurer de la vérité des faits. Jusque là mon doute avoit été fondé; mais lorsque j'eus été témoin de l'exactitude & de la ponctualité avec lesquelles toutes les annonces de ma malade s'accomplissoient à la lettre; lorsque je comparai sur-tout l'air de fraîcheur & de santé qu'avoit alors cette fille, avec celui que je lui avois vu six semaines auparavant; lorsque je vis cette fille, que plusieurs médecins avoient depuis peu condamnée, reprendre un embonpoint, une gaieté sur-tout, signes non équivoques du retour de la santé; lorsqu'enfin je considérai que pour opérer un changement aussi prompt & aussi

8x isM

91 isM

Mai 19.

frappant, il n'avoit pas été nécessaire d'employer aucun remède quelconque, & qu'à l'exception de celui qu'elle avoit pris contre le *solum*, ma malade, pendant tout le cours de son traitement, n'avoit pris pour tout remède qu'un verre de lait magnétisé soir & matin, il ne fut plus en mon pouvoir de douter de la réalité & de l'efficacité du magnétisme. Mon incrédulité jusque-là avoit été prudente; mais après ce que je venois de voir, je me la ferois reprochée comme un entêtement ridicule. Ma conviction cependant n'opéra point la conviction générale; ceux qui n'avoient point vu de leurs propres yeux, quoique frappés du rétablissement subit de ma malade, n'en furent pas plus persuadés de l'existence de la cause: rendant justice à mes intentions & à ma bonne foi, ils craignirent que je n'eusse été séduit, & ils attribuèrent la guérison de ma malade au hasard ou à la nature. Ceux-là étoient excusables, & je le répète, on ne croit point aux somnambules magnétiques sans les avoir vus, sans les avoir suivis. Je ne rappelle point ici les objections d'un petit nombre d'autres incrédules d'une espèce différente: je fais un journal, & non pas une satire.

Je m'arrête ici pour le moment, & je ne crois pas devoir me refuser plus long-temps à

l'empressement qu'on marque de toutes parts de connoître plus particulièrement la Dlle. N. La première maladie de cette fille intéressante me paroissant propre à satisfaire la curiosité des magnétiseurs, & peut-être à étendre leurs lumières en magnétisme, je ne veux pas différer davantage à leur en communiquer les détails. Je désire que cette portion de mon journal réponde à leur attente : si elle remplit sur-tout le but que je me propose en la publiant, celui de concourir, autant qu'il est en moi, au soulagement & au bonheur de l'humanité, comme aux progrès de la science, je ne tarderai pas à en donner la suite.

Je crois pouvoir assurer d'avance que cette suite ne sera pas la partie la moins intéressante; on n'y verra pas de maladie aussi grave, aussi suivie que l'avoit été une suppression de vingt-deux mois; on n'y verra pas non plus des expériences du genre de celles que j'ai déjà rapportées, les nouveaux sommeils de ma malade n'en étoient pas susceptibles; mais on y trouvera des expériences d'un autre genre, & non moins utiles; on y trouvera le détail & la guérison de trois maladies dont la Dlle. N. fut attaquée successivement depuis l'époque du 15 mai où nous en sommes restés, jusques à celle du 4 février dernier;

Mai 19.

on verra qu'en redoutant moins la publicité dans ces trois maladies, que je ne l'avois fait pendant le cours de la première, je mis à profit les nouveaux sommeils de la Dlle. NG, & que je les fis servir au soulagement & à la guérison d'un grand nombre d'autres malades. Je ne citerai que les principaux d'encreux, mais c'en sera assez pour faire sentir combien un bon somnambule peut être utile à les semblables, lorsqu'on saura l'employer comme il convient.

On verra, avec autant de plaisir que d'intérêt, une fille simple & ignorante, connoître, par le seul tact, les différents genres de maladies, en découvrir les causes & en assigner les remèdes, mieux que n'avoient pu faire les meilleurs médecins; on la verra souvent prescrire des remèdes dont étant éveillée elle ignoroit parfaitement les propriétés, & annoncer en même temps aux malades les effets que ces remèdes devoient produire à point nommé; on la verra suivre d'esprit ces malades, & les avoir toujours présents, après les avoir une fois touchés; on la verra même se mettre en communication avec d'autres malades éloignés qu'elle n'avoit jamais vus, & cela par des moyens qu'elle-même avoit indiqués pendant ses sommeils. Les magnétiseurs seront sur-tout bien aises de noter les diverses mé-

rhodes que la Dlle. N. proposa pour magné-
tiser, suivant les genres des différentes mala-
dies, & dont je rendrai compte dans le plus
grand détail. Je rapporterai aussi quelques-
uns de ces faits qu'on appelle moraux, & je
râcherai de les réduire à leur juste valeur. Je
n'omettrai rien, enfin, de ce que je croirai
propre à intéresser, & sur tout à instruire;
mon premier but est celui d'être utile.

Mai 19.

F I N.





